30 f

PQ
2201
.B556
M3T
1840
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mariebri00briz

3e ed. mendiée pour le titre et
l'entête des pages —
2e ed. entièrement refondue et augmentée

Imprimerie de H. Fournier et Cie, rue de Seine, 14

MARIE

PAR

A. [illegible]

PARIS

PAUL MASGANA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
12, GALERIE DE L'ODÉON

1840

Le lieu où sont placées les douze idylles ou élégies qui donnent leur nom à ce livre ne se recommande ni par l'éclat des costumes, d'ordinaire si riches en Bretagne, ni par le dialecte

pur de ses habitants. La partie méridionale du pays est même fort aride et sèche ; ce ne sont que des bruyères et des landes, quelques ifs épars le long des fossés, ou de grosses pierres blanches lourdement couchées sur le sol. Vers le nord la campagne devient mouvante et pleine de vie. La rivière de l'Ellé a cette beauté un peu triste qui plaît tant sous notre climat ; rien n'est frais comme les eaux de Castell-linn ; et du petit village de Stanger-harò, ou de la montagne opposée, rien n'est vert et sauvage comme la vallée du Scorf.

Au milieu des incertitudes de nos temps, incertitudes cruelles, et cependant chères à

la pensée en ce qu'elles constatent son indépendance, la nature est une synthèse toujours visible et vivante où l'on aime à se reposer. Là, toutes nos facultés peuvent se développer à l'aise et s'appliquer, notre intelligence concevoir, notre cœur aimer, notre imagination librement déployer ses ailes.

Bien peu de gens ont des idées exactes sur la Bretagne. Pour apprécier les peuples simples, il faut avoir été élevé parmi eux, de bonne heure avoir parlé leur langue, s'être assis à leur table : alors se découvrent leur poésie intime et cachée, et la grâce native de leurs mœurs.

Les campagnes civilisées qui environnent Paris sont trop connues : ici, ni religion, ni arts, ni costumes, ni langue ; ils n'ont plus l'ignorance qui retient dans le bien ; la science qui vous y ramène, ils ne l'ont pas encore. La science est belle pour les peuples comme pour les individus, mais lorsque le cercle est entièrement parcouru, et qu'on revient, perfectionné, à son point de départ.

MARIE

MARIE.

Rien ne trouble ta paix, ô doux Létè! le monde
En vain s'agite et pousse une plainte profonde.
Tu n'as pas entendu ce long gémissement,
Et ton eau vers la mer coule aussi mollement :

Sur l'herbe de tes prés les joyeuses cavales
Luttent chaque matin, et ces belles rivales
Toujours d'un bord à l'autre appellent leurs époux,
Qui plongent dans tes flots, hennissants et jaloux :
Il m'en souvient ici, comme en cette soirée
Où de bœufs, de chevaux notre barque entourée,
Sous leurs pieds s'abîmait, quand nous, hardis marins,
Nous gagnâmes le bord, suspendus à leurs crins,
Excitant par nos voix et suivant à la nage
Ce troupeau qui montait pêle-mêle au rivage.
J'irai, j'irai revoir les saules du Létâ,
Et tes bois, ô Ké-blîn! et ceux de Lo'-Théâ,
Seuls déserts oubliés, seuls coins de cette terre
Où l'on peut vivre encore et mourir solitaire! –

Aujourd'hui que tout cœur est triste, et que chacun
Doit gémir sur lui-même et sur le mal commun;
Que le monde, épuisé par une ardente fièvre,
N'a plus un souffle pur pour rafraîchir sa lèvre;
Qu'après un si long temps de périls et d'efforts,
Dans l'ardeur du combat succombent les plus forts;
Que d'autres, haletants, rendus de lassitude,
Sont prêts à défaillir, alors la solitude
Vers son riant lointain nous attire, et nos voix
Se prennent à chanter l'eau, les fleurs et les bois;
Alors c'est un bonheur, quand tout meurt ou chancelle,
De se mêler à l'ame immense, universelle;
D'oublier ce qui fuit, les peuples et les jours,
Pour vivre avec Dieu seul, et partout et toujours.
Ainsi, lorsque la flamme au milieu d'une ville
Éclate, et qu'il n'est plus contre elle un sûr asile,

Hommes, femmes, chargés de leurs petits enfants,
Se sauvent demi-nus, et couchés dans les champs.
Ils regardent de loin, dans un morne silence,
L'incendie en fureur qui mugit et s'élance :
Cependant la nature est calme, dans les cieux
Chaque étoile poursuit son cours mystérieux :
Nul anneau n'est brisé dans la chaîne infinie,
Et l'univers entier roule avec harmonie.

Immuable nature, apparais aujourd'hui !
Que chacun dans ton sein dépose son ennui !
Tâche de nous séduire à tes beautés suprêmes,
Car nous sommes bien las du monde et de nous-mêmes :
Si tu veux dévoiler ton front jeune et divin,
Peut-être, heureux vieillards, nous sourirons enfin ! —

Celle pour qui j'écris avec amour ce livre
Ne le lira jamais ; quand le soir la délivre
Des longs travaux du jour, des soins de la maison,
C'est assez à son fils de dire une chanson ;
D'ailleurs, en parcourant chaque feuille légère,
Ses yeux n'y trouveraient qu'une langue étrangère.
Elle qui n'a rien vuque ses champs, ses taillis,
Et parle seulement la langue du pays.

Pourtant je veux poursuivre ; et quelque ami peut-être
Reste dans nos forêts, et venant à connaître
Ce livre où son beau temps tout joyeux renaîtra,
Dans une fête, un jour, en dansant, lui dira
Cette histoire qu'ici j'ai commencé d'écrire,
Et qu'en son ignorance elle ne doit pas lire :

Un sourire incrédule, un regard curieux,
A ce récit naïf passeront dans ses yeux ;
Puis, de nouveau mêlée à la foule qui gronde,
Tout entière au plaisir elle suivra la ronde

PARIS

PARIS.

Étonnement de l'ame et des yeux, lorsqu'on rentre
Dans cette ville active et qu'en vain nous fuyons!
Certain orgueil vous prend, on dit : Voici le centre,
L'ardent foyer qui lance en tout lieu ses rayons.

On vivait par le cœur, on vit par la pensée,
Mais l'art et la pensée ont aussi leur douceur:
Comme un bel arbre, aimons la colonne élancée!
L'art vrai n'a-t-il donc pas la nature pour sœur?

Et même les vieillards, ces mornes créatures,
A ce grand mouvement raniment leurs ressorts;
Ils vont causant entr'eux de lettres, de peintures,
Et l'esprit les distrait des souffrances du corps.

A MA MÈRE

A MA MÈRE.

Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
A l'entour des remparts nous allions pas à pas :
« Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne et froid désert où la nuit recommence ;

Ma fidele maison, le jardin mes amours,

Tout cela n'est plus rien ; et j'en ai pour huit jours,

J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,

Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre :

Songe à mes long ennuis ! et lasse enfin d'errer,

Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.

Ah ! souvent je l'ai dit : dans une humble cabane,

Plutôt tourner son rouet, obscure paysanne !

Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,

Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.

Mais le savoir, l'orgueil, mille folles chimères

Vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères.

Que nous sert, ô mon Dieu ! notre fécondité,

Si le toit paternel est par eux déserté ;

Si, quand nous viendra l'âge (et bientôt j'en vois l'heure,)

Parents abandonnés, veufs dans notre demeure,

Tournant languissamment les yeux autour de nous.
Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux ! »

Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre ;
Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,
Quand cette pauvre mère, en me serrant la main :
« Je t'afflige, mon fils, je t'afflige ! — pardonne !
C'est qu'avec toi, vois-tu, l'avenir m'abandonne :
En toi j'ai plus qu'un fils ; oui, je retrouve en toi
Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi,
A qui l'on peut s'ouvrir, ouvrir toute son âme ;
Toi seul, tu comprends bien les chagrins d'une femme ;
Tous m'aiment tendrement, mais ta bouche et tes yeux,
Mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux.

Pour notre sort commun, demande à ton aïeule,
J'avais fait bien des plans, — mais il faut rester seule;
Nous avions toutes deux bien rêvé, — mais tu pars.
Pour la dernière fois, le long de ces remparts,
L'un sur l'autre appuyés, nous causons, — ô misère!
— C'est bien, ne gronde pas. — Chez ta bonne grand'mère
Rentrons. Tu sais son âge : en faisant tes adieux,
Embrasse-la longtemps. — Ah! nous espérions mieux.

Quand on est plein de jours gaîment on les prodigue:
Leur flot bruyant s'épanche au hasard et sans digue,
C'est une source vive et faite pour courir,
Et qu'aucune chaleur ne doit jamais tarir ;
Pourtant la chaleur vient, et l'eau coule plus rare :
La source baisse, alors le prodigue est avare,
Incliné vers ses jours comme vers un miroir,
Dans leur onde limpide il cherche à se revoir ·
Mais en tombant déjà les feuilles l'ont voilée,
Et l'œil n'y peut saisir qu'une image troublée.

MARIE

MARIE.

Assez, Sonneur, assez! vous briserez la cloche!

Sa voix jusqu'à Ploué roule de roche en roche.

Les pâtres dans l'étable ont renfermé les bœufs :

« Le catéchisme sonne, Iann, peignez vos cheveux.

Vous me rapporterez, Mikel, de l'eau bénite.

Et vous, partez aussi, Marie, et courez vite. »

Chaque jour, vers midi, par un ciel chaud et lourd,

Elle arrivait pieds nus à l'église du bourg :

Dans les beaux mois d'été, lorsqu'au bord d'une haie

On réveille en passant un lézard qui s'effraie,

Quand les grains des épis commencent à durcir,

Les herbes à sécher, les mûres à noircir;

D'autres enfants aussi venaient de leur village,

Tous, pieds nus, en chemin écartant le feuillage

Pour y trouver des nids, et tous à leur chapeau

Portant ces nénuphars qui fleurissent sur l'eau.

Alors le vieux curé, par un long exercice,

Nous préparait ensemble au divin sacrifice,

Lisait le catechisme, et, nous donnant le ton,
Entonnait à l'autel un cantique breton.
Mêlant nos grands cheveux, serrés l'un contre l'autre,
Nous écoutions ainsi la voix du digne apôtre;
Lui, sa gaule à la main, passait entre les rangs
Et mettait les rieurs à genoux sur leurs bancs.
Que celui dont l'enfance ennuyée et stérile
A langui tristement au milieu d'une ville,
Dans une cour obscure, une chambre, où ses yeux
A peine entrevoyaient la verdure et les cieux,
Se raille du passé, le dédaigne et l'offense :
Hélas! le malheureux n'a jamais eu d'enfance:
Il n'a pas grandi libre et joyeux en plein air,
Au murmure des pins sur le bord de la mer;
L'odeur de la forêt, et pénétrante et vive,
N'a point trempé ses sens, et quelque amour naïve

Demeurée en son cœur à travers l'avenir,
Jamais, vieux et chagrin, ne peut le rajeunir.
Oh! quand venait Marie, ou lorsque le dimanche,
A vêpres, je voyais briller sa robe blanche,
Et qu'au bas de l'église elle arrivait enfin,
Se cachant à demi sous sa coiffe de lin,
Volontiers j'aurais cru voir la Vierge immortelle,
Ainsi qu'elle appelée, et bonne aussi comme elle!
Savais-je en ce temps-là pourquoi mon cœur l'aimait,
Si ses yeux étaient noirs, si sa voix me charmait,
Ou sa taille élancée, ou sa peau brune et pure?
Non! j'aimais une jeune et douce créature,
Et sans chercher comment, sans me rien demander,
L'office se passait à nous bien regarder.
Je lui disais parfois : « Embrassons-nous, Marie! »
Et je prenais ses mains ; mais vers sa métairie

La sauvage fuyait ; et moi, jeune amoureux,

Je courais sur ses pas au fond du chemin creux.

Longtemps je la suivais, sous le bois, dans la lande,

Dans les prés tout remplis d'une herbe épaisse et grande.

Enfin je m'arrêtais, ne pouvant plus la voir :

Elle courant toujours, arrivait au Moustoir.

Jours passés, que chacun rappelle avec des larmes,

Jours qu'en vain l'on regrette, aviez-vous tant de charmes ?

Ou les vents troublaient-ils aussi votre clarté,

Et l'ennui du présent fait-il votre beauté ?

Notre premier malheur est notre sûre épreuve.
A ce coup imprévu toute âme belle et neuve
Se révolte, et se plaint amèrement à Dieu
D'un mal inexplicable et mérité si peu ;
Mais tendre, et résignée et se sentant meilleure,
Sur le malheur d'autrui cette âme rêve et pleure.
Le méchant se révolte aussi contre le ciel ;
Mais chez lui le courroux bientôt se change en fiel ;
Du mal, en souriant, il sonde le mystère,
Et prévoit qu'on en peut tirer parti sur terre.

LE PAYS

LE PAYS.

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis.

Le devant de la porte où l'on jouait jadis,

L'église où, tout enfant, d'une voix douce et claire

Vous chantiez à la messe auprès de votre mere,

Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh ! ne la quittez pas !
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Cet immense Paris, aux tourmentes fatales,
Repos, douce gaîté, tout s'y vient engloutir,
Et vous le maudissez sans en pouvoir sortir.
Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,
Dans l'église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant

LE BARDE

LE BARDE.

Morne et seul, je passais mes jours à m'attrister,

Mais l'Esprit du pays m'est venu visiter.

Et le son de sa voix semblait le chant des brises

Qui sifflent dans la lande aux bords des pierres grises —

Il dit : « Je fus un barde au temps du grand Ior ;
Cette colline verte au-dessous de Ker-rorh,
Est ma tombe. A ses pieds le torrent se déchaîne.
Là, durant les chaleurs, sous les branches d'un chêne,
Un vieux prêtre chrétien souvent venait s'asseoir,
Et toi, qui par la main guidais cet homme noir,
Enfant, tu t'asseyais près de lui sur la mousse,
Et tu lisais alors d'une voix calme et douce.
Tout ce que j'ai connu du Christ et de sa loi,
Moi, mort avant le temps, je l'ai connu par toi
J'ai redit la nouvelle aux Esprits des bruyères,
Et ceux des bois taillis, des étangs, des rivières,
Quand ton livre s'ouvrait volaient en tourbillons :
On eût dit sous le chêne un essaim de frelons,
Tant arrivaient d'Esprits, d'Ombres et d'Ames folles
Pour recueillir le miel des divines paroles.

On t'aimait. A la nuit, quand par le bois d'Élô,
Tu revenais au bourg, des touffes de bouleau
Entendais-tu sortir des plaintes étouffées?
Ces plaintes, cher enfant, étaient celles des fées;
C'étaient leurs cris d'amour, leurs chants grêles, leurs vœux.
Car plusieurs te suivaient en baisant tes cheveux.
Et quand l'une dans l'air déployait son écharpe,
Tous les bardes chantaient inclinés sur la harpe

Cette nuit le jeune homme est triste; la cité
Le retient en ses murs comme en captivité;
Seul devant son foyer, voyant le bois qui fume,
Il pense au sombre Arvor tout entouré de brume,
Il entend la mer battre au pied de Log-Onà,
Et la nue en pleurant passer sur Comanà

Jeune homme, dans ton cœur ainsi tu te désoles ;
Mais Paris, c'est le lieu des arts et des écoles ;
Ici toute science a ses temples ouverts,
Et l'Armorique, hélas ! n'a plus que ses bois verts
Rejeton du passé, barde, notre espérance,
Reste encore et grandis dans ces villes de France !
L'Esprit de ton pays viendra te visiter.
Quand ton cœur est trop plein, laisse ton cœur chanter,

Adieu, l'ombre pâlit. Sur tes vitres mouillées
Comme le vent se plaint ! Bruyantes et gonflées
Les sources vers la mer vont dégorger leurs eaux,
Et les rocs de Penn-marc'h déchirent les vaisseaux :
Par tes vers, ô chrétien ! calme donc ces flots sombres,
Car le Christ a ravi leur force aux anciens Nombres.

HYMNE

Dédié

A M. INGRES

HYMNE.

Chacun a son poète et chacun sa beauté.

De ce moule où le monde en naissant fut jeté

Des types merveilleux sortirent, le poète

Comme dans un cristal dans ses chants les reflète.

Par le Grand-Ouvrier tel fut l'ordre prescrit.

Il mit les Éléments sous la loi d'un Esprit,

Pour que chaque rouage, en l'immense machine,

Remplît, sans dévier, sa fonction divine;

Et les artistes saints, créateurs après Dieu,

Animés de son souffle, éclairés de son feu,

Durent par les couleurs, et le marbre, et la lyre,

Rendre de l'univers ce qu'ils y savent lire.

Il est doux par le Beau d'être ainsi tourmenté,

Et de le reproduire avec simplicité;

Il est doux de sentir une jeune figure

S'élever, sous nos mains, harmonieuse et pure;

Si belle qu'on l'adore et qu'on en fait le tour,

Amoureux de l'ensemble et de chaque contour;

Sous la forme il est doux de répandre la flamme,

En s'écriant: Voici la fille de mon âme!

Jusqu'au foyer d'amour pour elle j'ai monté

Admirez ce reflet de la Divinité !

Nous ne redirons pas ce que disait la haine,

Que toute poésie est une chose vaine :

Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau

Ce que la main divine a créé de plus beau ;

Chanter, c'est prier Dieu ; peindre, c'est rendre hommage

A celui qui forma l'homme à sa propre image ;

Le poète inspiré, le peintre, le sculpteur,

L'artiste, enfant du ciel, après Dieu créateur,

Qui jeta dans le monde une œuvre harmonieuse,

Peut se dire : J'ai fait une œuvre vertueuse !

Le Beau, c'est vers le Bien un sentier radieux,

C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux

MARIE

MARIE.

Humble et bon vieux curé d'Arzannô, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,
Pour occuper tes jours, si pleins, si réguliers,
N'as-tu plus près de toi tes pauvres écoliers?

Helas ! je fus l'un d'eux ! dans ma douleur présente
J'aime à me rappeler cette vie innocente ;
Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elô, Daniel
Loïc du bourg de Scaer, Ives de Ker-ihuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.
Oh ! je pleurai d'abord longtemps et je gémis :
Pour la première fois je voyais mes amis,
Pour la première fois je quittais mes deux mères :
D'abord je répandis bien des larmes amères.
Le travail arriva qui sut tout adoucir.
Le travail, mon effroi, bientôt fit mon plaisir
Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
La figure lavée, et la prière dite,
Chacun gagnait sa place, et sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,

En été dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons.
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons :
Puis la messe, les jeux ; et, les beaux jours de fête
Des offices sans fin chantés à pleine tête.

Aujourd'hui que mes pas négligent le saint lieu,
Sans culte et cependant plein de désirs vers Dieu,
De ces jours de ferveur, oh! vous pouvez m'en croire,
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire,
Le psaume retentit dans mon âme, et ma voix
Retrouve quelques mots des versets d'autrefois.
Jours aimés! jours éteints! comme un jeune lévite
Bien souvent j'ai porté l'aube blanche et bénite,

Chanté l'hymne latin dans le chœur ; et, le soir,
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.
Cependant tout un peuple à genoux sur la pierre,
Parmi les flots d'encens, les fleurs, et la lumière,
Femmes, enfants, vieillards, hommes graves et mûrs,
Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,
Disaient le Dieu des fruits et des moissons nouvelles,
Qui darde ses rayons pour sécher les javelles,
Ou quelquefois permet aux fléaux souverains
De faucher les froments et d'emporter les grains.
Les voix montaient, montaient ! moi, penché sur mon livre,
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre,
Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux ;
Et, comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par sa main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges.

Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,

Je m'anéantissais devant l'immensité !

Je fus poète alors ! Sur mon âme embrasée

L'imagination secoua sa rosée,

Et je reçus d'en-haut le don intérieur

D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur !

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne !

Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne :

Là de tristes landiers comme nés au hasard,

Où l'on voit à midi se glisser le lézard ;

Puis un silence lourd, fatigant, monotone,

Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne,

Mais le grillon qui court de buisson en buisson,
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson :
Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,
Il est de claires eaux, et de fraîches vallées,
Et d'épaisses forêts, et des bosquets de buis,
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits ·
Enfant, j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,
Et sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux.
En Armorique enfin, de Tréguier jusqu'à Vannes,
Il est dans nos cantons de jeunes paysannes,
Habitantes des bois ou bien du bord des mers,
Toutes belles ; leurs dents sont blanches, leurs yeux clairs,
Et dans leurs vêtements variés et bizarres
Respirent je ne sais quelles grâces barbares ;

Et si dans les ardeurs d'un beau mois de juillet,
Haletant, vous entrez et demandez du lait,
Et que, pour vous servir, quelques-unes d'entre elles
Viennent, comme toujours simples et naturelles,
S'accoudant sur la table et causant avec vous,
Ou, pour filer, ployant à terre les genoux. —
Vous croyez voir, ravi de ces façons naïves,
Et de tant de blancheur sous des couleurs si vives,
La fille de l'El-orn, caprice d'un follet,
Ou la fée aux yeux bleus qui dans l'âtre filait.

Amour! religion! nature! à mon aurore,
Ainsi vous m'appeliez de votre voix sonore;
Et comme un jeune faon qui court, à son réveil,
Aux lisières des bois saluer le soleil,

Brame en voyant au ciel la lumière sacrée,
Et, le reste du jour errant sous la fourrée,
Le soir, aspire encor de ses larges naseaux
Les feux qui vont mourir dans la fraîcheur des eaux.
Amour! religion! nature! ainsi mon âme
Aspira les rayons de votre triple flamme.
Et dans ce monde obscur où je m'en vais errant,
Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,
Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie,
Et vers vous, ô mon Dieu, dans ma douce patrie!
Oh! lorsqu'après deux ans de poignantes douleurs
Je revis ma Bretagne et ses genêts en fleurs,
Lorsque, sur le chemin, un vieux pâtre celtique
Me donna le bonjour dans son langage antique,
Quand, de troupeaux, de blés causant ainsi tous deux,
Vinrent d'autres Bretons avec leurs longs cheveux,

Oh ! comme alors, pareils au torrent qui s'écoule,
Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule !
Je me voyais enfant, heureux comme autrefois.
Et, malgré moi, mes pleurs étouffèrent ma voix !..

Alors j'ai voulu voir les murs du presbytère
Dont, jeune, j'ai porté la règle salutaire,
Et m'avançant à l'ouest par un sentier connu,
Au Pays-des-Vallons pensif je suis venu.

Déjà, non loin du bourg, j'entrais dans cette lande
Qui jette vers le soir une odeur de lavande,
Quand d'un étroit chemin tout bordé de halliers,
Près de moi descendit un troupeau d'écoliers :

Leur maître les suivait quelques pas en arrière,
De son air souriant récitant le breviaire.
Lui seul me reconnut ; cependant à mon nom
Je vis dans tous les yeux briller comme un rayon ;
Nous causâmes : au bout de cette promenade,
J'étais pour les plus grands un ancien camarade.

Mes amis d'autrefois, aujourd'hui dispersés,
Et comme moi peut-être en bien des lieux froissés,
Revenez comme moi vers cette maison sainte !
Notre jeunesse encor revit dans son enceinte.
Toujours même innocence et même piété,
Et dans l'emploi du temps même variété.
Le soir, comme autrefois, le plus jeune vicaire
Sur quelque auteur latin au curé fait la guerre ;

D'un vers de l'Énéide on discute le sens :
César, surtout, César qui dans ses bras puissants
Étreignit l'Armorique, et, frissonnant et blême,
Dans les bras d'un Gaulois fut emporté lui-même,
Sur les crins d'un coursier traîné hors du combat,
Et ne dut son salut qu'au mépris du soldat.

Cependant la nuit tombe. Enfants et domestiques,
Quelques voisins, amis des pieuses pratiques,
S'assemblent dans la salle et leur humble oraison,
Encens du cœur, s'élève et remplit la maison:
Et la journée ainsi, pieuse et régulière,
Comme elle a commencé finit dans la prière.

L'APPRENTISSAGE

L'APPRENTISSAGE.

Soit que ma pente aussi vers ce côté m'entraîne.

J'ai juré de fermer mon âme à toute haine,

A tout regret cuisant ; ouverte à bien jouir,

De la laisser au jour libre s'épanouir ;

De n'aimer d'ici-bas que les plus douces choses ;
De me nourrir du beau, comme du suc des roses
L'abeille se nourrit, sans chercher désormais
Quel mal on pourrait faire à qui n'en fit jamais :
Ainsi, les yeux au ciel ou la tête baissée,
D'aller droit mon chemin en suivant ma pensée.
Tout à mes souvenirs, à mes songes errants,
Qu'au hasard, tour à tour, je quitte et je reprends :
Tout au devoir, à l'art, à la philosophie ;
Et calme et solitaire au milieu de la vie,
De traverser les flots de ce monde moqueur,
Sans jamais y mêler ni ma voix ni mon cœur. —
Tel était mon projet, ce projet fut peu sage.
Lorsque de cette vie on fait apprentissage,
Non, ce n'est point assez de s'armer de candeur,
De baisser, en marchant, les yeux avec froideur ;

Comme au creux d'un vallon le ruisseau qui s'écoule.
Il faut sur les deux bords toucher à cette foule,
Réfléchir dans son cours bien des objets hideux,
Parfois troubler ses eaux en passant trop près d'eux :
Pour quelques rossignols chantant sur vos rivages,
Vous entendrez gémir bien des oiseaux sauvages
Et les torrents viendront, et le flux de la mer
Parmi vos douces eaux mêlant son sel amer.
Ce monde où l'on doit vivre, oh ! jugeons-le, mon âme !
Partout haine, bassesse, ou jalousie infâme ;
Nulle pitié, le sang, l'or dieu, la fausseté,
Et sous tous ses aspects l'ignoble lâcheté !
Non, ce n'est pas assez pour le chevreuil timide
De n'aimer que les bois et la feuillée humide :
Il a pour fuir les loups des pieds aériens,
Et deux rameaux aigus pour éventrer les chiens

LA CHANSON DE LOÏC

LA CHANSON DE LOÏC

Dès que la grive est éveillée,
Sur cette lande encor mouillée
Je viens m'asseoir
Jusques au soir ;

Grand'mère de qui je me cache,

Dit : Loïc aime trop sa vache.

Oh ! nenni-dà !

Mais j'aime la petite Anna.

A son tour, Anna, ma compagne,

Conduit derrière la montagne,

Près des sureaux,

Ses noirs chevreaux ;

Si la montagne, où je m'égare,

Ainsi qu'un grand mur nous sépare.

Sa douce voix,

Sa voix m'appelle au fond du bois.

Oh ! sur un air plaintif et tendre,

Qu'il est doux au loin de s'entendre.

Sans même avoir

L'heur de se voir !

De la montagne à la vallée

La voix par la voix appelée

Semble un soupir

Mêlé d'ennuis et de plaisir.

Oui, retenez bien votre haleine,

Brise étourdie, ou dans la plaine,

Parmi les blés,

Courez, volez !

Ah ! la méchante est la plus forte,

Et dans les rochers elle emporte

La douce voix

Qui m'appelait au fond du bois.

Encore ! encore ! Anna, ma belle !

Anna, c'est Loïc qui t'appelle !

Encore un son

De ta chanson !

La chanson que chantent tes lèvres,

Lorsque pour amuser tes chèvres,

Petite Anna,

Tu danses ton gai ta-ra-la !

Oh ! te souvient-il de l'yeuse,

Où tu montas, fille peureuse,

Quand tout à coup

Parut le loup ?

Sur l'yeuse encor, ma mignonne,

Que parmi les oiseaux résonne

Ta douce voix,

Ta voix qui chante au fond du bois

Mais quelle est, derrière la branche,
Cette fumée errante et blanche
Qui doucement
Vers moi descend?
Helas! cette blanche fumée
C'est l'adieu de ma bien-aimée,
L'adieu d'amour,
Qui s'élève à la fin du jour.

Adieu donc! — contre un vent farouche,
Au travers de mes doigts ma bouche
Dans ce ravin
L'appelle en vain:
Déjà la nuit vient sur la lande,

Rentrons au bourg, vache gourmande : —

O gui-lan-la !

Adieu donc, ma petite Anna !

LE CHEMIN DU PARDON

LE CHEMIN DU PARDON.

UN JEUNE HOMME.

Où courez-vous ainsi, pieuses jeunes filles,

Qui passez deux à deux sous vos coiffes gentilles?

Ce tablier de soie et ce riche cordon

Disent que vous allez toutes quatre au Pardon.

UNE JEUNE FILLE.

Laissez-nous, laissez-nous poursuivre notre route,
Jeunes gens! Nous allons où vous allez sans doute;
Et ces bouquets de mil au bord de vos chapeaux
Disent assez pourquoi vous vous faites si beaux.

UN JEUNE HOMME.

Eh bien! tout en causant, Gaït, si bon vous semble,
Jusqu'à Saint-Matelinn nous marcherons ensemble,
Et de même en causant nous reviendrons ce soir?
Mes yeux sont réjouis, Gaït, de vous revoir.

UNE JEUNE FILLE.

Non, suivez votre route et nous suivrons la nôtre.
D'un côté les garçons et les filles de l'autre.

Vous nous retrouverez aux marches de la croix.

Et nos galants alors nous donneront des noix.

Aux environs de Scaer, ainsi, dans une lande.

D'amoureux pèlerins devisait une bande :

C'étaient Berthel, Jérôme, enfant modeste et fin,

Qui, lorsqu'il sert la messe, a l'air d'un Séraphin :

Anna des bois du Lorh était aussi du nombre.

Et Loïc qui la suit partout comme son ombre.

Moi-même à ce Pardon j'allais vêtu comme eux.

Pourtant à mon costume il manquait les cheveux,

Si bien qu'en traversant cette lande embaumée :

Quel est donc celui-ci qui revient de l'armée?

Disaient tout bas les gens ; c'est le fils du Penn-her,

Ou celui qui partit pour Ronan, l'autre hiver?

« Eh ! non ! c'est le jeune homme arrivé de la ville.
Dans la langue bretonne on dit qu'il est habile :
Bonjour, Monsieur ! et Dieu vous garde du chagrin !
Vous ne méprisez pas ceux qui sèment le grain. » —
D'autres d'un air joyeux reprenaient : « Quelle somme,
Pour travailler aux champs, demandez-vous, jeune homme? »

Nous avancions toujours, et par tous les sentiers
Ce n'étaient que chapeaux, coiffes et tabliers
Allant vers le Pardon ; sur la bruyère verte,
Des vapeurs du matin encor toute couverte,
Le soleil par moments dardait ses grands rayons
Et mon âme volait en exaltations.

Si notre sort commun, ô Breiz ! veut le permettre,
Sais-tu la haute place où, moi, je veux te mettre ?

Hélas ! pauvre exile de l'ombre des taillis,
Je sens qu'il est bien doux de parler du pays,
J'en dois savoir parler ! Du moins que ceux des villes
Ne mêlent pas mon nom à leurs intrigues viles ;
J'ai vu leur fiel haineux, leur sourire moqueur,
Et loin d'eux j'ai placé mon esprit et mon cœur !

Enfin, on distinguait, après plus d'une lieue,
Les murs de la chapelle et sa toiture bleue,
Et même avec l'odeur qui sort du cidre doux
Tous les bruits du Pardon arrivaient jusqu'à nous.
Quand le désir nous prit d'aller à la fontaine,
Croyant y retrouver Anne et sa sœur Hélène.
Une vieille était là, seule, à laver ses pots,
Qu'elle emplissait d'eau sainte et vendait aux dévots :

Elle s'en vint à nous disant ses patenôtres,

Et de mes cheveux courts dupe comme les autres,

Cette vieille ajouta : « Je le vois dans vos yeux,

Vous revenez de France avec un cœur joyeux.

Avez-vous retrouvé chez lui votre vieux père ?

Celle qui vous aimait, vous aime encor, j'espère ?

Désormais au pays vous passerez vos jours,

Et vous épouserez, jeune homme, vos amours. »

LE BAL.

LE BAL.

N'y va pas ! Reste sur ton livre
Dans ta chambre d'étudiant ;
Courbé sous la lampe de cuivre,
Occupe ta pensée et ton cœur en veillant

Tu le sais trop, le plus stoïque
N'est bien sûr de lui qu'à l'écart ;
Et l'âpreté jeune et pudique
N'est pas lente à céder au charme d'un regard.

Il est une fleur douce et blanche
Qui croît à l'arbre du devoir,
Cueille cette fleur sur sa branche,
Pour être fort demain respire-la ce soir.

Non ! ta pensée ailleurs s'enivre :
Un ruban sur de noirs cheveux
Dans un bal attire tes yeux,
O jeune homme inquiet ! — et tu fermes ton livre !

MARIE

MARIE.

Un jour que nous étions assis au Pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage

Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon ;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée ;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue.
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;

Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants.
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane ;
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Elle n'a que sa vie, oh ! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Légèrement souffla la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu. —
Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! dans ma quinzième année,

Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants ;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans, refleuriront toujours.

J'aime dans tout esprit l'orgueil de la pensée
Qui n'accepte aucun frein, aucune loi tracée,
Par-delà le réel s'élance et cherche à voir
Et de rien ne s'effraie, et sait tout concevoir ;
Mais avec cet esprit j'aime une ame ingénue,
Pleine de bons instincts, de sage retenue,
Qui s'ombrage de peu, surveille son honneur,
De scrupules sans fin tourmente son bonheur,
Suit, même en ses écarts, sa droiture pour guide,
Et, pour autrui facile, est pour elle timide.

Souvent je me demande et je cherche en tout lieu
Ce qu'est Dieu sans l'amour, ou bien l'amour sans Dieu.
Aimer Dieu, n'est-ce pas trouver la pure flamme
Qu'on crut voir dans les yeux de quelque jeune femme?
Dans cette femme aussi, n'est-ce point, ici-bas,
Chercher comme un rayon du Dieu qu'on ne voit pas?
Ainsi, ces deux amours, le céleste et le nôtre,
Pareils à deux flambeaux, s'allument l'un par l'autre:
L'idéal purifie en nous l'amour charnel,
Et le terrestre amour nous fait voir l'éternel.

Quand le temps sur nos fronts efface par degre
L'enfance et les reflets de cet âge doré,
Arrive la jeunesse avec toute sa sève,
Et par un jet nouveau le corps monte et s'élève.
Et toujours monte ainsi, jusques à son été,
Au faîte radieux de sa virilité :
Et la pensée aussi va croissant d'âge en âge :
Mais un regret la suit à travers son voyage.
Hélas! car rien ne vaut ce que l'on a quitté :
Tout ce qu'on gagne en force, on le perd en beauté.

MARIE

MARIE.

— « Après moins de six mois passés loin de la lande
Où nous allions, Marie, ah! que vous voilà grande!
N'était ce corset rouge et ces jupons rayés
Qui, trop courts à présent, m'ont laissé voir vos pieds,

Jamais je n'aurais dit : « Cette fille qui prie
Au Calvaire, et s'en va vers l'église, est Marie. »
Et pourtant c'est bien vous ; je vous parle et vous vois.
Mais que vous êtes grande après moins de six mois!
La tige qu'on mesure au temps de la poussée,
Vienne la Saint-Michel n'est pas plus élancée.
J'ai honte à moi vraiment et me sens tout jaloux,
Car j'ai l'air aujourd'hui d'un enfant près de vous ;
Je n'ose vous parler, et jusqu'au fond de l'âme
Vous me troublez quasi comme une grande dame.
Cependant, jeune fille, ainsi que l'an passé
Causons! Voyez, l'office à peine est commencé,
Et nul sous le portail ne viendra. — Prenons garde,
Voici que le Sonneur de son banc nous regarde,
Et j'entends sous le mur le petit Pierre Elô
Qui chante en écorchant son bâton de bouleau. —

Eh bien, tout cet hiver, au logis toute seule,
Et, le soir travaillant auprès de votre aïeule,
Songiez-vous quelquefois à ceux qui sont au bourg?
Moi, je vous appelais, ô Maï! le long du jour
Je disais: « Quand viendront les vêpres du dimanche
Et ma douce Marie avec sa coiffe blanche?
Quand reviendra le temps des nids et des chansons
Et le jeu d'osselets derrière les buissons? »
Mais j'appelais en vain! Durant l'hiver, les fièvres,
Marie, avaient jeté leurs feux noirs sur vos lèvres,
Et votre bonne mère en ses deux pauvres bras
Vous serrait et mouillait de ses larmes vos draps;
Et puis, baisant la terre, aux anges, à la Vierge
Jurait une neuvaine et de brûler un cierge;
Et que, s'ils vous sauvaient, sur ses genoux un jour
Deux fois de leur église elle ferait le tour

Oui, j'ai su ses tourments, ses cris de toute sorte.
Le soir, quand le vieux Dall quêtait à notre porte
Je lui donnais son pain : « Ah! disait le vieux Dall,
La mère a fait un vœu, car sa fille va mal. »
Mais un soir il me dit : « Payez-moi ma nouvelle!
Notre vierge est debout, mais plus grande et plus belle,
Croyez-en mon rapport, plus belle que devant.
Vous-même à ses côtés aurez l'air d'un enfant. » —
Le pauvre avait raison. Là, près de la muraille,
Ce jeune plant avait l'an dernier votre taille.
Il a poussé depuis; voyez votre hauteur :
Vous êtes tous les deux de la même grandeur. »

— Un jour d'avril, ainsi, sous le porche de pierre,
Tandis que dans l'église on faisait la prière,

Je parlais à Marie en secret et tout bas :

Mais elle m'écoutait et ne répondait pas.

Elle était devant moi distraite et sérieuse.

Oh ! non, ce n'était plus Marie, enfant rieuse,

Qu'à son corsage plat, son pied vif et léger,

On eût prise de loin pour un jeune berger !

Enfin me regardant avec un doux sourire,

Comme une sœur aînée un frère qui l'admire :

« *Kenavo, buguel Kez !* Adieu, dit-elle, adieu ! »

Puis, entrant dans l'église, elle alla prier Dieu.

.

Avec ces mots d'adieu tout finit ! — Un jeune homme,

Natif du même endroit, travailleur, économe,

En voyant sa belle âme, en voyant son beau corps,

L'aima : les vieilles gens firent les deux accords.

Et toute à son mari, soumise en son ménage,
Bientôt elle oublia l'amoureux de son âge.
Au sortir de la messe, ah! quand l'heureux rival,
Assise entre ses bras, l'emportait à cheval,
Quand la noce passait, femmes et jeunes filles
Remplissant le chemin du bruit des deux familles,
Celui qui resta seul, celui-là dut souffrir!
Il mit tout son bonheur depuis à s'enquérir
De celle qu'il aima, de chaque métairie
Qu'elle habitait : du moins, le savez-vous, Marie?
Je vis de souvenirs, de souvenirs anciens,
Hélas! mais tous les jours et partout j'y reviens!

VERS ÉCRITS A LIVRY

VERS ÉCRITS A LIVRY.

Dans ces calculs du sort qu'on appelle hasard,
Si le bonheur obtient trop rarement sa part,
S'il faut, le cœur serré, pensif et solitaire,
Poursuivre avec effort sa course sur la terre.

Attendant vainement qu'au détour du chemin
Un ami se présente et nous serre la main,
A quoi bon espérer? Sans projets, sans envie,
Ne cherchons désormais que l'oubli de la vie;
Que chaque objet qui passe, ou noble ou gracieux,
Nous attire, et sur lui laissons aller nos yeux;
Vivons hors de nous-même. Il est dans la nature,
Dans tout ce qui se meut, et respire et murmure,
Dans les riches trésors de la création,
Il est des baumes sûrs à toute affliction :
C'est de s'abandonner à ces beautés naïves,
D'en observer les lois douces, inoffensives,
L'arbre qui pousse et meurt où nos mains l'ont planté,
Et l'oiseau qu'on écoute après qu'il a chanté;
Ainsi, selon l'objet que le ciel nous envoie,
Notre âme s'ouvre encore à l'innocente joie.

Un enfant sur sa porte en passant m'a souri :
A son rire si frais mon cœur s'est attendri ;
Car, folâtre, et voulant le baiser sur la bouche,
Sa nourrice accourut ; mais le petit farouche,
A son sable occupé, longtemps fit le mutin,
Et ce furent des cris, un combat enfantin.
Malgré ces grands efforts, aux bras de la nourrice
Il lui fallut pourtant soumettre son caprice,
Écouter les beaux noms dont elle l'appelait,
Et donner un baiser de sa bouche de lait.
Heureux ainsi qui cherche en tous lieux, sur sa route,
Une fleur qu'il respire, une voix qu'il écoute,
Et, comme on étudie un livre curieux,
Sonde de chaque objet le sens mystérieux !
C'est qu'au milieu du champ cette pierre immobile,
Ce roseau balancé sur sa tige débile,

Ce chien qui tient sur vous son regard attaché,
Sont comme un livre obscur, symbolique, caché,
Un langage muet et plein de poésie,
Et que chacun traduit selon sa fantaisie,
Selon son naturel bienveillant ou moqueur,
Selon qu'il suit en tout son esprit ou son cœur.
Quand les hommes n'ont plus que des songes moroses
Heureux qui sait se prendre au pur amour des choses.
Parvient à s'émouvoir, et trouve hors de lui,
Hors de toute pensée un baume à son ennui!
Hélas! le cœur humain, écrit à chaque page,
Ne vaut plus que les yeux s'y fixent davantage;
Chaque mot de ce livre est deviné, prévu;
Ce que vous y verrez, vous l'avez déjà vu

HYMNE

HYMNE

Aimons la Liberté! c'est le souffle de Dieu,

C'est l'esprit fécondant qui pénètre en tout lieu;

C'est l'éclair dans la nuit; sur l'autel c'est la flamme:

Le Verbe inspirateur qui rend la vie à l'âme:

Quand la terre languit dans son aridité,
Comme une large pluie, alors la Liberté
S'épanche, et tous les cœurs à ses fraîches paroles,
Tels que des fleurs du ciel, entr'ouvrent leurs corolles.
Et le monde a repris sa première splendeur,
Et la nature exhale une suave odeur!

— Liberté, dans nos murs toujours la bienvenue,
Comme d'anciens amants nous t'avons reconnue,
Et nous baisions ta robe, et tous avec gaîté
Nous suivions au combat ta sœur l'Égalité;
Oh! partout, sur nos ponts, nos marchés, nos fontaines,
Nous inscrirons le nom de la fille d'Athènes!
Athènes! oui, c'est là, parmi des champs de miel,
Qu'elle arrêta son vol en descendant du ciel!

Ces Grecs l'aiment encor. Pourtant dans notre enceinte
Elle porte sa tente et sa bannière sainte.
Et quand les nations l'appellent à la fois,
Des clochers de Paris elle entendra leurs voix :
Ici sa métropole, ici ses jours de fête,
Ici des hommes francs osant lever la tête,
Des pas libres, des mains qui peuvent se serrer,
Et l'air vital et fort qu'elle aime à respirer !
Les arts viendront. Toujours leur gracieux cortége
L'accompagne en chantant ; de leurs beaux pieds de neige
Les Muses autrefois foulaient le Parthénon,
Et sur les lyres d'or elles disaient son nom :
Les Sages l'adoptaient, appelant libérales
Toutes créations divines, idéales ;
Car la Liberté porte un cœur religieux,
Et dans son temple immense elle admet tous les dieux :

Statuaire, à ton marbre ! et, quand il prend la lyre,
Le poète au beau front, écoutez son délire !
Au travail ! au travail ! Qu'on entende partout
Le bruit saint du travail et d'un peuple debout !
Que partout on entende et la scie et la lime,
La voix du travailleur qui chante et qui s'anime ;
Que la fournaise flambe, et que les lourds marteaux
Nuit et jour et sans fin tourmentent les métaux :
Rien n'est harmonieux comme l'acier qui vibre
Et le cri de l'outil aux mains d'un homme libre ;
Au fond d'un atelier rien n'est plus noble à voir
Qu'un front tout en sueur, un visage tout noir,
Un sein large et velu que la poussière souille,
Et deux robustes bras tout recouverts de houille !
Au travail ! au travail ! à l'œuvre ! aux ateliers !
Et vous, de la pensée habiles ouvriers,

A l'œuvre! Travaillez, tous dans votre domaine,
La matière divine et la matière humaine!
Inventez, maniez, changez, embellissez.
La Liberté jamais ne dira: C'est assez!
Toute audace lui plaît; vers la nue orageuse
Elle aime à voir monter une aile courageuse.

Aimons la Liberté! c'est le souffle de Dieu:
C'est l'esprit fécondant qui pénètre en tout lieu:
C'est l'éclair dans la nuit; sur l'autel c'est la flamme:
Le Verbe inspirateur qui rend la vie à l'âme:
Quand la terre languit dans son aridité,
Comme une large pluie, alors la Liberté
S'épanche, et tous les cœurs à ses fraîches paroles,
Tels que des fleurs du ciel, entr'ouvrent leurs corolles.

Et le monde a repris sa première splendeur.

Et la nature exhale une suave odeur !

Août 1830.

A LA MÉMOIRE

DE GEORGE FARCY

Il adorait

la France, la Poesie et la Philosophie.

Que la Patrie conserve son nom !

VICTOR COUSIN.

A LA MÉMOIRE

DE GEORGE FARCY.

Oui ! toujours j'enviai, Farcy, de te connaître,
Toi, que si jeune encore on citait comme un maître
Cœur tendre, qui d'un souffle, hélas ! t'intimidais.
Attentif à cacher l'or pur que tu gardais !

Un soir, en nous parlant de Naple et de ses grèves,
Beaux pays enchantés où se plaisaient tes rêves,
Ta bouche eut un instant la douceur de Platon ;
Tes amis souriaient, lorsque, changeant de ton,
Tu devins brusque et sombre, et te mordis la lèvre
Fantasque, impatient, rétif comme la chèvre !
Ainsi tu te plaisais à secouer la main
Qui venait sur ton front essuyer ton chagrin.
Que dire ? le linceul aujourd'hui te recouvre,
Et, j'en ai peur, c'est lui que tu cherchais au Louvre.
Paix à toi, noble cœur ! ici tu fus pleuré
Par un ami bien vrai, de toi-même ignoré ;
Là-haut, réjouis-toi ! Platon parmi les Ombres
Te dit le Verbe pur, Pythagore les Nombres.

LE MOIS D'AOUT

LE MOIS D'AOUT.

O mes frères, voici le beau temps des vacances !

Le mois d'août, appelé par dix mois d'espérances !

De bien loin votre aîné, je ne puis oublier

Août et ses jeux riants ; alors, pauvre écolier,

Je veux voir mon pays, notre petit domaine,
Et toujours le mois d'août au logis me ramène
Tant un cœur qui nourrit un regret insensé,
Un cœur tendre s'abuse et vit dans le passé !
Voici le beau mois d'août, en courses, camarades !
La chasse le matin, et le soir les baignades ! —
Vraiment, pour une année, à peine nos parents
Nous ont-ils reconnus : vous, si forts et si grands,
Moi courbé, moi pensif. — O changements contraires !
La jeunesse vous cherche, elle me fuit, mes frères ;
Gaîment vous dépensez vos jours sans les compter,
Économe du temps, je voudrais l'arrêter. —
Mais aux pierres du quai déjà la mer est haute :
Toi, mon plus jeune frère, allons, gagnons la côte ;
En chemin par les blés tu liras tes leçons,
Ou bien tu cueilleras des mûres aux buissons

Hâtons-nous, le soleil nous brûle sur ces roches. —
Ne sens-tu pas d'ici les vagues toutes proches?
Et la mer l'entends-tu? Vois-tu tous ces pêcheurs?
N'entends-tu pas les cris et les bras des nageurs?
Ah! rendez-moi la mer et les bruits du rivage,
C'est là que s'éveilla mon enfance sauvage;
A ses flots orageux comme mon avenir
Se rattachent ma vie et tout mon souvenir!
La mer! j'aime la mer mugissante et houleuse.
Ou, comme en un bassin une liqueur huileuse,
La mer calme et d'argent! sur ses flancs écumeux
Quel plaisir de descendre et de bondir comme eux,
Ou, mollement bercé, retenant son haleine,
De céder comme une algue au flux qui vous entraîne!
Alors on ne voit plus que l'onde et que les cieux,
Les nuages dorés passant silencieux,

Et les oiseaux de mer, tous allongeant la tête,
Et jetant un cri sourd en signe de tempête...
O mer, dans ton repos, dans tes bruits, dans ton air,
Comme un amant, je t'aime et te salue, ô mer!

Assez, assez nager! L'ombre vient, la mer tremble.
Contre les flots, mon frère, assez lutter ensemble!
Retrempés dans leur sel, assouplis et nerveux,
Partons! le vent du soir séchera nos cheveux.

Quelle joie en rentrant, mais calme et sans délire,
Quand, debout sur la porte et tâchant de sourire,
Une mère inquiète est là qui vous attend,
Vous baise sur le front, et pour vous à l'instant

Presse les serviteurs ! quand le foyer pétille,
Et que nul n'est absent du repas de famille !
Monotone la veille, et vide, la maison
S'anime, un rayon d'or luit sur chaque cloison :
Le couvert s'élargit ; comme des fruits d'automne,
D'enfants beaux et vermeils la table se couronne ;
Et puis mille babils, mille gais entretiens,
Un fou rire, et souvent de longs pleurs pour des riens.
Mais plus tard, lorsqu'on touche aux soirs gris de septembre,
En cercle réunis dans la plus grande chambre,
C'est alors qu'il est doux de veiller au foyer !
On roule près du feu la table de noyer,
On s'assied ; chacun prend son cahier, son volume ;
Grand silence ! on n'entend que le bruit de la plume,
Le feuillet qui se tourne, ou le châtaignier vert
Qui craque, et l'on se croit au milieu de l'hiver

Les yeux sur ses enfans, et rêveuse, la mere
Sur leur sort à venir invente une chimère,
Songe à l'époux absent depuis la fin du jour,
Et prend garde que rien ne manque à son retour.
L'aïeule cependant sur sa chaise se penche,
Et devant le Seigneur courbe sa tête blanche.

Écoutez-la, mon Dieu, pour elle et pour nous tous!
Cette femme, ô mon Dieu, qui vous prie à genoux,
Ne la repoussez pas! Soixante ans à la gêne,
Et toujours courageuse, elle a porté sa chaîne:
Une heure de repos avant le grand sommeil!
Avant le jour sans fin, quelques jours au soleil!

MARIE

MARIE.

Du bois de Ker-Mélô jusqu'au moulin du Teir.

J'ai passé tout le jour sur le bord de la mer,

Respirant sous les pins leur odeur de résine,

Poussant devant mes pieds leur feuille lisse et fine.

Et d'instants en instants par-dessus Saint-Michel,
Lorsqu'éclatait le bruit de la barre d'Enn-tell,
M'arrêtant pour entendre ; au milieu des bruyères
Carnac m'apparaissait avec toutes ses pierres,
Et, parmi les men-hîr, erraient comme autrefois
Les vieux guerriers bretons, leurs prêtres et leurs rois. —
Puis, je marchais encore au hasard et sans règle.
C'est ainsi que faisant le tour d'un champ de seigle,
Je trouvai deux enfants couchés au pied d'un houx,
Deux enfants qui s'aimaient et jouaient aux cailloux,
Et cette autre Bretagne, ignorée, innocente,
Qu'une image bien douce à mes yeux représente,
O Maï ! si fortement se mit à revenir,
Qu'il me fallut encor chanter ce souvenir.

Dans cet affreux Paris, toi, que j'ai tant rêvée,
Vois, comme dans nos champs mon cœur t'a retrouvée !

A l'âge qui pour moi fut si plein de douceurs,
J'avais pour être aimé trois cousines (trois sœurs) ;
Elles venaient souvent me voir au presbytère :
Le nom qu'elles portaient alors, je dois le taire,
Toutes trois aujourd'hui marchent le front voilé :
Une auprès de Morlaix et deux à Kemperlé ;
Mais je sais qu'en leur cloître elles me sont fidèles,
Elles ont prié Dieu pour moi qui parle d'elles.

Chez mon ancien curé, l'été, d'un lieu voisin,
Elles venaient donc voir l'écolier, leur cousin ;

Prenaient, en me pariant, un langage de mères ;
Ou bien, selon leur âge et le mien, moins sévères,
S'informaient de Marie, objet de mes amours,
Et si pour l'embrasser je la suivais toujours ;
Et comme ma rougeur montrait assez ma flamme,
Ces sœurs, qui sans pitié jouaient avec mon âme.
Curieuses aussi, résolurent de voir
Celle qui me tenait si jeune en son pouvoir.

A l'heure de midi, lorsque de leur village
Les enfants accouraient au bourg, selon l'usage,
Elles furent s'asseoir, en riant toutes trois,
Devant le cimetière, au-dessous de la croix ;
Et quand au catéchisme arrivait une fille,
Rouge sous la chaleur et qui semblait gentille,

Comme il en venait tant de Ker-barz, Ker-halvé,

Et par tous les sentiers qui vont à Ti-névé,

Elles barraient sa route, et, par plaisanterie,

Disaient, en soulevant sa coiffe : « Es-tu Marie? »

Or, celle-ci passait avec Joseph Daniel :

Elle entendit son nom, et vite, grace au ciel!

Se sauvait, quand Daniel, comme une biche fauve,

La poursuivit, criant : « Voici Maï qui se sauve! »

Et sautant par-dessus les tombes et leurs morts,

Au détour du clocher la prit à bras-le-corps.

Elle se débattait, se cachait la figure ;

Mais chacun écarta ses mains et sa coiffure,

Et les yeux des trois sœurs s'ouvrirent pour bien voir

Cette grappe du Scorf, cette fleur de blé noir.

HISTOIRE D'IVONAÏC

Ces trois chansons sont prises de Cambry,
qui les avait prises du breton.

I

LES AMOURS.

J'aime une fille jolie.

Ivonaïe est son nom.

Qu'en dit-on?

Déja c'était ma folie,

Lorsqu'elle entra, blonde enfant,

Au couvent

Non, dans nos bourgs de Cornouaille,

De Tré-Méven à Kemper

Sur le Teir,

Il n'est œil noir qui la vaille,

Cœur plus aimant que le sien,

Je crois bien.

Rien qu'en voyant sa tournure,

Les jeunes femmes de Scaër,

Du bel air,

Ont imité sa parure.

Mais sa marche et ses appas,

Oh ! non pas.

Pour écrire cent volumes

Traitant de ses qualités

Et beautés,

Quand j'aurais toutes les plumes

Dont s'habillent les oiseaux

Gais et beaux ;

Comme une immense écritoire,

Où ma plume irait s'emplir

A plaisir,

Quand la mer en encre noire

Pourrait se changer demain
Sous ma main ;

Bref, quand le monde lui-même
Serait couvert tout entier
De papier,
Pour chanter celle que j'aime,
Le temps manquerait toujours
A mes jours.

II.

LA NOCE.

Le jour qu'Ivonaïc, cette fille vermeille,

Se maria, ce fut la noce sans pareille :

Des courses de chevaux, des luttes, un repas,

Tels que depuis un siècle on n'en connaissait pas ;

Plus de mille invités, des mendiants sans nombre ;
Cidre sous le hangar, et cidre encore à l'ombre ;
Deux cents coups de fusil en passant par le bourg,
Et des musiciens à rendre un homme sourd.
Le curé chantait fort, et riait sous son livre
D'entendre au fond du tronc pleuvoir argent et cuivre;
Mais bien plus, croyez-moi, que danseurs et lutteurs,
La veille, on admira deux habiles chanteurs,
Deux fameux bâz-valan qui, dressant les oreilles.
En l'honneur des époux nous dirent des merveilles.
Ils déclamaient en vers comme des bacheliers.
Tous deux, suivant l'usage, avaient sur leurs souliers
Des lacets rouge et bleu ; debout devant la porte,
L'avocat du garçon commença de la sorte :

PREMIER BAZ-VALAN.

« Salut aux cœurs joyeux, ouverts et sans façon !
A vous, gloire et bonheur, gens de cette maison !
Or, sans plus de détours, amis, où donc est-elle
La perle du logis, la fleur qu'on dit si belle ?
Ce vase de parfums qu'on me cache avec soin,
Un jeune homme amoureux l'a respiré de loin :
Il soupire, il languit ; pour sécher tant de larmes
Je suis venu ; ma voix, hélas ! a peu de charmes.
J'ignore les apprêts d'un langage doré,
Mais je suis jeune encore, un jour je m'instruirai.

DEUXIÈME BAZ-VALAN.

Votre salut nous plaît, et tant de gentillesse
Déjà vous a gagné le cœur de la vieillesse.

C'est un malheur bien grand, mais l'amour de vos yeux,
Celle que vous cherchez ne vit plus en ces lieux ;
Le vase de parfums n'est plus ; nous n'avons guère,
Hélas ! à vous offrir que des vases de terre.
Le ciel nous a ravi l'ange, notre trésor.
L'ange qui nous aimait, que nous aimons encor,
A fui cette maison ; dans une solitude
Il habite avec Dieu, sa grande et chère étude.
Au fond d'un cloître saint l'enfant a transplanté
Le beau lis odorant de sa virginité :
Là tous deux s'éteindront sous la cendre et les larmes,
Pour refleurir au ciel avec de nouveaux charmes.
Adieu donc, étranger, adieu ! Dans notre cœur
Nous trouvons mille vœux, tous pour votre bonheur.

PREMIER BAZ-VALAN.

Quand les chiens dépistés abandonnent la voie,
Maladroit le chasseur s'il lâche aussi sa proie ;
Donc je poursuis la mienne, et, tant qu'il sera jour,
Je courrai mon gibier, mon beau gibier d'amour.
Certes, le jeune ami pour qui je bats la lande
Est digne de goûter à cette chair friande :
Garçon roide et nerveux, nul ne l'a surpasse
A conduire un sillon, à creuser un fossé ;
Mieux qu'un musicien il jouirait de la flûte :
C'est un cerf à la course, un serpent à la lutte ;
Quand sa charrette verse en un mauvais chemin,
Lui, pour la retenir, n'a qu'à tendre la main ;
Il a tué dix loups, vingt blaireaux, et sa porte
Témoigne à tout passant de ce que je rapporte

Bref, le fléau du loup l'est aussi du voleur :
Lui-même il a livré leur chef à son seigneur,
Et tous craignent si bien son fusil et sa force,
Qu'ils courent vers le bois dès qu'il brûle une amorce.

DEUXIÈME BAZ-VALAN.

Vos mérites sont grands ; celle que vous cherchez
A ses talents aussi, précieux mais cachés.
Oh ! l'habile fileuse, et qu'aisément l'aiguille
Passe et repasse aux doigts de notre jeune fille !
Quand, par un beau matin, aux dames du manoir
Elle porte le lait tiré la veille au soir,
Comme ses pieds sont vifs, et comme sur la route
Elle court, sans verser autour d'elle une goutte !
Quel jeune homme amoureux, quel jeune homme menteur

Dirait qu'il en reçut un seul coup d'œil flatteur?

Et les jours de Pardon, la ronde commencée,

Voyez-la, toute rouge et la tête baissée,

Entre ses jeunes sœurs cacher son embarras,

Danser, et les tenir chacune par le bras,

Et jamais un garçon dont la bouche trop tendre

Hasarderait des mots qu'il ne faut pas entendre. —

Inutiles regrets! éloges superflus!

Nous vantons notre vierge, et nous ne l'avons plus!

PREMIER BAZ-VALAN.

Que ne m'avez-vous dit, hier à la même heure :

« Ne venez pas, le deuil est dans notre demeure. » —

Non, non, vous me trompez; l'ange, votre trésor,

L'ange que nous aimons chez vous habite encor.

Tout le bourg eût appris sa fuite ; à son passage
Chacun eût retenu la vierge belle et sage.
Aux cimetières noirs les ifs sont destinés.
Les beaux lis odorants pour les jardins sont nés.
Ne blessez pas ce cœur plus tendre qu'une cire ;
Conduisez par la main celle que je désire ;
Faites dresser la table, et que les fiancés
Près de leurs vieux parents par nous deux soient placés.

DEUXIÈME BAZ-VALAN.

Il faut vous obéir, ami ; votre prière,
Vos plaintes ont forcé le seuil de ma chaumière.
Je vais vous présenter celles qui sont ici.
Un moment sous cet arbre attendez. — Me voici.
Ouvrez, ouvrez les yeux ! est-ce là votre rose ?

PREMIER BAZ-VALAN.

A l'air grave et serein qui sur ce front repose,
A sa douce gaîté, je gage que toujours
Cette femme a rempli la tâche de ses jours;
Que ses fils, son mari, sa famille nombreuse
L'aimaient; que sous ses lois sa maison fut heureuse
Mais l'heure du repos a pour elle sonné;
Ce qu'une autre commence, elle l'a termine.
Cherchez encore, ami, cherchez, ce n'est pas elle.

DEUXIEME BAZ-VALAN.

Étranger difficile, est-ce là votre belle?

PREMIER BAZ-VALAN.

Les anges sont moins frais. Cette fleur de sante

Est d'une vierge encor bien loin de son ete,

Et d'une vierge aussi sa taille droite et fine,

Mais l'ongle de ce doigt, que de près j'examine,

Me dit que bien souvent pour un fils au berceau

A l'entour du bassin il chercha le gruau.

Donc, l'ami, retournez, vous en cachez une autre.

DEUXIÈME BAZ-VALAN.

Et ce petit bijou, serait-ce point le vôtre?

PREMIER BAZ-VALAN.

Telle était à dix ans celle qu'on veut de vous.

Cette enfant quelque jour charmera son époux;

Mais il faut que ce fruit, âpre et trop vert encore,

Longtemps sur l'espalier mûrisse et se colore;

L'autre, grappe dorée aux rayons du matin,
Attend le vendangeur pour paraître au festin

DEUXIÈME BAZ-VALAN.

Vraiment vous l'emportez ! votre finesse est grande,
Chanteur ! Sous cet habit de toile de Hollande,
Voici venir enfin ce que vous désirez :
De deux rangs de velours ses bras sont entourés,
Et sur son béguin blanc tout brodé d'écarlate,
Comme au front d'une sainte un ruban d'or éclate.
Vienne aussi l'amoureux, et que ces fiancés
A table, au bout du banc, par nous deux soient placés,
Près de leur vieux grand-père et de ce digne prêtre
Qui va prier pour eux saint Michel, notre maître.
Allez quérir l'époux, allez ; un prompt retour
Mieux que tous vos serments prouvera son amour.

PREMIER BAZ-VALAN.

Vous, chanteur, mon ami, touchez là! Face à face
Au fumet des ragoûts, ce soir, nous prendrons place ;
Et le cidre, le vin, le lard, les venaisons
Nous feront souvenir des anciennes chansons. »

III.

LA CHAUMIÈRE.

LE MARI.

As-tu vu notre baronne?

L'or qui couvrait sa couronne?

L'or qui couvrait ses appas?

Les messieurs dans la chapelle

Murmuraient tous : Qu'elle est belle !

LA FEMME.

Oui, mais ils ne priaient pas.

LE MARI.

Et le soir, à la lumière,

As-tu vu, pauvre fermière,

Quel riche et royal repas !

Vins de France, vins d'Espagne !

C'était pays de Cocagne !

LA FEMME.

Oui, mais ils ne buvaient pas.

LE MARI

Et la scène où maître Gilles

A fait force tours agiles

Sur son chef et sur ses bras?

As-tu vu comme le drôle

Leur a défilé son rôle?

LA FEMME.

Oui, mais ils ne riaient pas.

LE MARI.

Et ce bal où cent bougies,

Autant de lampes rougies

Brillaient d'en-haut jusqu'en bas?

As-tu vu quelles dorures ?

Et ces bijoux, ces parures ?

LA FEMME.

Oui, mais ils ne dansaient pas

LE MARI.

Et ce lit garni de franges ?

Le ciel que portaient quatre anges ?

Ce couvre-pied de damas ?

LA FEMME.

J'ai tout vu ; mais crois-moi, Pierre,

Comme nous dans ta chaumière

Peut-être ils ne s'aiment pas

L'ÉLÉGIE DE LE BRAZ

L'ÉLÉGIE DE LE BRAZ.

Si vous laissez encor les beaux genêts fleuris
Et les champs de blé noir pour aller à Paris,
Quand vous aurez tout vu dans cette grande ville,
Combien elle est superbe et combien elle est vile

Regrettant le pays, informez-vous alors
Où du pauvre Le Brâz on a jeté le corps
(Son nom serait Ar-Brâz*, mais nous, lâches et traîtres,
Nous avons oublié les noms de nos ancêtres);
Et puis devant ce corps brûlé par le charbon,
Songez comme il mourut, lui simple, honnête et bon.
C'est qu'il avait aussi quitté son coin de terre,
Sur le bord du chemin sa maison solitaire,
Le pré de Ker-végan, Ar-Ros, sombres coteaux;
Là, rencontrant la mer, le Scorf brise ses flots;
Dans le fond, le moulin fait mugir son écluse,
Et dès que le meunier enfle sa cornemuse,
Au tomber de la nuit, les Esprits des talus,
Les noirs Corriganed dansent sur le palus.

* Le Grand.

— Je dirai : Si la Mort, dans la ville muette
Et les tristes faubourgs, passe sur sa charrette.
Prenez entre vos mains un des pans du linceul.
Car le malheur de tous est le malheur d'un seul ;
Mais, ô bardes pieux ! vous qui parmi la mousse
Retrouverez un jour la harpe antique et douce,
Et dont le lai breton répétera dans l'air
Les soupirs de la lande et les cris de la mer,
Quand avec ses faubourgs la ville est ivre et folle,
Criez qu'un malheureux en secret se désole ;
Si vos cœurs sont souffrants, vous-mêmes plaignez-vous,
Car le malheur d'un seul est le malheur de tous.
Chantres de mon pays, plaignez celui qui souffre !
Paris roula Le Brâz bien longtemps dans son gouffre ;
Un ami le suivait durant ces jours hideux ;
Tous deux, pour en finir, s'étouffèrent tous deux —

Non, ce n'est pas ainsi que l'on meurt en Bretagne !
La vie a tout son cours ; ou, si le froid vous gagne,
Comme une jeune plante encor loin de juillet,
Celle qui vous nourrit autrefois de son lait
S'assied à votre lit ; pleurant sur son ouvrage,
De la voix cependant elle vous encourage ;
Et lorsqu'enfin le corps reste seul sur le lit,
De ses tremblantes mains elle l'ensevelit :
La foule, vers le soir l'emporte et l'accompagne
Jusques au cimetière ouvert dans la campagne. —
Si Le Bràz eût aimé le pré de Ker-végan,
Les taillis d'alentour, le Scorf et son étang,
Il chanterait encor sur le Ros ; ou sa mère,
Mourant, l'aurait soigné comme depuis son frère.
Son corps reposerait dans le bourg de Kéven,
Près du mur de l'église et sous un tertre fin ;

Ses parents y viendraient prier avant la messe ;

Tous les petits enfants y lutteraient sans cesse ;

Étendu dans sa fosse il entendrait leur bruit,

Et les Corriganed y danseraient la nuit.

Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte !

Mourez dans la maison où votre mère est morte ! —

Voilà ce qu'à Paris avait déjà chanté

Un poète inconnu qu'on n'a pas écouté.

LA TRAVERSÉE

LA TRAVERSÉE.

Écrit en mer

Notre barque, depuis trois jours,
Croise et lutte devant ces côtes;
Les vagues roulantes et hautes
Sur les rocs nous poussent toujours

Dans l'ennui de la traversée,

Alors chacun des voyageurs

Se livre aux souvenirs rongeurs

Que chacun porte en sa pensée.

En secret je songeais à vous,

Pour moi désormais étrangère,

Pareille à cette passagère,

Vous qui pleurez sur vos genoux

Pleurez! attendri sur moi-même,

J'ai pu lire dans vos douleurs;

Pleurez, pauvre femme! vos pleurs

Sont pleins d'une douceur qu'on aime.

Tout ce qui fait vivre et penser,
Votre âme ardente le féconde :
C'est une faute aux yeux du monde,
Les larmes doivent l'effacer.

Plus calme un jour et non moins tendre,
Vous sourirez à vos chagrins :
Les temps seront alors sereins,
En pleurant il faut les attendre.

Tremblante et cherchant un réduit,
Hier une hirondelle égarée
Sur le mât du chasse-marée
S'est venue abattre à la nuit ;

Ouvrant l'aile a chaque secousse,
Quand la vergue plongeait dans l'eau,
Sur sa corde le jeune oiseau
Criait d'une voix triste et douce;

Ce matin le ciel était clair,
On voyait au loin le rivage,
L'hirondelle reprit courage,
Et chantait en traversant l'air. —

Oh! quand vos jours auront moins d'ombre,
Votre cœur troublé moins d'effroi,
Dans l'avenir songez à moi,
A moi surtout s'il était sombre.

Femme pure, au cœur méconnu,
Contre le sort faible et sans armes,
N'oubliez jamais dans vos larmes
Celui qui s'en est souvenu.

Il reçut une âme discrète,
Une âme prompte à s'attendrir,
Et sa main, sans faire souffrir,
Sonde une blessure secrète.

UN JOUR

UN JOUR.

Paris

Qui n'eut parmi ses jours, déjà bien loin peut-être,
Un jour plus beau qu'eux tous, qui ne doit plus renaître,
Mais qui survit dans l'âme et dont le souvenir,
Délices du passé, charme aussi l'avenir :

Jour d'innocente joie et pur de tout nuage,
Dont une amitié douce a marqué le passage ;
Où quelque aveu naïf et longtemps suspendu
D'une bouche adorée enfin fut entendu ;
Où d'un premier transport qu'il n'eût point fallu croire,
Tout le cœur tressaillit et devina la gloire ? —
Ah ! quand d'un bras de fer le sort pèse sur nous,
Que de ce jour aimé le souvenir est doux !
Qu'il est doux d'éveiller, au fond de sa pensée,
Son image assoupie et jamais effacée ;
Avec un soin jaloux d'en rassembler les traits,
Lentement, à loisir, non sans quelques regrets,
Comme après un sommeil dont l'erreur se prolonge,
On aime à suivre encor les prestiges d'un songe !

MARIE

MARIE.

Partout des cris de mort et d'alarme ! Paris
S'entoure avec effroi de ses jeunes conscrits.
Et du Nord, du Midi, des champs de la Lorraine,
Des jardins verdoyants de la riche Touraine,

Tous, enfants bien-aimés, pères, nouveaux époux,
Accourent à grands pas au commun rendez-vous.
Sur l'habit du pays, qu'ils conservent encore,
Ils portent tous leur arme, et tous avant l'aurore,
Par bandes s'avançant aux deux bords du chemin,
Disent des chants de guerre en se tenant la main.
Liberté, seul amour que notre âme flétrie
Sente et poursuive encore avec idolâtrie,
De ce siècle sans foi seule divinité,
Regarde, à ton seul nom, regarde avec fierté
Se lever cette foule ardente, généreuse!
Dans tes prédictions si tu n'es point menteuse,
Quels biens, ô Liberté! pourras-tu donc offrir
A ces nouveaux croyants qui pour toi vont mourir?
Il faut partir aussi, Daniel! adieu ta ferme,
Qu'un fossé large et creux contre les loups enferme

Ton hameau recouvert d'un bois de châtaignier,
Et tes beaux champs de seigle ; adieu, jeune fermier !
Lorsqu'au lever du jour, joyeux, plein de courage,
Monté sur tes chevaux tu sortais pour l'ouvrage,
Avec toutes ses voix l'harmonieux matin
S'éveillait en chantant à l'horizon lointain :
Le noir Ellé d'abord, ou le Scorf à ta droite
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite,
Et tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux ;
La brise dans les joncs qui siffle et les caresse,
Puis, l'appel matinal de la première messe,
Répété tour à tour, comme un salut chrétien,
Du clocher de Cléguer à celui de Kérien. —
Adieu, Daniel ! adieu le bourg, l'église blanche !
Adieu ton beau pays ! Après vêpres, dimanche,

Tes amis te verront pour la dernière fois,
Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts ;
Car pour nous, vieux Bretons, rien ne vaut la patrie
Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie !

Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
Celle qui demeurait chez sa mère au Moustoir,
Comme si tu voulais, avant ton grand voyage,
Visiter tes amis de village en village.
Assis dans sa maison, alors regarde bien
Si quelque joie y règne, et s'il n'y manque rien,
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin elle est heureuse.
Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
Et que dans ton récit je les voie à mon tour.

Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme
Est-elle belle encor comme au fond de mon âme?
Et ses petits enfants, prends-les entre tes bras.
Et s'ils ont de ses traits, tu les caresseras.
Tu lui diras enfin (et toujours, je t'en prie,
Garde, en parlant, tes yeux attachés sur Marie)
Que tu pars; devenu soldat de métayer,
Que tu vas à Paris; et, feignant de railler,
Tu lui demanderas si d'une ardeur fidèle,
Dans la grand' ville, ici, nul ne languit loin d'elle,
Puis, revenant encore à ton prochain départ,
Dis-lui : N'aura-t-il pas un mot de votre part?
— Oh! s'il croit une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, prends-les pour moi, déjà sèches, qu'importe.

LE DOUTE

LE DOUTE.

Souvent le front baissé, l'œil hagard, sur ma route,
Errant à mes côtés j'ai rencontré le Doute,
Être capricieux, craintif, qui chaque fois
Changeait de vêtements, de visage et de voix.

Un jour, vieillard cynique, au front chauve, à l'œil cave,
Le désespoir empreint sur son teint blême et hâve,
Chancelant et boiteux, d'un regard suppliant,
Il se traînait vers moi tel qu'un vil mendiant
Qui de loin vous poursuit du cri de ses misères,
Et sous ses haillons noirs met à nu ses ulcères.
Ainsi l'affreux vieillard sans honte, sans remords,
M'étalait chaque plaie et de l'âme et du corps :
Sa naissance sans but, sa fin sans espérance,
Comme il avait grandi pauvre et dans la souffrance,
Sa jeunesse écoulée, et puis, pour quelques fleurs,
Des épines sans nombre et d'amères douleurs ;
Ces éternels combats d'une nature double,
La raison qui commande et l'âme qui se trouble ;
Et le bien et le mal, vieux mots qu'on n'entend pas,
Pareils à deux geôliers attachés à nos pas. —

Et si je reculais devant un tel délire,
Il fuyait, en jetant un grand éclat de rire :
Et moi, tel qu'un aveugle aux murs tendant la main,
A tâtons, dans la nuit, je cherchais mon chemin.

Une autre fois, paré comme pour un dimanche,
C'était un beau vieillard à chevelure blanche,
Ferme encor dans sa marche et vert, et cependant
S'avançant pas à pas d'un pied grave et prudent.
Il disait revenir de quelque long voyage,
De pays où souvent il avait fait naufrage ;
Il avait vu les cours, les villes, les déserts,
Les peuples différents sous leurs soleils divers ·
Hasards bons et mauvais, éprouvant toute chose.
Il arrivait enfin, non désolé, morose.

Mais mélangeant le mal et le bien par moitié,
Et plein pour nous, mortels, d'une tendre pitié :
Plaignant notre faiblesse, appelant l'indulgence
Sur ces fautes d'un jour, et jamais la vengeance.
Son accent était doux, mais dans ses actions
Perçait le feu d'un cœur riche d'émotions :
Cherchant la vérité, l'aimant, railleur honnête,
A toute foi trop vive il secouait la tête ;
Souvent des pleurs brillaient à travers son souris,
Et tout en vous grondant il vous nommait son fils.

BONHEUR DOMESTIQUE

BONHEUR DOMESTIQUE.

Tous les jours m'apportaient une lettre nouvelle.
On m'écrivait : « Ami, viens, la saison est belle :
« Ma femme a fait pour toi décorer sa maison,
« Et mon petit Arthur sait bégayer ton nom. »

Je partis, et deux jours d'une route poudreuse
M'amenèrent enfin à la maison heureuse,
A la blanche maison de mes heureux amis!
J'entrai, l'heure sonnait; autour d'un couvert mis
Dès le seuil j'aperçus, en rond sous la charmille,
Pour le repas du soir la riante famille. —
« C'est lui ! c'est lui ! » — Soudain et siéges et repas,
On quitte tout, on court, on me presse en ses bras;
Et puis les questions, les pleurs mêlés de rire;
Et ces mots que toujours on se reprend à dire :
« C'est donc lui ! le voilà ! le voilà près de nous ! »
Moi, je serrais les mains à ces tendres époux
Et j'appelais Arthur qui, le doigt sur sa bouche,
De loin me regardait d'un œil noir et farouche. —
Enfin on se rassied. — Rougissante à demi,
La jeune femme alors : « Vraiment de ton ami

Tant de fois tu parlas que, moi, sans le connaître,
Je le jugeais ainsi, mais moins pâle peut-être.
— Et toi, de mon Emma que dis-tu? Sans façon?
Le paresseux pourtant de demeurer garçon!
— Non, non, laissez-moi faire; en ce bourg j'en sais une
Comme il les sait aimer, douce, élégante et brune,
Presque une autre Marie. — Ah! poète, tes vers
Nous ont souvent distraits de l'ennui des hivers:
Oh! la jolie enfant! mais les fraîches couronnes
Que tu cueilles pour elle et dont tu l'environnes!

Dans le calme, la paix, les bienveillants discours,
Huit jours chez ces amis ont passé, mais si courts,
Si légers, que mon âme alors rassérénée
Comme ailleurs un instant eût vu fuir une année.

Là nul vide rongeur, mais les soins du foyer,
L'ordre, pour chaque jour un travail régulier,
Une table modeste et pourtant bien remplie.
Cette gaîté du cœur qui se livre et s'oublie,
Autour de soi l'aisance, un parfum de santé,
Et toujours et partout la belle propreté ;
Le soir, le long des blés cheminer dans la plaine
Ou dans la carriole une course lointaine ;
Enfin, la nuit tombée, un pur et long sommeil,
Et les bonjours joyeux à l'heure du réveil.

Ami, comme un tissu jadis imprégné d'ambre,
Ici, ton souvenir, sous les bois, dans ma chambre,
Partout à moi s'attache, et tes félicités,
Mirage gracieux, flottent à mes côtés ;

Et voilà que cédant à cette fantaisie,

J'évoque dans mon cœur la chaste poesie

Qui dans un vers limpide a soudain réflete

Ta jeune et douce Emma, sa candeur, sa gaîte,

Entre sa mère et toi ton enfant qui se penche,

Et ta charmille en fleurs près de ta maison blanche.

MARIE

MARIE.

Passant avec amour ses doigts dans mes cheveux
Longs alors, et mêlés sans ordre sur mes yeux.
La dame de Ker-rorh me dit : « Savant poète,
N'aurai-je point mon tour dans quelque chansonnette.

Dans quelque chanson douce ainsi que par millier
Votre âme bien aimante en compose, écolier,
Pour louer, au milieu de l'encens et des cierges,
Les beaux anges gardiens et la reine des vierges ;
Ou pour chanter tout bas, sous un mur isolé,
Les fillettes de Scaër et de Lo'Guénolé ? —
Vous rougissez ! — Ah ! oui, rougissez ! chose infâme
De préférer ainsi vilaine à noble dame ;
A nos airs gracieux leurs pas pesants et lourds,
Et les coiffes de chanvre aux toquets de velours.
Rougissez ! — Vos cheveux filés d'or et de soie,
Et si longs qu'en leurs flots ma main blanche se noie,
Certes, n'auraient besoin, avec amour pareil,
D'huile ni de senteurs pour mieux luire au soleil ;
Assez, bel écolier, assez pour telles filles
Qu'à votre chaperon passiez blanches coquilles,

Jaunes fleurs de landier ou bien quelques bleuets
Tout à l'entour du col liés en chapelets.
Pourtant à deux genoux si, confessant vos crimes,
Aux dames de haut lieu vous adressiez vos rimes.
Elles, d'un cœur facile et tendre à la pitié,
Peut-être aussi diraient que tout est oublié;
Et près d'elles choyé, toujours mieux venu d'elles,
Vous iriez tout couvert de brocard et dentelles;
Qui sait? sur leur épargne instruit à Pont-l'Abbé,
Pauvre clerc, vous pourriez en revenir abbé.

Cette amoureuse ainsi d'astuce non pareille,
Syrène, me coulait sa musique à l'oreille:
Et je faillis, moi simple, être pris; mais mon cœur
Tout bas se gourmandant, resta libre et vainqueur:

Puis, m'emmiellant un peu la bouche et le visage,
Je fis cette réponse hypocrite, mais sage.

— « Madame, les linots et les petits pinçons
N'ont garde de chanter près des hautes maisons,
Car là sont rossignols, oiseaux de Canarie,
Plus savants à jeter une âme en rêverie ;
Ainsi fais-je, Madame ; et, linot que je suis,
Je chante à qui m'entend, et fredonne où je puis,
Au bois, le long des eaux limpides et courantes,
Et pour quelques enfants belles, mais ignorantes.
Donc, Madame, excusez. Devant votre beauté
Mon silence est respect, non incivilité ;
Toujours il durera, si Dieu ne me délivre
Ce don rare et parfait que j'ai vu dans un livre ;

Le don de cette voix que l'ange Gabriel

Fit entendre à Marie en descendant du ciel,

Lorsque devant ses yeux, debout et face à face,

De sa voix douce il dit : « Salut, pleine de grâce !

Or, tel fut de ces mots l'angélique pouvoir,

Qu'inhabile à le peindre il le faut concevoir :

Comme si pour former cette langue idéale

Un zéphire eût jeté sa plainte matinale,

Un nuage du soir sa plus riche couleur,

Et la rose, en mourant, le parfum de sa fleur,

Et que ces éléments, fondus par un génie,

Eussent produit entre eux cette pure harmonie.

Tout jeune homme aujourd'hui semble un vieillard aride.

Et le plus jeune front déjà porte sa ride :

Dans ce siècle penseur, tant la réflexion

Est plus prompte que l'âge à creuser son sillon !

Avec la foi naïve est morte toute flamme,

Et la candeur du front avec celle de l'âme.

De retour parmi nous, peintre du paradis,

Ne te croirais-tu pas au milieu des maudits ?

Comment faire, voyant ces modèles étranges,

O divin Cimabué ! pour créer tes beaux anges ?

LES BATELIÈRES DE L'ODET

LES BATELIÈRES DE L'ODET.

UNE BATELIÈRE.

Si vous voulez, jeune homme, aller à Loc-Tùdi,
Voici que nous partons toutes quatre à midi :
Entrez, nous ramerons, et vous tiendrez la barre :
Ou, si vous aimez mieux, avant que l'on démarre,

Vous promener encor sur les ponts de Kemper,

Nous attendrons ici le reflux de la mer,

Et le lever du vent ; puis, avec la marée,

Ce soir dans Benn-Odet nous ferons notre entrée.

UN VOYAGEUR.

Jeune fille, à midi tous cinq nous partirons,

Mais vous tiendrez la barre et moi les avirons.

Au bourg de Loc-Tûdi je connais un saint prêtre ;

Enfants, nous avons eu longtemps le même maître ;

Aujourd'hui je recours à son sage entretien.

Sans vous dire son nom vous le devinez bien.

A vous de me guider en ce pèlerinage,

Car pour vous, jeune fille, on ferait le voyage.

De grâce, mettez-moi parmi vos matelots :

Je n'aime plus la terre et n'aime que les flots. »

A l'heure de midi nous étions en rivière.

Barba, la plus âgée, assise sur l'arrière,

Tenait le gouvernail ; à ma gauche, Tina,

Celle qui de sa voix si douce m'entraîna ;

Deux autres devant nous, dont l'une, blanche et grande,

Me fit d'abord songer aux filles de l'Irlande :

Car les vierges d'Érin et les vierges d'Arvor

Sont des fruits détachés du même rameau d'or.

Donc, leur poisson vendu, les quatre batelières

En ramant tour à tour regagnaient leurs chaumières,

Reportant au logis, du prix de leur poisson,

Fil, résine et pain frais, nouvelle cargaison.

La rivière était dure, et par instants les lames

Malgré nous dans nos mains faisaient tourner les rames

Nous louvoyons longtemps devant Loc-Maria.
Cependant nous doublons Lann-éron, et déjà
Saint-Cadô, des replis de sa noire vallée,
Épanche devant nous sa rivière salée.
A côté de Tina quel plaisir de ramer
Et de céder près d'elle aux houles de la mer!

La vieille le vit bien : « Cette fois, cria-t-elle,
Tu tiens un amoureux, Corintina, ma belle!
—Oui-dà, lui répondis-je, et mieux qu'un amoureux :
Qui serait son mari pourrait se dire heureux. »
L'aimable enfant rougit (car déjà nos deux âmes
Suivaient comme nos corps le mouvement des rames),
Et l'Irlandaise aussi, dans le fond du canot,
Nous sourit doucement, mais sans dire un seul mot.

— Çà, repartit la vieille, écoutez ! j'ai cinq filles,
Aussi blondes que vous, toutes les cinq gentilles :
Venez les voir. — Non, non, je n'en ai plus besoin,
Pour trouver mes amours je n'irai pas si loin. »

Or, sachez-le, Tina, la jeune Cornouaillaise,
Forte comme à vingt ans est mince comme à treize,
Et jamais je n'ai vu, d'Édern à Saint-Urien,
Dans l'habit de Kemper corps pris comme le sien.

« Ainsi, continuai-je, en abordant à terre,
Tina, je vous conduis tout droit chez votre mère,
De là chez le curé. Jeune fille, irons-nous ? »
Et Tina répondit : « Je ferai comme vous. »

Mais Barba : « Pourquoi rire avec cette promesse ?
Si demain à Tûdi vous entendez la messe,
Vous verrez dans le chœur un officier du roi,
Dont la femme a porté des coiffes comme moi.
— Mes lèvres et mon cœur ont le même langage,
Brave femme, et je puis vous nommer un village
Où l'on sait si mon cœur à l'orgueil est enclin,
Et si j'ai du mépris pour les coiffes de lin.
— Eh bien ! venez chez moi, vous verrez mes cinq filles,
Aussi blondes que vous, toutes les cinq gentilles.
— Jésus Dieu ! soupira Tina, tout en ramant,
La méchante qui veut m'enlever mon amant !
— Non, ma bonne, je veux te garder au novice,
Ce pauvre Efflam qui meurt d'amour à ton service. »

D'un ton moitié riant et moitié sérieux
Ainsi nous conversions, et par instants mes yeux,
De peur d'inquiéter l'innocente rameuse,
Suivaient dans ses détours la côte âpre et brumeuse ;
Ou, pensif, j'écoutais les turbulentes voix
De la mer, qui, grondant, s'agitant à la fois,
Semblait loin de l'Odet gémir comme une amante,
Et vers son fleuve aimé s'avançait bouillonnante.

Vis à vis Benn-Odet nous étions arrivés :
Là nos heureux projets, en chemin soulevés,
Moururent sur le bord. Dans un creux des montagnes
Nous débarquons. La vieille, emmenant ses compagnes,
Me dit un brusque adieu ; puis, avec son panier,
Je vis Tina se perdre au détour d'un sentier.

Fallait-il m'éloigner ou fallait-il la suivre ?

Comment, ô destinée, interpréter ton livre ?

Quand faut-il écouter ou combattre son cœur ?

A quel point la raison devient-elle une erreur ?

Doutes, demi-regrets, souvenirs d'un beau rêve,

Qui jusqu'à Loc-Tûdi me suivaient sur la grève ;

Surtout, retours à vous, qui, là-bas, au Moustoir,

Portez le nom d'un autre et n'aimez qu'à le voir ;

Et ces divers pensers de tout lieu, de tout âge,

L'un par l'autre attirés, m'escortaient en voyage,

Plus mouvants que le sable où s'enfonçaient mes pas,

Que les flots près de moi brisés avec fracas,

Ou que les goélands fuyant à mon approche

Et que je retrouvais toujours de roche en roche.

Comme un fruit au printemps et dans sa fleur se noue,
Ainsi notre âme à l'heure où le matin s'y joue ;
Les fruits sont dès avril ce qu'ils seront plus tard,
Tels nous-mêmes : l'enfant renferme le vieillard :
On connaît les efforts de l'humaine culture,
Et comme elle est savante à changer la nature :
Mais nos cœurs et les fruits, pareils dans leurs destins,
Dépendent bien souvent de leurs premiers matins,
Du froid qui les saisit, jeunes, dans leurs racines
Ou de l'air doux et tiède à l'abri des collines.

MARIE

MARIE.

O maison du Moustoir ! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,

Une grêle fumée au-dessus ; dans un champ,
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton, un air breton si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous. —
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît, comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir :
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,

Et l'aire, et le lavoir, et la grange ; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin ;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crêche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre ; et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
Un rayon du soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit ; à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas,
(Vers la porte, en tournant) sur le bahut énorme,
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme.
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant je reconnais Marie :

Et sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux

Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous ! »

HYMNE

HYMNE.

I.

Des autels renversés par la fureur civile
Nous bâtirons un temple au milieu de la ville ;
Et, de nos pleurs purifié,
Nous le consacrerons, ce temple, à la Pitié.

II.

De toutes les vertus vous êtes la plus douce,
Tendre et chère Pitié, mais chacun vous repousse ;
Les hommes ferment à la fois
Les yeux à vos beautés, l'oreille à votre voix.

III.

Sur la place publique, afin qu'on le contemple,
A la douce Pitié nous bâtirons un temple :
Et, pour dire son divin chant,
Tous entreront, hormis le lâche et le méchant.

Février 1831.

JÉSUS

Il allait faisant le bien.

ÉVANG.

JESUS.

I.

« Christ, apres deux mille ans tes temples sont déserts.

Et l'on dit que ton nom s'éteint dans l'univers :

Partout dans nos cités ta croix chancelle et tombe :

Quelques vieillards craintifs seuls en ornent leur tombe :

Arbre frappé de mort, le temps pourra venir
Sans ranimer sa sève et sans la rajeunir.
Et pourtant, ô Jésus! l'impie avec audace
Ne vient plus comme un Juif te cracher à la face;
Mais sa main de ton front tant de fois insulté
Détache les rayons de la divinité :
A d'autres de guider le monde dans sa course,
De frapper le rocher d'où jaillira la source,
A d'autres le flambeau que le génie humain
Pour éclairer sa nuit passe de main en main!
Dans l'oubli de la foi le peuple se repose;
Il use de ses jours sans en chercher la cause;
Et s'il voit prospérer son fruit jeune et vermeil,
Il bénit son travail ou l'ardeur du soleil.

Ainsi, quand relisant ta merveilleuse histoire,
Et domptant notre orgueil nous essayons de croire,
Plus forte la Raison nous dit : détrompez-vous.
Jésus fut mon ami, mon ami le plus doux.
Mais sous la nuit des temps l'image s'est voilée.
Autrefois je l'ai vu venir de Galilée,
Ses cheveux sur son front tombant avec candeur,
Dans la force de l'âge et toute sa splendeur.
Calme et majestueux, sa longue robe blanche,
Négligemment liée à son cou qui se penche,
Tombait jusqu'à ses pieds, et les plis gracieux
Dans le goût d'Orient revenaient sur ses yeux.
Or, telle de ses yeux était la douce flamme
Qu'à le voir seulement on devinait son âme,
Et si douce sa voix qu'un aveugle eût cru voir
Son regard angélique et pur comme un miroir.

Tel qu'un Sage d'Asie, amoureux des symboles,
De sa bouche abondaient de longues paraboles,
Des mots mystérieux, sous lesquels il couvrait
Sa doctrine puisée au lac de Nazareth :
Tous préceptes de paix, de douceur, d'indulgence,
La tendre humilité, l'horreur de la vengeance,
Et le mépris du monde, et l'espoir vers le ciel
Qui prend soin du ciron et de la mouche à miel,
Et revêt tous les ans les lis de la vallée
D'une robe de neige, et qu'ils n'ont pas filée,
Plus belle, en vérité, que dans tout son pouvoir
Le grand roi Salomon n'en put jamais avoir.
Ainsi, compatissant, il allait sur la terre,
Faisant fléchir la loi pour la femme adultère :
Aux hommes ne parlant que de fraternité,
Et sans faste orgueilleux prêchant la pauvreté ;

Car chez le Pharisien, assis dans une fête,

Une femme versa des parfums sur sa tête.

Et, pleine de respect, de tendresse, d'effroi,

La foule le suivait, voulant le faire roi ;

Et ses moindres discours étaient autant d'oracles.

Et tout Jérusalem répétait ses miracles.

Démons chassés, amis rappelés du trépas :

Les Sages écoutaient, mais ils ne croyaient pas

Nous, qu'écouter et croire? »

II.

— O raisonneurs, qu'importe!

Nul n'apporta jamais nourriture plus forte ;

Si la sagesse est Dieu, nul n'aura reflété

Une plus grande part de la divinité

Nul n'aura fait jaillir fontaine plus féconde.

Où, depuis deux mille ans, sans la tarir, le monde
S'abreuve et puise encore, ignorant aujourd'hui
Qu'il boit à cette source et qu'elle coule en lui.
Laisse tomber tes croix, ô Jésus! à l'insulte,
S'il le faut, abandonne et ton nom et ton culte!
Comme un chef de famille, à l'heure de sa mort,
Voyant ses fils pourvus, avec calme s'endort,
Dans ton éternité tu peux t'asseoir tranquille,
Car pour l'éternité ta parole est fertile:
O toi qui de l'amour fis ta première loi,
O Jésus! l'univers est à jamais à toi.

RENCONTRE SUR AR-VODEN

A

AUDREN DE KERDREL.

RENCONTRE SUR AR-VODEN.

Comme je voyageais de retour en Bretagne,
Seul, à pied, admirant, debout sur la montagne,
Ce pays de vallons, de rivières, de bois,
De chapelles sans nombre et de petites croix.

Ces champs de genêt vert ou de lande fleurie,
Tout à coup, au milieu de cette rêverie,
J'entendis près de moi le pas égal et lourd
D'un homme de Kerné qui s'en allait au bourg.
Vêtu des bragou-brâz, vieux costume des Gaules,
De longs cheveux châtains pendaient sur ses épaules;
Il portait un bâton d'un houx vert et noueux,
Et menait par la corne une paire de bœufs.
En passant il me dit : « Vous êtes de la ville,
Mais vous semblez aimer cette lande tranquille,
Jeune homme ; et vous voilà qui pleurez comme moi
Quand je revins ici du service du roi.
J'ai vu tous ceux de France, après quelques journées,
Oublier leur maison ; moi, durant tant d'années,
Je pensais à mon bourg, à l'Izôl, à ses bords ;
Couchés dans leur linceul, je pensais à mes morts,

A tout ce qu'un chrétien aime comme lui-même,

Aux saints de mon église, à mes fonts de baptême,

Aux luttes quelquefois, aux danses du canton,

Et c'était un bonheur d'en parler en breton. »

Ce noble paysan n'est rien dans cette histoire,

Mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire,

Et comme une statue aux traits durs et touchants

J'ai placé son image au milieu de mes chants.

MARIE

MARIE.

Je vois encor la plaine et l'immense bruyère,
Où, cheminant tous deux, je disais à mon frère :
« Qu'il est doux, comprends-tu ce bonheur aussi, toi,
D'avoir aimé, bien jeune, une enfant comme soi ;

Sur les monts, dans les prés, quand tout fleurit, embaume.
Ou dans l'église obscure en récitant le psaume,
En face sur son banc de se voir chaque jour,
Le cœur plein à la fois de piété, d'amour;
Les signes, les regards tout chargés de mollesse;
Mille confus désirs qu'il faut dire à confesse;
Les projets d'être sage, et, dès le lendemain,
Un baiser qu'on se prend ou qu'on donne en chemin?
Le sens-tu bien, mon frère, et lorsqu'en harmonie
Deux fois par la beauté l'âme au corps est unie,
Et qu'ensemble éveillés notre cœur et nos sens
Dans un divin accord résonnent frémissants!
De ces jeunes amours, dans le cœur le plus grave,
Il reste un souvenir qui pour jamais s'y grave,
Un parfum enivrant qu'on respire toujours.
Et les autres amours ne sont plus des amours. » —

Et cependant pourquoi ce pénible voyage ?
Aujourd'hui, dans quel but ? Et lorsque son image
M'est demeurée entière et charmante, pourquoi
Ternir ce pur miroir que je porte avec moi ?
Un teint brûlé du hâle, une tempe amaigrie.
Un œil cave, est-ce là mon ancienne Marie ?

C'était jour de dimanche et la fête du bourg :
On chantait dans l'église, et dehors, à l'entour,
Sous le porche, la croix, les ifs du cimetière.
Mille gens à genoux récitaient leur prière ;
Parfois un grand silence, et tout à coup les voix
Éclataient, et couraient se perdre dans le bois.
La messe terminée, à grand bruit cette foule
Sur la place du lieu comme une mer s'écoule ;

Alors appels joyeux, rires et gais refrains ;
Les voix des bateleurs et des marchands forains ;
Le Sonneur sur le mur proclamant ses criées ;
A ses bons mots sans nombre éclats, folles huées :
Lui, d'un air goguenard pressait les acheteurs,
Et pour un blé si beau gourmandait leurs lenteurs.
Dans l'auberge voisine enfin l'aigre bombarde
Qui sonne, les binioux à la voix nasillarde,
Les danseurs, deux à deux, passant comme l'éclair,
Et jetant en cadence un cri qui perce l'air.

Devant l'un des marchands, bientôt trois jeunes filles
Se tenant par la main, rougissantes, gentilles,
Dans leurs plus beaux habits, s'en vinrent toutes trois
Acheter des rubans, des bagues et des croix.

J'approchai. — Faible cœur, ô cœur qui bats si vite,
Que la peine et la joie, et tout ce qui t'excite
Arrive desormais, puisque dans ce moment
Tu ne t'es pas brisé sous quelque battement !
— Marie ! — Ah ! c'était elle, élégante, parée :
De ses deux sœurs enfants, sœur prudente entourée :
Belle comme un fruit mûr entre deux jeunes fleurs :
Le passé, le present, le sourire, les pleurs.
Tout cela devant moi ! Qu'elles étaient riantes
Ces deux sœurs de Marie à ses côtés pendantes !
C'était Marie enfant : je voyais à la fois
Mes amours d'aujourd'hui, mes amours d'autrefois :
Mon ancienne Marie encor plus gracieuse :
Encor son joli cou, sa peau brune et soyeuse ;
Légère sur ses pieds ; encor ses yeux si doux
Tandis qu'elle sourit regardant en dessous ;

Et puis devant ses sœurs, à la voix trop légère,
L'air calme d'une épouse et d'une jeune mère.

Comme elle m'observait : « Oh ! lui dis-je en breton,
Vous ne savez donc plus mon visage et mon nom ?
Maï, regardez-moi bien ; car pour moi, jeune belle,
Vos traits et votre nom, Maï, je me les rappelle.
De chez vous bien des fois je faisais le chemin. »
— « Mon Dieu, c'est lui ! » dit-elle, en me prenant la main.
Nous pleurions. Bientôt j'eus appris son histoire :
Un mari, des enfants, c'était tout. Comment croire
A ce triste roman qu'ensuite je contai ?
Ma mère et mon pays, que j'avais tout quitté ;
Que dans Paris, si loin, rêvant de sa chaumière,
Je pensais à Marie, elle, pauvre fermière ;

Que ce jour même au bourg j'etais en son honneur,
Et que de son mari j'enviais le bonheur :
Imaginations, caprices, fou délire
Qui glissait sans l'atteindre ou la faisait sourire !
— Il fallut se quitter. Alors aux deux enfants
J'achetai des velours, des croix, de beaux rubans,
Et pour toutes les trois une bague de cuivre,
Qui, bénite à Saint-Pôl, de tout mal vous délivre ;
Et moi-même à leur cou je suspendis les croix.
Et, tremblant, je passai les bagues à leurs doigts.
Les deux petites sœurs riaient ; la jeune femme,
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme,
Accepta mon présent ; ce modeste trésor,
Aux yeux de son époux elle le porte encor :
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère,
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

LES GOÉLANDS

LES GOÉLANDS.

Un brick appareillait dans un des ports de Nantes.
Et des femmes en pleurs, des filles, des amantes
Erraient dans les rochers, tout le long de la mer :
Puis dansant une ronde elles chantaient cet air :

Ce matin, à la mer haute,
Les marins du Croazic
Vont s'embarquer sur leur brick,
Mes sœurs, chantons sur la côte
Goélands, Goélands,
Ramenez-nous nos amants!

Les goélands volaient par milliers sur les lames
De la terre au navire, et des marins aux femmes
Ils allaient, revenaient, passaient en tourbillons
Sur la ronde plaintive et dans les pavillons.

Goélands, aux ports d'Espagne
Guidez nos chers matelots,

Et parlez-leur sur les flots
Des filles de la Bretagne.
Goëlands, goëlands,
Ramenez-nous nos amants !

Le brick ouvre sa voile ; adieu ! l'ancre est tirée.
Il part, comme un marsouin, poussé par la marée.
Les fidèles oiseaux l'ont suivi ; mais, hélas !
Les femmes vers la mer tendaient en vain les bras.

Suivez, suivez leur voyage,
En Espagne, en tout pays !
Ne craignez pas leurs fusils,
Les amis au blanc plumage.

Goélands, goélands,

Ramenez-nous nos amants !

A MA MÈRE

A MA MÈRE.

Paris.

Si je ne t'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer?
Quand ton cœur au mien seul semble se ranimer,
Lorsque dans tout le jour peut-être il n'est point d'heure
Que ta pensée aimante autour de ma demeure

Ne vienne, redoutant mille lointains périls
Et des chagrins sans nombre et dont souffre ton fils!
Et quel est ton bonheur, sinon avec ta mère.
Mon autre mère aussi, car le destin sévère,
Sous lequel je me traîne et m'agite aujourd'hui,
Du moins me réservait en vous un double appui!
Toutes deux en secret quel bonheur est le vôtre,
Sinon de me pleurer, et toujours l'une à l'autre
De parler de celui que vous ne pouvez voir,
D'une lettre en retard qu'on eût dû recevoir,
Qui vous arrive enfin, mais rouvre vos alarmes,
Et que vous arrosez, comme moi, de vos larmes?
Et vous vous consultez; et tu m'écris alors
Pour forcer ma paresse à de nouveaux efforts:
C'est mon sort, c'est le tien; au besoin, tu m'en pries;
Et qu'il faut triompher de ces sauvageries,

De ces fières humeurs, de ces hauteurs de ton
Que me transmit mon père avec le sang breton ;
Puis viennent de ces riens, de ces mots, de ces choses,
Que toute femme trouve, en écrivant, écloses,
Qu'on baise avec transport, et qu'on relit tout bas. —
Oh ! qui pourrais-je aimer, si je ne t'aimais pas ?
Et malgré tes avis, mes soins de toute sorte,
Si ma mauvaise étoile, enfin, est la plus forte ;
Si je sens par degré mon âme se flétrir,
Et se miner mon corps, vers qui donc recourir ?
Vers toi qui toujours douce, et bienveillante et bonne,
D'un reproche tardif n'affligerais personne,
Dont l'esprit indulgent n'a pas encor vieilli,
Dont le front, jeune encore, est demeuré sans pli !
Lorsque seule, en hiver, assidue à l'ouvrage,
Le soir, tu sentiras défaillir ton courage,

Songeant que sans profit pour mon bien à venir,
J'ai quitté la maison pour n'y plus revenir ;
Quand ton cœur abîmé dans cette idée amère,
Sera près de se rompre, alors prends, ô ma mère,
Prends ce livre qu'ici j'écrivis plein de toi,
Et tu croiras me voir et causer avec moi !
Tes conseils, mes regrets, nos communes pensées
Y sont avec amour et jour par jour tracées ;
Ce livre est plein de toi ; dans la longueur des nuits,
Qu'il vienne, comme un baume, assoupir tes ennuis ;
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
De ta bouche riante, enfant, j'ai dû l'entendre ;
Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé ;
Ta bouche, à mon berceau, me l'avait révélé.

LA VERVEINE

LA VERVEINE.

Des bronzes, des cristaux, et des senteurs d'Asie...

Dans une existence choisie

Se plaît cet esprit délicat :

Il faut, plus qu'a toute autre femme.

Des parfums subtils pour son âme
Et subtils pour son odorat.

Pourtant on a cueilli, loin des eaux de la Seine,
Cette humble tige de verveine,
Destinée à ses cheveux bruns ;
Afin qu'on respire autour d'elle,
Mêlée aux plus riches parfums,
Cette odeur fraîche et naturelle.

LE PAYSAGISTE

A

EUGÈNE GUEYSSE.

LE PAYSAGISTE.

D'étranges bruits couraient dans toute la commune.
Voici : Depuis deux jours un homme en veste brune,
Un monsieur inconnu, son cahier à la main,
S'en allait griffonnant de chemin en chemin ;

Au bourg on l'avait vu, d'un coin du cimetière,
Dessiner le clocher et les deux croix de pierre,
Si bien que le clocher, quoique rapetissé,
Sur son papier maudit semblait avoir passé :
Aussi, garçon prudent, Mélen, à son approche,
Se cacha tout entier sous une grande roche.
Puis, comme un écureuil sautillant dans les bois,
Il monta sur un chêne en criant : « Je vous vois ! »
Çà, que voulait cet homme avec tous ses mystères ?
Ce savant venait-il pour mesurer les terres ?
Ou ne voulait-il pas emporter, ce sorcier,
Les champs et les maisons couchés sur son papier ?

Mon ami, c'était vous : tendre et pieux artiste,
Vous dessiniez ces lieux où par l'âme j'existe ;

Ils vivaient là deux fois par votre art créateur
Et le peintre achevait l'ouvrage du chanteur.
Eh quoi ! vous avez pu pour moi quitter les vôtres,
Vous, père, vous, époux, tel qu'il n'en est point d'autres!
Dans mes chers souvenirs vous mettant de moitié,
Seul vous avez deux jours vécu pour l'amitié !
Ainsi vos yeux ont vu la terre de Marie.
Vos pas du double fleuve ont foulé la prairie.
Et leur taillis bordé de buis vert et de houx,
Berceau de poésie, a murmuré sur vous !

Cher Eugène, merci ! votre pèlerinage
De tout ce que j'aimais m'a rapporté l'image :
La maison du curé, l'église, le manoir,
Ce que voyait mon cœur mes yeux le peuvent voir,

Et d'ici je rends grâce à vos crayons noirâtres.

La terreur, dites-vous, des enfants et des pâtres.

Pour vous, dans leurs vallons rentrez sans nulle peur :

Mes lettres ouvriront la route au voyageur,

Et vous n'entendrez plus, en longeant son village,

Sur un chêne crier Mélen, l'enfant sauvage

⁂

Écrit en voyage.

A toi, doux Lo'-Théà, mes amours sont restés,
Mais je vais voir le monde en ses variétés.
La Sagesse m'a dit, cette muse que j'aime :
« Barde, n'excluez rien du monde et de vous-même !
Il est sage celui qui, dans de saints transports,
Fait vibrer chaque idée avec tous ses accords ;
Ainsi qu'aux anciens jours la lyre à triple corde
Vibre comme un seul chant sous la main qui l'accorde,
Ainsi les chants du barde, ensemble harmonieux,
Comme une seule voix vont de la terre aux cieux. »

⁂

MARIE

MARIE.

Paris m'avait glacé par deux grands mois de pluie :
Alors, comme au soleil un jeune oiseau s'essuie,
Je m'enfuis vers Marseille, opulente cité,
Et dans tout son bonheur j'y retrouvai l'été.

Le golfe étincelait, et son odeur saline
M'arrivait mollement jusques à la colline,
Où, fatigué du bruit des chantiers et du port,
Parmi des arbrisseaux je pensais à mon sort.
« Que cette terre est chaude et que ce soleil brille !
Disais-je : mais où sont mes amis, ma famille ? »
Et voilà que mon cœur retourne vers Paris,
Et puis m'emporte au loin, sous le ciel morne et gris
De mon pays natal : la bruyère est déserte,
Sur les roes du Poull-dû la vague roule verte ;
Chaque porte est fermée, et l'on entend mugir
L'horrible vent de l'Ouest à l'entour du men-hîr.

Oui, Dieu veille sur nous ! Tandis que dans mes rêves
Je retrouvais ainsi ma province et ses grèves,

Et que, de lieux en lieux errant sans le savoir,
Ma pensée arrivait d'elle-même au Moustoir,
Au tournant d'une allée, à travers quelques branches.
Je vis sur le ciel clair flotter des coiffes blanches,
Et monter haletante, et le front tout en eau,
Une fille portant les modes d'Arzannô;
Derrière elle un marin venait tenant un cierge.
Et du Fort-de-la-Garde ils allaient voir la Vierge.
Ah! lequel dut sentir un bonheur plus subit,
Moi, quand elle passa sous son étrange habit,
Elle, quand sur la route écartant les broussailles,
Je lui criai bonjour en langue de Cornouailles?
Le marin s'arrêta : « Suzic, entendez-vous?
Un homme du pays a parlé près de nous! »
Je descendis vers eux : il était de ma ville;
Son brick au premier vent repartait chargé d'huile;

Sa femme le suivait sur mer, dans ses longs cours,
Avec son corset bleu tout bordé de velours,
Ses coiffes qu'il aimait ; telle qu'un jeune mousse.
La nuit, elle chantait à bord d'une voix douce.
Et, l'écoutant chanter, lui se croyait encor
A l'ancre, dans les eaux profondes de l'Armor.
— « Ces gens-ci, me dit-il, admirent son costume,
Mais c'est ainsi chez nous, tel bourg, telle coutume ;
Nos filles de la côte ont des vêtements noirs,
Sur les coiffes, ailleurs, on place des miroirs. »
Durant ces mots, voyant ce front mâle et sévère,
Ces gestes de marin, je songeais à mon père ;
Il reprit : « Nous avons des crêpes, du lait doux ;
« Venez nous voir à bord et causer avec nous. »

O Marseille ! voila comme en ton port antique
Je vis, bien triste un jour, venir mon Armorique ;
Et lorsque cette femme apparut devant moi,
Comme mon cœur s'emplit d'une si grande foi,
Et se laissa si bien prendre à sa rêverie
Que, rendant grâce à Dieu, je me dis : « C'est Marie ! »
O Marseille, chez toi, pour ce bon souvenir,
Et pour d'autres encor, je voudrais revenir !
Ta campagne est brûlée, et sur tes monts de craie
Il n'est point d'herbe humide et de châtaigneraie ;
Mais la mer d'Orient te baigne de ses flots,
Tes deux quais sont couverts de joyeux matelots ;
J'aime tes vieux bergers et les troupeaux de chèvres
Aux bassins de Meilhan, le soir, trempant leurs lèvres :
Enfin, dans tes murs grecs si j'invoquais Platon,
Des amis m'écoutaient volontiers, moi Breton ;

Ma race aux longs cheveux est fille de l'Asie,

Et la lande a gardé la fleur de poésie.

CHANSON

— Par Virgile —

CHANSON.

— Sur Virgile —

Laissant traîner sa robe, à la fois doux et grave,
Les cheveux négligés, dans le palais d'Octave
Il entrait à pas lents, et le soir, au festin,
Rêvait à sa Mantoue, à ses forêts de pin.

Un mot l'eût fait rougir. Sur le bras de Mecène
Souvent il s'appuyait afin de prendre haleine,
Comme font, sous le poids d'un ennui pénétrant,
Ceux dont le corps est faible ou bien le cœur souffrant
Entre ses grands amis tel fut le doux Virgile :
A consumer ses jours sa muse fut agile ;
De sa tombe il peut voir Naples et Procida,
Où l'on dit qu'en chantant la syrène aborda

LA CHAINE D'OR

LA CHAINE D'OR

C'est un usage encor dans nos pieux rochers :
Aux approches du soir, quand les jeunes vachers
Ramènent en sifflant leurs troupeaux à l'étable,
Ces enfants croiraient faire une action coupable

S'ils éteignaient alors la braise du tison
Qui fuma tout le jour dans le creux d'un buisson ;
Durant la nuit, qui sait si l'âme d'un vieux pâtre
Ne viendra point s'asseoir sur la pierre de l'âtre,
Et, frileuse, y souffler, de même qu'autrefois
Ce vieux pâtre en gardant ses vaches dans les bois ?
Si le chef d'une ferme, ou la mère, ou la fille,
Si quelque membre enfin décède en la famille,
Les ruches, qui chantaient aux deux côtés du seuil,
Sont couvertes de noir, en signe d'un grand deuil.
Aux pleurs de la maison et presque à ses prières
On veut associer ce peuple d'ouvrières.
Au contraire, à la ferme, un matin fortuné,
Qu'après neuf mois d'attente arrive un nouveau-né.
Qu'un bonheur imprévu dans la famille éclate,
Chaque ruche reçoit son voile d'écarlate ;

Tous ont l'habit de fête, et dans les deux maisons
On entend résonner la joie et les chansons.

— Non, non, la poesie, amour d'une âme forte
L'antique poésie au monde n'est pas morte :
Mais cette chaîne d'or, ce fil mystérieux
Qui liait autrefois la terre avec les cieux,
Notre orgueil l'a rompu : devant tant de merveilles
Nous sommes aujourd'hui sans yeux et sans oreilles.
Quelques pâtres grossiers, des poètes enfants,
Plus forts que la science et ses bras étouffants,
Doux et simples d'esprit, seuls devinent encore
L'ensemble harmonieux du monde qui s'ignore,
De la terre et du ciel la secrète union,
Et les liens cachés de la Création

Le monde est une chaîne électrique, mouvante ;
Dieu tient par l'un des bouts cette chaîne vivante,
Dans chaque anneau descend un invisible feu,
Qui les parcourant tous, remonte jusqu'à Dieu.
Gloire, dans leurs hameaux, quand la nature entière
N'est plus pour le savant qu'une aride matière,
Un sujet de calculs orgueilleux et menteurs,
Gloire, dans leurs hameaux, à ces humbles pasteurs!
Le monde est pour eux seuls une douce harmonie,
Et leur âme innocente à la sienne est unie.
Tout s'enchaîne à leurs yeux ; et le bruit de la mer,
La voix des animaux, les sifflements de l'air,
Tout leur parle et leur dit la vie universelle ;
Elle respire en eux, ils respirent en elle ;
L'abeille rit et chante autour de leur berceau,
Et l'humide matin pleure sur leur tombeau.

— Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée.
Un cortége nombreux ne suivit pas son deuil :
Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil :
Puis, venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire :
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,

Le convoi descendit au lever de l'aurore :

Avec toute sa pompe avril venait d'éclore,

Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs

Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs :

L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche.

Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche.

Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,

Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids

LE RETOUR

LE RETOUR

Souvenirs du pays, avec quelle douceur,

Hélas! vous murmurez dans le fond de mon cœur!

Couché dans les genêts, comme une jeune abeille

Vous bourdonne, en passant, ses plaintes à l'oreille,

Ou comme un grand nuage, en traversant les cieux,
De fantômes sans nombre égaie au loin vos yeux,
Souvenirs du pays, au dedans de moi-même.
Ainsi vous murmurez ; et les landes que j'aime,
Mes îles, mes vallons, mes étangs et mes bois
S'éveillent, et toujours et partout je les vois !

Bourgs d'Elle, je reviens ! accueillez votre barde !
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde !
Place-toi sur ta porte et pour moi joue un air,
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker !

L'art est trop orgueilleux de ses beautés apprises,
Dont le cœur est lassé dès qu'il les a comprises.
L'art se pare et s'admire, et marche avec fierté :
Des pans de sa tunique il couvre la cité :

Son front est parfumé, son port plein de noblesse ;
Mais il n'a point reçu la vie et la souplesse ;
Les vents n'ont point bruni ses tempes, ni les mers
Reflété dans ses yeux leurs flots sombres et verts.
Marie ! ô brune enfant dont je suivais la trace,
Lorsqu'à l'étang du Rorh tu courais avec grâce,
Tout en faisant les bles, toi, qu'au temps des moissons
Les jeunes laboureurs nommaient dans leurs chansons,
Entends aussi ma voix qui te chante, ô Marie !
O tendre fleur cachée au fond de ma patrie !
Montre-toi belle et simple, et douce avec gaîté,
Pareille au souvenir qui de toi m'est resté !
Quand ta voix se mêlait, retentissante et claire,
Au bruit des lourds fléaux qui bondissaient dans l'aire,
Ou lorsque sous la meule, au milieu des épis,
Tu venais éveiller les batteurs assoupis.

Ne crains pas si tu n'as ni parure ni voile !
Viens sous ta coiffe blanche et ta robe de toile,
Jeune fille du Scorf ! même dans nos cantons,
Tes yeux n'en verront pas de plus belle aux Pardons.
Mais de ces souvenirs dont l'ombre m'environne,
C'est assez, feuille à feuille, éclaircir la couronne ;
Les fruits de mes amours qu'il me reste à cueillir,
Dans mon cœur, pour moi seul, je les laisse vieillir.

Bourgs d'Ellé, je reviens ! accueillez votre barde !
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde !
Place-toi sur ta porte et pour moi joue un air,
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker !

O puissante nature, en tous lieux, sur ta route,
Tu répands la beauté qui charme et qu'on écoute ;

De l'homme heureux et fort tu distrais les regards :

Et quand notre destin gronde de toutes parts,

En ces jours de discords et de haine jalouse,

Comme on baise en pleurant les lèvres d'une épouse,

A ton souffle amoureux on vient se ranimer,

Et dans ton sein fécond pleurer et s'enfermer !

Ah ! quel père aujourd'hui, la joie au fond de l'âme,

En prenant son enfant des genoux de sa femme,

Et sous sa large main tenant ce jeune front,

Heureux de s'y revoir, frais, souriant et blond,

A ces rares instants où la vie est complète,

Où l'âme se nourrit d'une douceur muette,

Quel père tout à coup n'a frémi malgré lui,

Songeant dans quel chaos le monde erre aujourd'hui,

Et quel nuage épais, quelle sombre tempête,

Semblent s'amonceler au loin sur chaque tête !

Bienheureux mon pays, pauvre et content de peu.
S'il reste d'un pied sûr dans le sentier de Dieu.
Fidèle au souvenir de ses nobles coutumes,
Fier de son vieux langage et fier de ses costumes:
Ensemble harmonieux de force et de beauté,
Et qu'avec tant d'amour le premier j'ai chanté.

Bourgs d'Ellé, je reviens! accueillez votre barde!
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde!
Place-toi sur ta porte, et pour moi joue un air
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker!

MARIE

MARIE.

« Ouvre, c'est moi, Joseph! » — « Quoi! si tard en voyage!
N'as-tu pas rencontré les chiens près du village?
Bon Dieu! seul et si tard dans le creux des chemins
A ce feu de Noël viens réchauffer tes mains.

Noël, t'en souvient-il ? quand, pour bâtir la crèche,
Les prêtres nous menaient cueillir la mousse fraîche ?»
« — Ne ris pas ! c'est Noël qui chez toi me conduit :
Je viens entendre encor la Messe de Minuit. »
« — Nous irons avec toi toute la maisonnée !
Ma jeune femme aussi ! car depuis une année
J'ai pris femme, au moment d'être soldat du roi.
A ton tour, mon ami, près du feu conte-moi
Les pays d'où tu viens... C'est du vieux cidre : approche ! —
Mélen, appelez-nous au premier son de cloche. »

Soyez beni, mon Dieu ! Dans les biens d'ici-bas,
Ceux qu'on poursuit le plus je ne les aurai pas ;
Il en est quelques-uns, hélas ! que je regrette ;
Mais il en est aussi que la foule rejette,

Et votre juste main me les donna, mon Dieu!
Des biens que je n'ai pas ceux-ci me tiennent lieu.
Dans cette humble maison, près de ce chêne en flamme,
Ce soir, je vous bénis, et du fond de mon âme!

Par un gai carillon bientôt fut annoncé
L'office de Minuit. « — Le chemin est glacé,
Disait Joseph Daniel, en traversant la lande;
Chaque pas retentit. Comme la lune est grande!
Entends-tu, dans le pré, des voix derrière nous? »
« — Oui, j'entends des chrétiens, des pasteurs comme vous!
Ils ont vu cette nuit la légion des anges
Passer et du Très-Haut entonner les louanges:
Gloire à Dieu! gloire à Dieu dans son immensité!
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté!

Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable. »

O vivants souvenirs ! la nuit, par ce beau ciel,
Tandis que nous marchions en célébrant Noël,
Les arbres, les buissons, du bourg au presbytère,
Dans la brune vapeur passaient avec mystère.

Toute l'église est pleine, et, sur les pavés nus,
Les pieux assistants chantent l'Enfant Jésus.
Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge ;
On a placé la crèche à l'autel de la Vierge ;
Je reconnais les Saints, la lampe, les deux croix ;
Enfin tout dans l'église était comme autrefois.

Moi seul je n'étais plus debout, près du pupitre,
Chantant à l'Évangile et chantant à l'Épître ;
Mais, oublié des gens qui m'avaient bien connu,
Et s'informaient entre eux de ce nouveau-venu.
Je restais, comme une Ombre, immobile à ma place,
Muet, ou pour pleurer les deux mains sur ma face.

A la Communion, quand le prêtre arriva
Offrant le corps du Christ, mon front se releva.
Les hommes, les enfants et les femmes ensuite
Marchèrent lentement vers la table benite ;
Et, comme en un festin où beaucoup sont priés,
Les mets sont tour à tour servis aux conviés,
Dès qu'un communiant avait reçu l'hostie,
Du ciboire sortait la blanche Eucharistie.

Seul encor je n'eus point ma part de ce repas ·

Mais quand, les yeux baissés, et murmurant tout bas,

Les femmes s'avançaient vers la douce victime,

J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime?)

Celle qui près de moi, dans notre âge innocent,

Mangea de votre chair et but de votre sang.

Je ne la nomme plus ! Mes yeux avec tristesse

La cherchèrent en vain cette nuit à la messe ;

Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis.

Elle a quitté sa ferme et quitté le pays !

Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même,

Car, les deux bras ouverts, je poursuis ce que j'aime.

Terminons, il le faut, ce récit du passé,

Que je reprends toujours après l'avoir laissé.

Enfin la messe dite, et, vers la troisième heure,
Lorsque les assistants regagnaient leur demeure,
Mon hôte m'appela : « Quelque chose au retour
Nous attend, disait-il, sur la pierre du four.
Hâtons-nous ! hâtons-nous ! disait la jeune femme.
Or, tant d'émotions fermentaient dans mon âme,
Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
Par la lande j'allai tout droit vers Ker-rohel :
Et de ces hauts rochers où brillait la gelée,
A mes pieds regardant le Scorf et sa vallée,
Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour :
Il semblait à longs flots rouler vers la rivière,
Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère.
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un vœu de liberté ;

C'étaient, ô mon pays! des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers et de sauvages îles.
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort
Luttant contre la main qui le traîne à la mort !...
Oui ! nous sommes encor les hommes d'Armorique!
La race courageuse et pourtant pacifique !
La race sur le dos portant de longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux !
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres !
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres !
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons:
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines.
O terre de granit recouverte de chênes !

FIN.

NOTES.

Armôr et mieux Arvôr, Sur-mer, ou Pays maritime : d'où Armorique.
Ar-ros, Le tertre.
Ar-vôden, Le buisson.
Arth-ur, Homme-ours.
Arzannô, et suivant les habitants Harz-ann-naou, Près des vallées.
Baz-valan, Bâton de genêt. (Entremetteur qui porte un — .
Benn-Odet, Embouchure de l'Odet.
Biniou, Cornemuse.
Bragou-braz, Grandes braies.
Breiz, Bretagne.
Cadô, Homme qui a eu beaucoup de combats.
Carnac, Amas de pierres.
Castell-Linn, Château du lin.
Cléguer, Lieu plein de rochers.
Comana, Métairie.
Corrigan, pl. Corriganed, Nain. Esprit. Lutin.
Croazic, Petite croix ou Verveine. — Sur les cartes, *Croizic*.
Dall, Aveugle.
Edern, Souveraineté. — C'est le nom du patron.
Ef-flamm, Flamme du ciel.
Eir-inn, Ile de l'Ouest. Erin.
El-lé, Eau sombre. — Les Gallois écrivent *El-llai*.
El-orn, Eau de la chute par épouvante. — Voir la légende du roi El-Orn.
Elô (Coad-), Bois du tremble.
Enn-tell, Le monticule, le tumulus.
Gaït, dimin. de Margaït, Marguerite.
Gorré-ker, Haute ville.
Ior, Eternel. — Principale divinité druidique.
Ivonaïc, dimin. d'Ivona.
Izôl, Rivière basse. — Les Gallois écrivent *Isâawl*.
Ké-blin, Chaussée de la hauteur.
Kemper, Confluent.
Kemper-el-Lé, ou par abréviation Kemper-Lé, Confluent de l'El-lé — et de l'*Izôl*.
Ker-Barz, Habitation ou village du barde.
Ker-C'halvé, Village du charpentier.
Ker-uhuel, Village élevé.

KER-LÔ *.
KER-MÉLÔ, Village de Mélô?
KER-ROC'HEL, Village de la roche.
KER-VÉGAN, Village de la pointe de terre.
KÉRIEN, Kérien (Saint-).
KERNÉ, Pays des pointes, des caps. Cornouailles.
KÉVEN, Kéven (Saint-).
LANN-ERON, Clan ou Terre des aigles.
LÉTA, pour LÉT-AW, Près de l'Océan. Nom de l'Izôl et de l'El-Lé, depuis leur confluent jusqu'à la mer; et chez les Gallois, nom synonyme d'Armorique.
LO'-GUENNOLÉ, Ermitage ou chapelle de Saint-Guennolé.
LO'-THÉA, Chapelle de Saint-They.
LOC-MARIA, Chapelle de Marie.
LOC-TUDI, Chapelle de Saint-Tudi.
LOG-ONA, Chapelle de Saint-Onâ.
LOC'H (COAT-), Bois du lac.
MEN-HÎR, Pierre longue. — Monument druidique.
MORLAIX, en breton MAUR-LAES, Grand-Pertuis.
MOUSTOIR, Moutier.
NANTES, en breton "N-AONED, Les rivières?
ODET, Rivages...
PENN-HER, Principal héritier ou seul héritier.
PENN-MARC'H, Tête de cheval ou Cap du cheval.
PLOUÉ, Peuplade.
POULL-DU, Rade noire.
ROC'H, Rocher.
MÉLEN, Blond.
SCAER *.
SCORF, Eau superflue qui sort d'un étang.
STANG-ER-C'HARÔ, Etang du cerf.
TEIR *.
TINA, dimin. de CORINTINA.
TI-NÉVÉ, Maison neuve.
TRÉGUIER, en breton TRÉ-GUER, Ville du reflux, — ville d'où les flots s'éloignent à chaque marée?
TRÉ-MÉVEN, Trêve ou tribu de Saint-Méven.
UR-IEN, Homme froid, indifférent.
VANNES ou VENNES, en breton GUENNED, Pays découvert; à la lettre, Pays blanc.

Le C'H celtique, rétabli dans ces notes, s'aspire, en tête d'une syllabe, comme la *j* espagnole; — à la fin d'une syllabe, il se prononce comme dans le mot *noch* des Allemands.

Voir les dictionnaires de William Price, Owen, Armstrong, Le Gonidec, et notre Dictionnaire topologique de Bretagne (sous presse).

TABLE

Pages.

Marie. 9
Paris 17
A ma Mère. 21
Quand on est plein de jours. 27
Marie. 29
Notre premier malheur. 37
Le Pays. 39
Le Barde. 45
Hymne. 49
Marie. 55
L'apprentissage 69
La Chanson de Loïc. 75
Le Chemin du Pardon. 85
Le Bal. 91
Marie. 95
J'aime dans tout esprit. 101
Souvent je me demande. 103
Quand l'âge sur nos fronts. 105
Marie. 107
Vers écrits à Livry. 115

Hymne. 121
A la Mémoire de George Farey 129
Le Mois d'Août. 135
Marie. 141
Histoire d'Ivonaïc. 149
I. Les Amours. 151
II. La Noce. 155
III. La Chaumière. 167
L'Élégie de Le Braz. 171
La Traversée 179
Un jour. 187
Marie. 191
Le Doute. 195
Bonheur domestique. 205
Marie. 215
Tout jeune homme aujourd'hui 220
Les Batelières de l'Odet. 222
Comme un fruit au printemps. 233
Marie. 235
Hymne. 241
Jésus. 245
Rencontre sur Ar-Voden 253
Marie. 259
Les Goélands. 269
A ma Mère. 275
La Verveine. 281
Le Paysagiste. 285
Écrit en voyage. 291
Marie. 295
Chanson. 301
La Chaine d'or. 305
Le Retour. 315
Marie. 321
Notes. 331

FIN DE LA TABLE.

LES

TERNAIRES

Imprimerie de H. Fournier, rue Saint-Benoît, 7

LES

TERNAIRES

LIVRE LYRIQUE

PAR

A. BRIZEUX

PARIS

PAUL MASGANA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, GALERIE DE L'ODÉON

1841

La Science est belle pour les peuples comme pour les individus, mais lorsque le cercle est entièrement parcouru et qu'on revient perfectionné à son point de départ.

LES TROIS VOYAGES.

Pour avoir rang parmi les Sages,

Tout homme, durant ses trois âges,

Doit faire ici-bas trois voyages.

Parcourir la terre et les mers,
S'imprégner des climats divers,
Sied aux jours florissants et verts.

Pour les jours virils, l'âme humaine
Ouvre son immense domaine
Où l'esprit entre et se promène.

Puis, on va calme au dernier jour :
Mais, jeune ou vieux, le seul séjour
C'est le royaume de l'Amour.

L'ÉGLISE BLANCHE.

« Là-bas, à mi-chemin du Scorf et de l'Ellé,
Sous les chênes vois-tu cette chapelle blanche,
Où, garçon de douze ans, tu chantais le dimanche,
Si pur qu'on t'aurait pris pour un jeune ange ailé?

Eh bien, parcours le monde, aux Sages des écoles
Demande le secret caché dans leurs paroles ;
Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
Tu t'écrîras : « Orgueil ! vain orgueil de connaître !
Mon Dieu, le vrai savoir, je le savais peut-être,
Lorsqu'à douze ans je chantais dans le chœur. »

Au sortir de ton presbytère,
Ce jour que vers Moel-lan nous allions tous les deux,
Ainsi tu gourmandais mes pensers hasardeux ;
Et moi, tout en marchant, l'œil fixé sur la terre,
Je savourais le miel de ta parole austère.

Bientôt une autre voix fit lever mes regards

Comme deux saints dans la légende,
En discourant de Dieu s'en venaient par la lande
Le curé de Moel-lan et celui de Clô-harz.

O troupe amie et fraternelle!
Du grand nid d'Arzannô tous les trois envolés,
Sur trois pays voisins ensemble ils sont allés
S'abattre et reposer leur aile :
Si l'un jette une plainte, au son de cette voix
Les autres d'accourir et bientôt ils sont trois.
Dans leur charité mutuelle
Heureux ces trois amis! Heureux aussi le sol
Où, guidé par le ciel, s'est arrêté leur vol!

Dans ce coin du monde celtique,
Le temps n'a point brisé le joug théocratique,
Pour ces fronts de croyants joug facile et léger,
Que tous veulent subir, dont nul ne veut changer;
Comme devant Ior s'inclinaient nos ancêtres,
Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres;
Il leur remet son âme, eux, s'en font les gardiens;
Et dans leur majesté ces druides chrétiens,
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

Et cependant j'échappe à vos graves conseils!
Cette chaleur qui vient des mystiques soleils
Parfois languit au fond des âmes
Et pour se raviver demande d'autres flammes.

L'idée au loin rayonne et, libre, me sourit ;
Dans ses détours il faut la suivre :
De mon cœur j'ai fermé le livre,
J'ouvre celui de mon esprit.

Mais s'il reparaît dans la lande,
Au voyageur lassé, prêtres, tendez la main ;
Ouvrez-lui votre cœur, que le sien s'y répande,
Nul sans beaucoup d'ennuis ne fait un long chemin,
Et s'il veut vous chanter, ô race forte et grande,
Bretons, faites silence à l'entour du dôl-men !

O trinité d'amis, alors dans votre chaîne
Comme un ancien anneau vous me rattacherez
Nous irons visiter notre église et son chêne,
Et, courant vers la mer, les deux fleuves sacrés.
Quand reviendront au bourg le barde et les trois prêtres,
Le grand nid d'Arzannô frémira, tous les hêtres
Agiteront dans l'air leur feuillage troublé :
Quelle paroisse d'Armorique
Eut plus digne couvée, essaim plus poétique?
Chantez, fleuve du Scorf! chantez, fleuve d'Ellé!

CONSULTATION.

Au Dr P—, de Marseille.

Hélas ! hélas ! l'illusion est brève !

Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve

Pour nous charmer.

A trop courir le corps demande trêve. —

Il faut rimer. —

A trop rimer l'esprit manque de sève.

Il faut aimer, —

A trop aimer le cœur moins vif achève

De se calmer.

Hélas ! hélas ! l'illusion est brève

Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve.

AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE.

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,

Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,

J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :

Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles?

Quel trésor apportait ce rouage savant?

◇

Hommes pâles du nord, en longeant ces rivages,
Regardez leurs temples croulés,
Leurs îlots chauves ou brûlés;
De vos rudes aïeux ce sont là les ravages:
Vos cœurs ne sont-ils pas troublés?

Sur ces mers elle a pris naissance
Celle qui d'un œil sûr dirige vos vaisseaux;
Science est son grand nom: instruits à ses travaux,
Anglais, et vous, marins de France,
Irez-vous de vos duels ensanglanter ses eaux?

Voyez quel soleil pur a doré cette nymphe
Plus blonde qu'un rayon de miel !
Épanouis à son beau ciel,
De vos corps appauvris et froids fondez la lymphe ;
Vos âmes, purgez-les de fiel.

O pays de force et de grâce,
J'ai pour vous tout l'amour qu'on a pour la beauté,
Et pour les seins féconds qui nous ont allaité !
De Brô-hâff descendit ma race,
Tout Breton se souvient du Pays-de-l'Été *.

En nous l'Elbe saumâtre, et les neiges des pôles

* Où fut plus tard Byzance.

N'ont point infiltré leur langueur ;

Tels le Chef nous mena, vainqueur,

Tels nous sommes restés à l'occident des Gaules,

Vierges d'esprit, vierges de cœur.

Toi, mère auguste, ô terre orphique,

De tes abaissements, mère, relève-toi !

Les barbares s'en vont, le sabre n'est plus roi :

Voici ta fille pacifique

Qui revient et formule une nouvelle loi.

Aux hardis écuyers rouvrez les hippodromes,

Leurs jardins aux nobles songeurs ;

Avec vos toits d'or, vos rougeurs,

Mirez-vous dans les mers, beaux temples polychrômes,

Et souriez aux voyageurs.

Pareilles aux blanches statues,

Que les âmes partout se dressent sans effort

Sous les rayons du sud, sur les glaces du nord! —

Les barrières sont abattues,

L'Esprit circule en paix de l'un à l'autre bord.

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,

Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,

J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :

Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles?

Quel trésor apportait ce rouage savant?

SYMBOLES.

A mes frères.

J'ai vu, près du Blaved qui tombe en ses bassins,

Le port de Lorient tout entouré d'écume,

Sauvagement le soir se coucher dans la brume ; —

Gènes sort de la mer avec ses hauts gradins,

Son môle en plein soleil, ses palais, ses jardins;

L'odeur des orangers embaume ses approches,

Et le port retentit du carillon des cloches :

Si l'on entre, aussitôt mille détours obscurs;

Vous sentez sur vos bras tomber l'air froid des murs;

Tout est sombre et muet; des boutiques d'orfèvres

Sortent des hommes bruns mordant leurs pâles lèvres;

Quelque chose de triste et qu'on ne saurait voir

Glace cette cité de marbre blanc et noir : —

Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre;

De la porte de ville on va droit jusqu'au centre :

Ainsi marchent ses fils au sentier du devoir.

ÉTUDES.

A ***.

La science, voilà les sévères amours
Où votre âme s'était fixée;
L'âge perdait ses droits, vous donniez vos beaux jours
Au seul plaisir de la pensée.

Plaisir qui m'est connu, bonheur mêlé d'effroi
De descendre au fond de soi-même,
Et dans ses noirs détours de poursuivre le Moi,
Pour surprendre le grand problème.

Puis, comme d'un abîme, on sort victorieux,
L'âme agrandie et fécondée;
Et, tranquille, on regarde éclore sous ses yeux
Les faits en germe dans l'idée.

Mais, durant ces discours, si quelque souvenir
Me revenait de ma patrie,

Pour rafraîchir nos fronts il semblait qu'un zéphir

Passait dans notre causerie.

A LA FANTAISIE.

Puiqu'il vous plaît, ma chère Fantaisie,
De voler en chantant vers tout objet aimé,
Et, comme en l'alvéole étroit et bien fermé,
De condenser votre ambroisie,

Allez, ô Fantaisie, allez faire du miel !

Sur les fleurs de la terre et sur les fleurs du ciel

Cherchez partout la liqueur blonde :

Des jardins au désert et de la plaine au mont

Allez ! votre calice est sûr s'il n'est profond.

Dieu vous protège, abeille vagabonde !

LETTRE A UN CHANTEUR DE TRÉGUIER.

Comme je voyageais sur le chemin de Rome,

Iannic Côz, une lettre arrivait jusqu'à moi ;

On y parle de vous, brave homme,

Des chanteurs de Tréguier vous le chef et le roi.

« Grâce à Jean, disait-on, sans tes vers point de fête.
Aux luttes, il les chante ; il les chante aux Pardons ;
Et le tisserand les répète,
En poussant sa navette entre tous ses cordons.

Mon Sonneur les sait mieux que matines et laudes ;
Pour Iannic le chanteur, ce malin Trégorrois,
Il t'a dû bien des crêpes chaudes,
Bien du cidre nouveau pour rafraîchir sa voix. »

Voilà ce qu'on m'écrit et j'ai tressailli d'aise :
A moi le bruit, à vous le cidre jusqu'au bord ;
Sur un seul point, ne vous déplaise,
Beau chanteur, mon ami, nous serons peu d'accord.

Certain libraire intrus sous sa presse maudite
A repétri pour vous et travaillé mon grain ;
Mon cœur de barde s'en irrite ;
Moi-même dans le four j'aime à mettre mon pain.

Mangez-le. De grand cœur, ami, je vous le donne ;
Mais gardez, en l'offrant, d'y jeter votre sel ;
Assez pour la table bretonne
Mêlent au pur froment un levain criminel.

Si quelque nain méchant fendait votre bombarde,
Faussait l'anche, ou mettait du sable dans les trous,
Vous crîriez ! — Ainsi fait le barde.
Le juge peut m'entendre : Ami, le savez-vous ?

Pourtant je veux la paix. — Pour les jours qui vont suivre
Ce triste hiver, voici ma nouvelle chanson ;
Que vos sacs se gonflent de cuivre ;
Bien repu, chaque soir, rentrez à la maison.

Des forêts à la mer poursuivez votre quête ;
Qu'on redise après vous « *les Conscrits de Pló-meür* » ;
Ne chantez pas à pleine tête,
Faites pleurer les yeux et soupirer le cœur.

LES DEUX ROUTES.

A Ferdinand Denis,

I.

Deux routes vers le Bien mènent d'un pas égal,
L'amour du Bien lui-même et la haine du Mal,
Et chaque homme, selon que son penchant l'entraîne,
Suit vers le but commun ou l'amour ou la haine ;

La haine est d'un cœur fier et d'un sens affermi,
Que le péril excite et pousse à l'ennemi,
L'amour d'un cœur pensif, intelligent et tendre
Qui, plaignant les pervers voudrait s'en faire entendre:
Amour, haine, lequel de ce double sentier
Choisir ? tous deux sont sûrs ; j'ai suivi le premier.

II.

Si le Mal devant moi passe comme invisible,
Je ne suis point aveugle et surtout insensible ;
Plus d'une fois mon œil s'ouvrit épouvanté,
Et mon cœur sait des coups qui l'ont ensanglanté.
Mais pourquoi ramener la chose inexplicable?

L'homme doit mépriser le fardeau qui l'accable.
Chaque jour dans la route il marche en s'allégeant.
Jusqu'à l'heure où plus tendre et plus intelligent,
Meilleur, il rentrera dans ce monde harmonique
Que chante incessamment mon âme synthétique.

III.

Il vit pourtant, il vit celui qui doit mourir,
Plus fort, on le dirait, plus il nous voit souffrir,
Et bien des malheureux, sans puissance en eux-mêmes,
Sous ses hideuses mains se renversent tout blêmes.
C'est de lutter aussi! comme les premiers saints
Qui soumettaient le diable à leurs pieux desseins,

Et le menaient en laisse un signe sur la tête ;

C'est, en invoquant Dieu, de combattre la Bête,

En lui criant : obstacle, oh ! tu t'abaisseras !

Pour produire le Bien, Mal, tu m'obéiras !

LA FLEUR D'OR.

LE VOYAGEUR.

Arrête ton cheval, saute à bas, mon vieux faune !

Et va, bon voiturin, du côté de la mer :

Sur le bord de cette anse où le flot est si clair,

Coupe, dans les rochers, coupe cette fleur jaune.

LE VOITURIN.

C'est une fleur sauvage, ô seigneur étranger!

Là-bas nous trouverons des bouquets d'oranger.

LE VOYAGEUR.

Non, laisse l'oranger embaumer le rivage,

Pour ces parfums si doux je suis barbare encor;

Mais sur ma terre aussi poussent les landiers d'or,

Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage.

Route de la Spezzia.

CHANSON DE LA FLEUR D'OR.

LA JEUNE FILLE.

Mon ami, je vous le demande,

En quel temps m'aime votre cœur :

Quand la fleur d'or est sur la lande ?

Ou quand le genêt prend sa fleur ?

LE JEUNE HOMME.

Lande et genêt, sur tous deux brille
Une fleur d'or qui sait charmer;
Mais sur la lande, ô jeune fille,
S'ouvre la fleur qui fait aimer.

LA JEUNE FILLE.

Pourquoi, pourquoi la lande a-t-elle,
Mon ami, la fleur des amours ?

LE JEUNE HOMME.

C'est que la lande, ô jeune belle,
Hiver, été, fleurit toujours.

PORTRAITS.

I.

D'une larme du Christ celle qui fut formée
Choisit sur terre un Barde enclin à tous les pleurs,
Et, pleurant, lui montra la chaîne de douleurs
Qui tient depuis Adam notre race enfermée;

Chez les anges la vierge avait nom Éloa,
Nom sacré que plus tard le Barde révéla ;
Il parcourut les temps à l'ombre de ses ailes,
Recherchant le malheur et chantant la pitié ;
Puis, quand l'ange tomba, sa mystique amitié
Eut pour des maux sans fin des plaintes immortelles.

II.

Tu mérites aussi de tout pieux chanteur
Un hymne d'amitié, cœur tendre et toujours jeune,
Toi qui sus opposer aux souffrances du jeûne
L'âme et le corps du Christ, froment générateur*.

* Du *Dogme générateur de l'Eucharistie*, par l'abbé Gerbet.

Tu t'es bien pénétré de sa vertu secrète :

C'est la douceur du Prêtre et celle du poète ;

Mais la réflexion au langage savant,

Gouverne avec bonheur ton zèle et le tempère ;

On t'appellera Maître, et, cortége fervent,

Des fils de ton esprit te suivront comme un père.

III.

Les jeunes gens rêveurs tournaient vers lui les yeux ;

Lui, Sage au front candide issu des anciens Sages,

Attentif au présent, mais planant sur les âges,

Lisait nos changements dans une loi des cieux.

Comme un platonicien dans sa tunique blanche,

Replié sur lui-même ainsi vivait Balanche.

Mystérieux penseur, calme et triste à la fois :

S'il enseigne à quel prix le bien germe et s'enfante,

Ses chants révélateurs semblent d'un hiérophante,

Ou la plainte d'Orphée expirant dans les bois.

A UN RELIGIEUX.

Tu n'as point redouté le cloître solitaire,

Le silence, et la règle invariable, austère,

Les macérations de la chair et du cœur,

Et quatre fois par jour les stations au chœur.

Tu prononças tes vœux ferme et tout d'une haleine;

Et, lorsqu'on te vêtit de la robe de laine,

Qu'on rasa tes cheveux, sur ce front tonsuré

Sans pâlir tu jetas l'habillement sacré.

Aujourd'hui doux et calme au milieu de tes frères,

Ensemble vous passez les heures en prières,

Et vous errez, le soir, à l'ombre du jardin,

Comme ces saints reclus que peignait Pérugin,

Qui marchaient deux à deux entourés d'auréoles,

Et la paix de leur cœur coulant dans leurs paroles.

Si jeune, avec un corps plein de joie et de feu,

D'ordinaire à ce monde on ne dit point adieu;

On lutte plus longtemps; sous une robe noire

On a peur d'étouffer tout amour, toute gloire;

On se confie au temps, à ses amis, au sort,

Quelquefois en secret on espère en la mort :

Quand tout fait faute, heureux qui sur toi se replie,

O résignation, grande et sainte folie!

Hélas! il est au monde, au milieu de nous tous,

Des êtres que le sort a brisés de ses coups,

Cœurs résignés aussi, mais sans feu, sans extase,

Esprits ou corps souffrants que leur mal seul embrase,

Ces fiers infortunés passent silencieux,

Graves, froids et cachant leurs pleurs à tous les yeux :

Ils savent qu'aujourd'hui toute plainte importune,

Mais qu'on est trop vengé par la douleur commune;

Ils savent, si le mal les poigne, y mettre un frein,

Offrir à tout venant un visage serein,

Et trouver sans efforts l'expression choisie

Pour discourir sur Dieu, l'âme et la poésie.

Oh ! cent fois plus heureux au fond de ton couvent,

Sous les frais oliviers où tu t'en vas rêvant,

Dans ton cloître de pierre, au fond de ta cellule,

Mille fois plus heureux, si tu peux sans scrupule

Te dire tout à Dieu ; si l'arbre de la foi

Où tu vins t'appuyer, n'a point fléchi sous toi ;

Si, comme au premier jour, humble, tendre et fidèle,

Tu suis avec candeur Jésus ton doux modèle ;

Si tu ne glisses pas dans son étroit sentier ;

Si sa mystique chair te nourrit tout entier !

Quand tu partis (ce fut ta dernière faiblesse),

Sur le refuge ouvert à ta longue vieillesse

Tu voulus un ciel chaud, un air pur et joyeux,

Pour t'égayer un jour, pauvre religieux !

Renonçant à l'amour de toute créature,

Du moins tu voulus vivre encor dans la nature.

Près du beau fleuve Arno, sous le ciel florentin,

Tu choisis ton abri. C'est là que le matin

S'emplit de bruits charmants; là que la luciole,

Le soir, le long des eaux mollement glisse et vole;

Là des citronniers d'or couronnant la cité;

Des palais, et des tours, et le fleuve argenté,

Le noble fleuve Arno qui dans sa transparence

Reflète avec orgueil les vieux ponts de Florence!

L'ATELIER.

A Madame Mélanie Bixio.

A vous qui connaissez le prix d'une humble chose,

A vous, peintre, voici quel tableau je propose.

Dans votre atelier noir et de chêne boisé,

Quand vos nièces, vos sœurs à l'air si reposé

S'occupent sous la lampe à leurs travaux d'aiguille,

A l'heure où votre époux se plaît dans sa famille,

Quand sous votre maison on entend couler l'eau

Tant le dedans est calme; oh! faites ce tableau,

Comme parmi les siens avec son cœur pour aide

Et d'une main exacte en fit Lucas de Leyde;

Ce tableau, peignez-le dans sa sincérité,

Pourvu que la molle clarté

Du soir à travers la persienne,

Les bleuâtres vapeurs s'élevant de la Seine

En harmonisent les contours:

L'art vit par l'idéal aussi bien que nos jours.

Chiavari.

LES DEUX STATUAIRES.

A Auguste Barbier.

PREMIER STATUAIRE.

Le Grand-prêtre m'a dit : toi qui sculptes la pierre,
Comme tes fils un jour, comme autrefois ton père,
Sur mon commandement, dans les rites prescrits,
Tu vas représenter l'immortel Osiris.

En taillant ce granit, toujours qu'il t'en souvienne :
Ton ouvrage est le mien, ma pensée est la tienne ;
Ton orgueil doit plier comme un faible roseau,
Et ma main doit guider le fer de ton ciseau ;
Moi, prêtre d'Osiris, moi, reflet de sa gloire,
J'enseigne au nom des dieux ce qu'on peut faire et croire.

DEUXIÈME STATUAIRE.

De la blanche Paros ce marbre fut tiré.
Pour Delphe au double mont et son temple sacré,
J'en veux former un dieu, moi, le Grec Cléomène,
Combattant à Platée et sculpteur dans Athène.
Quels transports surhumains quand le marbre en éclats
Tombe, comme tombaient les barbares soldats !
L'artiste libre et fier, et roi de son génie,
Lorsqu'il travaille, entend une douce harmonie ;

Une muse l'anime et découvre à ses yeux
Sous la pierre jalouse un corps mystérieux.

PREMIER STATUAIRE.

Que le dieu soit assis ; que sa tunique étroite
L'entoure jusqu'aux pieds sans plis et toute droite ;
Que le long de son corps ses deux bras soient liés,
Et qu'un lien pareil rapproche ses deux pieds ;
Que ses yeux sans regard, sa bouche sans parole,
De l'immobilité soient l'effrayant symbole :
Les peuples apprendront, en contemplant leur dieu,
Que tout est immuable, éternel en ce lieu ;
Que la loi règle tout, jusqu'à l'air de la face ;
Qu'on doit vivre immobile et muet, à sa place.

DEUXIÈME STATUAIRE.

Apollon, jeune dieu qui sais lancer les traits
Et suis ta sœur Diane à travers les forêts,
Intrépide coureur à la taille élancée,
Chantre à la lyre d'or, ô dieu de la pensée,
Du bloc qui te retient sors léger, triomphant,
Ta chlamyde flottante abandonnée au vent!
Sur ton front, dans tes yeux, que la Grèce ravie
Admire, en t'adorant, le mouvement, la vie!
O dieu jeune, dieu libre, ô dieu plein de beauté,
Montre-nous comme on marche avec grâce et fierté*!

* Ces vers et quelques autres qui prennent ici leur vraie place avaient été retranchés de la dernière édition de *Marie*.

L'ÉGLISE BYZANTINE.

De l'union des temps religieux symbole,

Salut, art opulent, ô bel art byzantin,

Où l'Europe et l'Asie ont mêlé leur parole

Dans un accord libre et divin!

L'Esprit s'était enfui des temples de l'Attique,
Pour son âge nouveau leur voûte manquait d'air ;
Et voici qu'attristé du sombre arceau gothique,
Il cherche un autre asile aussi calme et plus clair,
A lui-même plus harmonique.

Tu pourras l'accueillir, art humain et sacré,
Avec toi l'âme monte à Dieu sans s'y confondre :
Salut, docte formule, ô modèle épuré,
Où des temps opposés les lois viennent se fondre !

Toscane.

LE VOYAGE D'ITALIE.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient ;
C'est comme une douce folie :
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

Vois, nul encor n'a bu dans la coupe celtique.
Toi-même la creusas de tes pieuses mains,
Evoquant, évoquant les Esprits d'Armorique
Depuis près de mille ans couchés sous les dôl-mens.

Tous se sont éveillés ! Mélodieuse troupe,
Ils sont venus à toi comme des échansons;
Et voilà qu'enivrés aux vapeurs de ta coupe,
Sur les bourgs de Cornouaille ils sèment tes chansons.

Un soir, il t'en souvient, pour braver ton étoile,
Tu la remplis de vin rafraîchi dans l'Ellé,

Une vierge était là plus blanche que son voile,

Et cette belle enfant te disait consolé.

Aime ton humble coupe, et de vin ou de cidre

Emplis-la jusqu'aux bords pour noyer tes douleurs,

Si les flots fermentés laissent surnager l'hydre,

Alors, les yeux au ciel bois ton fiel et tes pleurs.

HYMNE.

> Le Dieu du mystère est Trois; il est le soutien des êtres émanés de sa grâce... il est le thème du chant.
>
> Owen.

I.

Pure essence de tout, dont un nombre est l'emblème,

Combien de fois, type suprême,

Trouvas-tu ton bonheur à sortir de toi-même?

Combien, après tes longs travaux,
Beau triangle mystique aux trois côtés égaux,
Es-tu rentré dans ton repos?

Puissance, Amour, Sagesse, ô mouvant équilibre!
Accord triple qui toujours vibre!
Dans ses épanchements force incessante et libre!

Nos temps venus, sainte Unité,
Tu te développas selon ta volonté,
Et l'univers fut enfanté.

Belle œuvre harmonieuse en tout ce qu'elle enferme,
Où, comme la fleur à son germe,
Chaque être répondait à son principe et terme.

Pour l'homme simple mais complet,
Sans voile dans les cieux le triangle brillait,
Admirant en lui son reflet.

Crime ou faiblesse, un jour —(Trinome, grâce! grâce!)
Amour, Sagesse, tout s'efface!..
Toi seul, Père indulgent, n'as point caché ta face.

II.

Homme marqué du sceau fatal,
A présent suis la voie où t'a lancé le Mal,
Esprit boiteux, cœur inégal!

Des humaines erreurs va dérouler la trame,
Et triste de ton propre blâme,
Tâche par le savoir de refaire ton âme.

O labeur toujours avorté!
Entrevoir l'astre pur toujours d'un seul côté,
Jamais toute la vérité!

Pèlerin vague, errer de système en système,
Et, l'œil louche, la face blême,
Étudier le monde et soi comme un problème!

Seigneur, il est long le détour
Qui doit ramener l'homme à son premier séjour,
Jardin de candeur et d'amour.

Sur sa route pourtant vous lui versez la manne,
Et celui qui de vous émane,
Père, vint racheter ce captif d'Arimane.

Et Lui, l'Esprit, l'ardent Milieu,
Sur ce front autrefois illuminé par Dieu
Descendit en langues de feu.

III.

Ainsi, marchant vers vous, Sagesse, Amour, Puissance,
Sous l'arbre vert de sa naissance
L'homme un jour s'assoîra fort d'une autre innocence.

Le théâtre de son labeur,
Ce monde, il le rendra baigné de sa sueur,
Changé, mais comme lui meilleur.

Et toi, triple clarté, que nul œil n'a sondée,
Mais que tous voyaient en idée,
Des dôl-men de la Gaule aux autels de Judée,

Dans ton éclat primordial,
Tu brilleras encor sur ton ciel de cristal,
Beau triangle équilatéral !

VÆ VICTIS.

Hos ego Venetos (Gallos) existimo Venetiarum
ad Adriaticum sinum esse auctores.
STRAB. Liv. IV.

L'écho des temps passés n'est-il pas mort en vous,

Gaulois-Italiens? Savez-vous qui vous êtes?

De graves érudits vont répétant chez nous :

« Oui, les Vénitiens sont enfants des Vénètes. »

Et moi de votre gloire amoureux et jaloux,

Comme un frère je pleure ici sur vos défaites.

Ces hideux Autrichiens au visage épaté

Ce soir nous observaient, et lui, brave jeune homme,

Élevé dans l'orgueil de sa belle cité :

« Oh ! Venise accouplée à ces bêtes de somme ! »

Vinrent d'autres soldats leur baguette à la main,

Lui, pâle, m'entraîna par un autre chemin :

« Oui, fuyons, taisons-nous, car nous n'avons plus d'armes.

Ils ont pris nos couteaux, car nos couteaux tuaient.

Le dirai-je? (et ses yeux se gonflèrent de larmes)

Nous, hommes d'un sang noble, ô dieux! ils nous frappaient !

Væ Victis! mot cruel qui durement s'expie!

Le sais-tu, *Brenn** féroce, ô sauvage insensé?

Ainsi tu t'écriais, le fer sur l'Italie;

Hélas! sur tes enfants l'anathème a passé.

Vous donc, vainqueurs nouveaux, plus de parole impie:

Ce dard revient frapper le bras qui l'a lancé.

* *Brenn*, chef, d'où Brennus.

EN REVENANT DU LIDO.

Oh! malheur à celui dont la mâle constance
Veut braver sa fortune et braver l'existence ;
Qui, cent fois éprouvé, mais sourd à la frayeur,
S'obstine au fol espoir d'un avenir meilleur :

Au livre où de tout temps nos heures sont prédites
Ses yeux ne liront plus que des lignes maudites ;
L'inflexible destin, d'un doigt mystérieux,
Trace autour de ses pas un cercle impérieux,
Et riant des combats où s'use sa faiblesse,
Dans le cercle fatal le ramène sans cesse,
Tant qu'épuisé d'efforts il tombe sans appui,
Victime de lui-même et victime d'autrui.
Lido ! Lido ! j'ai vu tes grèves désolées,
Ton sable jaune et fin où, confuses, mêlées,
On retrouve le soir les traces des serpents
Au soleil de midi déroulés et rampants :
Ici venait Byron, d'un œil mélancolique
Il regardait au loin briller l'Adriatique,
Ou, pour dompter son âme, il poussait au galop
Son coursier hennissant au bruit de chaque flot,

Et le noble animal écrasait les vipères
Qui gagnaient en sifflant leurs venimeux repaires...
Non, non, j'avais mal dit ! Le courageux est fort.
Marchons sur les serpents et triomphons du sort.
Ah ! si tels que Jésus heureux dans les supplices,
Souvent vous ne mettiez dans vos pleurs vos délices,
Songeant que les pervers ne savent ce qu'ils font,
Ou si dans un mépris silencieux, profond,
Vous n'aimiez à garder vos amères pensées,
Comme dans l'arsenal des flèches amassées,
Hommes doux mais puissants, tout à coup au grand jour
Montrez l'âpre vigueur que cache en vous l'amour,
Saisissez le méchant, serrez-le sans relâche,
Et bientôt vous verrez le front pâle du lâche !

LA COURTOISIE.

La belle Courtoisie est née Italienne :

Par la ville elle va saluant de la main,

Et nul ne la peut dire ou noble, ou plébéienne ;

Hors des murs, on la voit sur le bord du chemin

De loin reconnaissable aux lignes de sa tête,

Élégance lombarde ou grand type romain;

Si, près d'elle égaré, le voyageur s'arrête,

Avec discrétion elle s'approche aussi,

Et dans les mots choisis que son front pur reflète,

Désigne le sentier sans attendre merci.

LES POLES.

I.

Prêtre, te souvient-il qu'un soir, à Loc-Tùdî,
Au pied de ton autel je te surpris en larmes,
Serrant contre ton cœur le crucifix, tes armes,
Plongé dans la prière et presque anéanti?

Au bruit seul de ma voix tu relevas la tête,
(C'était le front des morts, et non plus des vivants);
Alors, tournant vers moi tes yeux doux et fervents,
Tu me dis : « J'ai vaincu! combats aussi, poète. »

Parlant de l'Infini, du ciel et des élus,
Nous passâmes deux jours dans ton saint presbytère;
Les ailes de ton âme avaient quitté la terre,
Et l'espace et le temps pour toi n'existaient plus.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?

L'âme humaine, aisément lassée,

Fuit tes sommets de glace et l'ardent Équateur.

II.

Et vous, de la Nature infatigable prêtre,

Qui sondez, curieux, les causes de chaque être,

Et sur vos creusets tour à tour

Pâlissez d'épouvante et tressaillez d'amour,

Rappelez-vous l'instant où des profonds royaumes

La déesse évoqua ses myriades d'atomes,

Globules mouvants et gazeux

L'un l'autre s'attirant, et vous, homme, avec eux!

O terreurs de l'esprit! Déjà, comme un problème,
Dans le Tout, noir chaos, il se cherchait lui-même;
Car déjà vos pensers épars
De leur faisceau rompu sortaient de toutes parts.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?
L'âme humaine, aisément lassée,
Fuit tes sommets de glace et l'ardent équateur.

LES TROIS PLAISIRS.

A Charles Coran

Penser, puis répandre sans bruit
Les vers qu'aisément on écrit,
Sont les trois plaisirs de l'esprit.

Aimer Dieu, son pays, sa dame,
Voilà les trois plaisirs de l'âme:
Plongez-la dans sa triple flamme.

Le bal au son lointain des cors,
La table et les tendres accords,
Tels sont les trois plaisirs du corps.

Plaisirs du corps, plaisirs de l'âme,
Et de l'esprit, tout nous réclame :
Plongeons-nous dans leur triple flamme.

A E.

I.

Le jour naît : dans les prés et sous les taillis verts
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
Tandis que la ville repose ;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,

Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir!
Sur sa tige oubliée, ah! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde!
Allons cueillir des fleurs! par un charme idéal
Qu'avec l'encens des vers leur parfum matinal,
Amoureusement se confonde.

Allons cueillir des vers! sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson?
Tout chante et fleurit; c'est l'aurore!
Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,

Ainsi de fleur en fleur va butinant son miel
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs! Et puis, avec ce doux fardeau,
Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau
Qui voile encor ma bien-aimée,
Et du bruit de mes vers dissipant son sommeil,
Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante et mollement soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs sur son front endormi
Sa blanche main suive la trace;
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,

Elle doute longtemps qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

II.

Mes habits de Bretagne étaient là dans la chambre,
Costume sauvage et brillant :
Je songeais en les déployant
Aux lieux qui m'ont vu jeune, au retour en septembre.

Elle, tout au présent, riait de mes soucis ;
Ou sur mon passé, chose éteinte,
Revenant légère et sans crainte
(Mais s'abusant peut-être), écoutait mes récits.

Souvent les fruits lointains sont plus doux bien qu'étranges ;
Au cœur d'un autre on aime à voir,
A doubler par lui son savoir :
Notre esprit curieux se plaît à ces échanges.

— « J'écoute, disait-elle, allons, barde, chantez ! »
Et le front penché sur la glace,
Elle rattachait avec grâce
Ses cheveux, noirs bandeaux sur ses tempes jetés.

III.

En elle je n'aimai d'abord que la beauté,
La bouche humide et fraîche ouverte à la gaîté,

Et l'or bruni de ses épaules,

Et les frêles contours de ce corps souple et fin

Qui plie à chaque pas, comme à l'air du matin

Le long des eaux tremblent les saules.

J'ai connu la beauté ! que m'importait alors

Si nulle âme, en parlant, n'animait ce beau corps,

Ces longues paupières d'Arabe?

Heureux de respirer ce souffle virginal,

Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal

Tomber quelque molle syllabe. —

Pardon, si tu le peux ! à tes genoux pardon !

Lorsque, le cœur brisé, pâle, et dans l'abandon,

Plus faible que toi, faible femme,
Je vins tout éploré te dire mes douleurs,
Ta secrète beauté s'éveilla sous mes pleurs,
Et tu me révélas ton âme.

O larmes ! ô soupirs ! ô mystères d'amour !
Femmes, pour nous charmer, vous avez tour à tour
La beauté visible et cachée ;
Êtres deux fois doués ! Êtres puissants et doux !
Vous domptez notre force ; elle marche après vous,
D'un double lien attachée.

IV.

Ah ! dis-moi, jeune femme, autour de ta demeure
N'entends-tu pas de voix qui pleure?
Comme moi tu perdis le rire aux ailes d'or ;
Mais ton crédule espoir l'appelle-t-il encor?
Heureuse d'espérer ! — Après un long silence,
Lorsqu'un hymne en secret de mon âme s'élance,
Ce n'est plus vers mes jours de printemps et de fleurs ;
C'est assez d'écarter de moi l'ange des pleurs,
Cet ange toujours pâle et toujours lamentable
Qui pleure à mon chevet et qui pleure à ma table.
Mais si le rire ailé rentre dans ma maison,
Si l'été qui fleurit sèche sous un rayon

Mes larmes, tu verras la chanteuse alouette
Envier dans le ciel ma voix qu'on dit muette,
Les bardes, s'éveillant, diront : « C'est lui ! c'est lui ! »
Et les tranquilles eaux du Leff... mais aujourd'hui !...
Ah ! dis-moi, jeune et douce femme,
N'entends-tu pas de voix qui pleure dans ton âme ?

V.

Si je viens à passer, sur ton front, en tremblant,
Hélas ! n'abaisse plus ainsi ton voile blanc,
Toute rouge et toute troublée ;
Au bras qui te conduit n'attache plus ton bras ;
Comme pour m'éviter, ne presse plus tes pas
Vers quelque solitaire allée.

Eh bien ! si ma rencontre importune tes yeux,
Parle avec confiance et décide en quels lieux
Il faut pour toi que je m'exile ;
Ton amour fut ma paix, mon bonheur, mon soutien,
Qu'aujourd'hui mon repos ne trouble plus le tien ;
Commande, je serai docile.

Alors tes yeux ternis reprendront leur azur,
Le jour, comme autrefois, naîtra limpide et pur,
La nuit s'écoulera sans fièvre ;
Tu t'abandonneras à ta sécurité,
Et l'innocence aimable, et la douce gaîté
Souriront encor sur ta lèvre.

Dis un mot et je pars. — Sans trop d'ennuis pour toi,
Si je puis cependant demeurer, souffre-moi;
Et, lorsqu'au détour d'une rue,
Tout à coup devant toi m'offrira le hasard,
Passe libre et sans peur; ne crains pas mon regard;
Je ne t'aurai pas reconnue.

Seulement, (je t'en prie!) oh! quand tu seras loin,
Quand je pourrai braver et soupçons et témoin,
Vers toi que je tourne la tête,
Pour observer encor ton pas modeste et lent,
Et tout ce qu'à mon cœur ce marcher indolent
Rappelle de grâce secrète.

Alors, alors mon cœur bondira ! mille accords,
Mille vœux dans mon cœur retentiront alors,
Et se répandront sur ta route ;
Et mille illusions, mille prospérités,
Comme des anges purs iront à tes côtés,
Si ce jour-là le ciel m'écoute !

A PLUS D'UN.

Dans ton intérêt ne te corromps pas.

Ta jeunesse aima les plus belles choses,

L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,

Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

Obscurci longtemps par une colline,
Ton astre rayonne et prend son essor,
Hélas! dirons-nous devant l'astre d'or:
L'esprit monte au ciel et l'âme décline

Dans ton intérêt ne te corromps pas.
Ta jeunesse aima les plus belles choses,
L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,
Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

LES CORNEMUSES.

Un pauvre Italien de Parme ou de Ravenne,

Jouant de la *piva* tristement se promène;

Or, nul pour l'écouter ne s'arrête, et l'enfant

De maison en maison toujours s'en va chantant.

Un seul, au premier bruit de l'instrument rustique,
Tressaillit (il venait celui-là d'Armorique) :

Ami, prends cet argent et sonne encore un air !
Vous, mes yeux, fermez-vous à ce ciel pur et clair !

Ah ! le *corn boud* résonne au loin, l'océan fume,
Et la fille d'Arvor a passé dans la brume ;

Plus légère en passant qu'une biche aux abois,
Ou qu'une blanche fée aux clairières des bois...

Sonne encore, ô *piva*, sonne, instrument sauvage !
Une voix te répond sur un autre rivage ;

De l'est à l'occident, pays, répondez-vous,

L'un si cher à mon cœur, l'autre à mes yeux si doux!

Qu'aujourd'hui ma province en songe m'apparaisse,

Là tous mes souvenirs, là toute ma tendresse;

Un jour si le *corn-boud* chante aux brouillards d'Arvor,

Je dirai : levez-vous devant moi, pays d'or!

Et la rouge Sabine et l'Italie entière

Éblouiront mes yeux avides de lumière.

L'ASILE.

Reposons-nous ailleurs, le doute a hérissé
De trop de dards aigus la couche du passé.
Mais croire, mais aimer quand toute âme s'envole,
Et quand chaque matin voit tomber chaque idole!

Cependant, il le faut, croyons, aimons encor,
Croyons bien aux plaisirs et pour eux aimons l'or,
Croyons à cela seul qu'on ne doit plus rien croire,
Hors aux baisers cueillis sur un beau front d'ivoire
Dieu mort, ils ont tué l'amour et l'amitié :
Croyons tous au malheur sans croire à la pitié,
Et cherchons loin, bien loin, un asile suprême
Pour oublier enfin les autres et nous-même.
O vous, frères amis, qui d'un monde hideux
Voyageurs éplorés, êtes sortis tous deux,
L'un éteignant sa vie au creux de la vallée,
L'autre emportant au cloître une âme désolée,
Mais tous deux expirant d'une si douce voix
Que votre sol natal en agita ses bois,
Ah ! s'il est loin du monde un lieu sûr où l'on dorme,
Répondez, Amaury, dites, Joseph Delorme,

Où le lit est meilleur, et le sommeil plus long :

Est-ce à l'ombre du cloître ? Est-ce au creux du vallon ? —

En nous-mêmes peut-être il est un sûr refuge

Où l'âme en descendant sait juger qui la juge,

Un sanctuaire calme où le doute acéré

Malgré tous ses replis n'a jamais pénétré :

Beau temple intérieur tout rempli d'eaux lustrales,

De mets fortifiants et d'essences vitales.

Si les corps sont régis par l'éternelle loi,

Sonde ta destinée, âme, et rassure-toi !

Quel Titan espéra dans ses deux mains géantes

Détruire une de vous, molécules vivantes ;

Ou de l'âme déserte exiler sans retour

La divine espérance et le divin amour ?

LA PLAINTE DE SILVIO.

En traversant la vallée
Et les monts couverts de bois,
Une voix douce et voilée
Jusqu'à notre âme est allée.
La douce et touchante voix!

— « Entendez-vous, dit mon guide,
Le chant du pauvre Silvio?
Lorsqu'en sa prison humide
Il chante, oh! sa voix timide
Dans mon cœur trouve un écho. »

— « A la voix qui te supplie,
Pourtant tu n'obéis pas;
Et ta mère l'Italie,
Par ses bourreaux avilie,
En pleurant te tend les bras! »

JACQUES.

EPISODE.

I.

LE MARI.

Adieu, mes bons petits. Toi, plus frais qu'une pomme,

Mon Paul, un gros baiser. Encore un! encore un!

Femme, entre vos deux bras serrez donc mieux votre homme;
Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeûn.

LA FEMME.

Vous, Vincent, veillez mieux sur vos échafaudages.
Ah! pour nous mettre en deuil il suffit d'un faux pas.
Enfoncez bien vos pieux, nouez bien vos cordages.
Vraiment le long du jour ici je ne vis pas.

LE MARI.

La bâtisse s'achève; avec notre ami Jacques,
Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous :
Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques!
Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

II.

Courage! Encore une journée
Et cette reine des maisons
Dans Paris sera terminée :
Courage, apprentis et maçons!

Avec leurs marteaux, leurs truelles,
Et des gravats plein leurs paniers,
Comme ils sont vifs sur les échelles!
Moins vifs seraient des mariniers.

Qu'on prépare un bouquet de fête :

Au pignon il faut le planter.

Les plumes au vent sur le faîte,

Voyez-vous le moineau chanter ?

Eux, ce soir, les gars de Limoge,

Du travail chanteront la fin ;

Et vous entendrez votre éloge,

Bourgeois, si vous payez le vin.

III.

LA FEMME.

— « Sainte mère du Christ, vous êtes mon refuge,
Le matin je vous prie et le soir derechef :
Des frayeurs d'une femme, hélas ! vous êtes juge,
Vous-même avez tremblé pour votre bon Joseph.

Comme moi vous n'aviez, recours des indigentes,
Que les deux bras du saint appelé votre époux,
Au risque de ses jours élevant des charpentes,
Construisant des maisons qui n'étaient pas pour vous.

Mais votre esprit veillait ! Moi, faible et presque morte,
Que puis-je pour celui qui me donne ses jours ?
Vierge, comme son corps rendez son âme forte ;
Dans ses hardis travaux soutenez-le toujours.

IV.

Dieu ! quelle rumeur sur la place ! —
« A l'aide, à l'aide, Limousins !
« Du foin, de la paille ! oh ! de grâce,
« Des matelas et des coussins ! » —

« Si l'un à cette pierre blanche

« Peut s'accrocher, ils sont sauvés...

« Ah ! tous deux font craquer la planche !

« Ils vont tomber sur les pavés. »

Et vers l'étai qui se balance

Tous restent là les bras en haut ;

Alors, dans le morne silence,

On entendit sur l'échafaud :

— « J'ai trois enfants, Jacque, une femme ! »

Jacque un instant le regarda :

« C'est vrai ! » reprit cette bonne âme,

Et dans la rue il se jeta.

V.

Ah! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande,
Toi que j'appelai Jacque, ô brave compagnon!
Inconnu, qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom!

Sommes-nous au-dessous des temps de barbarie?
Les tiens dans ton hameau ne t'ont point rapporté!
Ils ne t'ont point nommé saint de leur confrérie!
Les rimeurs se sont tû! l'orgue n'a point chanté!

Des amis (un surtout) pleurant sur ton cadavre,

Quelques mots du journal, voilà ton seul honneur :

Honte à qui voit le mal sans que le mal le nâvre,

Ou qui voyant le bien n'est ivre de bonheur!

VŒU DE L'ART.

De beaux marbres mirant leur front dans un bassin,
Épurent, en passant, les yeux des jeunes mères,
Qui moulent le fruit de leur sein
Sur ces merveilleux exemplaires.

Par le clairon des vers, de beaux faits répétés
Éveillent à l'honneur plus d'une âme affaiblie,
Les grands hommes sont imités,
Et la vertu se multiplie.

Heureux effet de l'art, produit harmonieux,
Alors qu'on voit s'unir dans une seule trame
La beauté qui charme les yeux
Et la beauté qui touche l'âme.

AUX ENVIRONS D'ALBANO.

Bois où se sont perdus Merlin et Viviane,

Aviez-vous plus d'arôme aux coupes de vos fleurs?

Plus d'émail à vos pieds? Sur la verte liane

Les oiseaux brillaient-ils de plus riches couleurs?

O délices du lac d'Albane!

Calme et parfum! Et puis des couples gracieux
Qui la main dans la main, lentement, sous les chênes,
Vont chercher quelque danse aux collines prochaines.
Je passe et poliment on me sourit des yeux.
Ainsi, vers Comanâ, cheminant un dimanche,
De chaque feutre noir, de chaque coiffe blanche,
M'arrivait un bonjour, mais grave et sérieux.

Ébloui des splendeurs de cette terre épique,
A midi je m'assieds sous la chaleur du jour;
Je tourne encor les yeux vers la Sabine antique,
Puis, vaincu, je les ferme au bruit d'un chant rustique:
Un jour Milton dormant eut un baiser d'amour.

Pour les dames allant vers leur villa de marbre
Sans gloire et sans lauriers mon front ne brille pas;
Mais, filles d'Albano, sous l'ombre de cet arbre
Arrêtez, arrêtez vos pas!
Les lèvres qui chantaient ma jeune paysanne,
S'ouvrent encore et mon cœur en émane...

LES DEUX FLEURS.

A Xavier Marmier.

Écrase à tes pieds la mélancolie,

Cette fleur du nord et d'un ciel souffrant,

Dont le froid calice inondé de pluie

S'exhale en poisons et trouble Ophélie

Le long du torrent.

Mais aux bords latins si tu veux descendre,
La tristesse y croît, fleur bonne au plus fort,
Qui rend l'homme doux et la femme tendre,
Et calme l'esprit quand il faut s'étendre
Aux draps de la mort.

ASPIRATIONS.

Que de fois mon esprit a crié : liberté !

Quand mon cœur murmurait tout bas : autorité !

Admirons la pensée aussi libre que l'aigle,

La suprême raison qui trouve en soi sa règle,

Le peuple déjà mûr à proclamer ses droits
Et qui dans son forum semble un conseil de rois;
Mais aimons le ramier fidèle à sa colline,
La pensée humble et douce et la foi qui s'incline;
Aimons l'homme ingénu que son cœur seul défend
Et le peuple soumis à Dieu comme un enfant.
Vous fûtes mon soutien à travers cette vie,
Sœur de la Piété, noble Philosophie!
Ma force vient de vous. Fatigué, sans chemin,
Vous m'avez prudemment ramené par la main,
Et dans un ciel d'été comme on voit les étoiles,
Votre doigt m'a montré le beau pur et sans voiles;
Et pourtant bien des fois lisant dans vos jardins,
Sous vos portiques frais entourés de gradins,
Je songe encore au temple, à ses riants symboles :
Mon cœur faible a besoin du lait des paraboles.

Hélas! il fut un temps où la terre et le ciel
Chantaient et célébraient un hymne universel,
Sur le sommet des monts, sur les eaux, dans la plaine,
Quand tout vague soupir, toute voix, toute haleine,
Étaient les mille accords de ce clavier divin
Que les anges de Dieu faisaient vibrer sans fin :
Instrument plein d'amour, concert sublime et tendre,
Que l'oreille de l'homme alors pouvait entendre;
Car lui-même parlant un langage inspiré
De la création menait le chœur sacré!

Rome.

AUX PRÊTRES DE BRETAGNE.

Des hommes éloignés du sol de leurs ancêtres,

Par force, par devoir, ou par un vague ennui,

A vous, chefs du troupeau, nos évêques, nos prêtres,

Ces Bretons inquiets écrivent aujourd'hui.

Nous n'irons pas troubler les pères et les mères,
Vous, leurs guides secrets, cette lettre est pour vous;
Et n'ayant à parler que de choses amères,
Nous ne parlerons pas dans la langue de tous.

Est-il vrai? dans les bourgs et les plus humbles trèves
Les écoles d'enfants surgissent par milliers,
Tant que le bruit des flots murmurant sur les grèves
Ne pourrait plus couvrir la voix des écoliers.

Bien! Il faut que la terre où toute vie abonde
Reçoive et rende un jour la semence des blés,

Et que l'esprit de l'homme, autre terrain, féconde
Les germes immortels en lui-même assemblés.

Mais, prêtres, est-il vrai ? Dans ces classes sans nombre
Notre langage à nous ne résonne jamais ;
Nos vieux saints ont pleuré dans leur chapelle sombre :
« Las ! dit Hoel, les fils des guerriers que j'aimais ! »

Donc, à notre retour, du milieu de la lande
Le joyeux *kallikè* ne s'élèvera plus,
Les pâtres traîneront quelque chanson normande,
Et nous serons pour eux comme des inconnus.

Oh! l'ardent rossignol, le linot, la mésange
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix :
Dans la création tout s'unit, mais tout change,
Et la variété, c'est une de ses lois.

Tzar impie et sauvage! au front de tous les Slaves
Il veut aussi poser un signe universel,
Et sa main couperait la langue des esclaves
Fidèle à l'idiome inspiré par le ciel.

Le dur niveau partout! — O prêtres d'Armorique,
Si calmes, mais si forts sous vos surplis de lin,
Anne laissa tomber le joug sur la Celtique :
Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin!

Par-delà le détroit, chez nos frères de Galles,

On n'a point oublié la bannière d'azur;

Le barde vénéré siége encor dans les salles,

Et des livres fervents prônent le grand Arthur!

Prêtres, je vous le dis : vous, nos maîtres, nos sages,

Refroidissant les cœurs par trop d'austérités,

Vous avez aboli les antiques usages,

Et le peuple ennuyé rêve les nouveautés.

Devant vous les lutteurs se sauvent de Cornouailles,

Vous coupez les cheveux des jeunes gens de Scaer,

Et, pasteurs des esprits, vous n'avez pour vos ouailles
Qu'un breton incorrect et d'un mélange amer.

Niveleurs imprudents ! la vieille langue éteinte,
Tous les vices nouveaux chez vous arriveront,
Et si vous élevez sur l'autel la croix sainte,
Nul au pied de la croix n'inclinera son front.

Dieu vous donna le soin de la vivante chaîne,
Il en est temps, soudez ses mystiques anneaux ;
Affermissez le roc où doit grandir le chêne ;
Entretenez la digue où s'amassent les eaux. —

Et toi dont le premier j'ai chanté les bruyères,
Qui vivras dans mes vers avec tes chastes mœurs,
Pardonne-moi, Bretagne, et pardonne à mes frères
Si nous jetons de loin ces sinistres clameurs !

Tout amour est craintif ! Puis, une telle crise
Semble bouleverser tes flancs près de s'ouvrir !...
Mais, fidèle à toi-même et gardant ta devise,
Bretagne, tu diras encor : « *Plutôt mourir !* »

TALISMANS.

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,

Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

I.

Les vers comme les chants ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.
Dans ton berceau d'osier, un matin, cher enfant,
On cachera ces vers : leur pouvoir te défend ;
Mais vers Clone-menâ, froid pays de ta mère,
Un jour, quand tu suivras le daim sur la bruyère,
Pense au barde breton, alors muet vieillard,
Et chante au son du cor ses vers dans le brouillard :
Les chants comme les vers ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.

II.

Bonne grand'mère, à toi les célestes soutiens,

Ce chapelet béni par le chef des chrétiens !

Auprès de ton fauteuil suspends-le dans ta chambre,

Vois, ses cinquante grains sont d'aloès et d'ambre :

Qu'ils parfument entre eux ton modeste réduit,

Et, t'occupant le jour, te consolent la nuit!

L'hiver de notre vie est souvent morne et sombre,

Et de tes pleurs secrets seule tu sais le nombre ;

Prends donc ce chapelet, et puisse chaque grain

Défilé sous tes doigts entraîner un chagrin.

III.

Celui qui recevra cette feuille séchée,

De mon envoi pieux aura l'âme touchée.

A Sant Onofrio je la cueillis un soir

Sous le chêne du Tasse, ombrage calme et noir

Où jadis entouré de moines au front blême,
Lui, plus triste qu'eux tous, leur lisait son poëme :
Là vint pour s'abriter le grand infortuné
Attendant que le jour du triomphe eût sonné,
Et c'est là qu'il mourut; car nous autres poëtes,
Toujours nous demandons des couvents ou des fêtes.

✧

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,
Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

LE VIEUX COLLÉGE

A la mémoire de M. Sallentin.

Dans une ville, en Flandre, et tout près des remparts,
(Car un triple fossé l'enclot de toutes parts),
Il est dans cette ville un grand et vieux collége.
Les cours durant deux mois sont couvertes de neige;

Mais l'air de la campagne, en passant sur les murs,
Vous apporte, l'été, l'odeur des pavots mûrs,
Des trèfles, des colzas, et de toutes les graines
Dont ces hommes du nord ensemencent leurs plaines;
Vous entendez au loin les danses des faubourgs,
Tout le long des remparts les fifres, les tambours,
Et ces odeurs, ces bruits, se mêlant à l'étude
Ne sont pas sans douceur dans cette solitude.

Aussi, lassé du monde, un jour je voulus voir
Les toits du vieux collége, et la cour, le parloir
Où, jeune et haletant sous ce ciel de fumée
Je vins, enfant breton, de ma lande embaumée :
Ces lieux où j'arrivai jeune et rempli d'effroi,
J'y revenais chercher ce qu'ils gardaient de moi.

En deux jours s'accomplit ce voyage facile.
Aussitôt je montai vers les murs de la ville;
Et là, dès le matin, assis sur le gazon,
Je regardai longtemps notre ancienne maison.

« Au-devant de la vie allons avec courage,
M'écriai-je; acceptons les devoirs d'un autre âge;
Que l'enfant devienne homme et marche à l'avenir;
Mais de ce long trajet sachons-nous souvenir :
Celui-là vit deux fois de qui l'âme naïve
Des âges tour à tour garde une empreinte vive,
Et sous ses blancs cheveux, dans sa voix, son regard,
Montre à la fois l'enfant, l'homme mûr, le vieillard.

Ainsi puissé-je vivre et, depuis mon enfance,
Joindre l'âge qui fuit à l'âge qui s'avance,
Dans ma pensée unir ma tombe à mon berceau,
Sans qu'à toute la chaîne il manque un seul anneau !
Quel vieillard désolé, qui, fouillant dans son âme,
La croyait pour jamais éteinte à toute flamme,
Bien loin dans sa jeunesse enfin n'a retrouvé
Un reste de chaleur sous la cendre couvé;
D'une douce amitié quelque vive parcelle;
Un amour tiède encore; et de leur étincelle
N'a senti s'animer un sang stérile et vieux
Et des éclairs de joie illuminer ses yeux. »

Moi-même, à ces pensers, sentant ma force accrue,
Du collége en courant je pris l'étroite rue;

Et bientôt j'entendais les chansons du portier
Et l'affreux grincement des dents de son métier,
Lorsqu'au bruit de mes pas quelqu'un poussa la grille,
Et je fus entouré de toute la famille.
Dans la loge, parmi ces gens gais et dispos,
Ce furent entre nous bien des joyeux propos;
Pourtant j'étais pensif, car midi sonnait l'heure
Où les jeux animaient jadis notre demeure,
Et la cour restait vide, et les bruyantes voix,
Les cris n'éclataient pas dans l'air comme autrefois.
Mais, en regardant bien, devant les vitres sombres
Je voyais deux à deux passer de grandes ombres,
Des lignes se croiser et des fantômes blancs
Dans les angles des murs s'enfoncer à pas lents;
Et lorsque j'écoutais : en bas de la fenêtre,
Des bruits qu'on eût en vain tâché de reconnaître,

Des soupirs étouffés, des plaintes et des toux
De moment en moment s'élevaient jusqu'à nous.
Troublé, j'ouvris la porte; une odeur douce et fade,
Telle que sur son lit en exhale un malade
Me saisit tout à coup; près de me trouver mal,
Je vis que le collége était un hôpital.

Hideux et tout perclus, courbés sur leurs béquilles,
Autour des bâtiments et le long des charmilles,
Plus de trente vieillards, usés d'âme et de corps,
Silencieusement erraient comme des morts;
Étendus au soleil d'autres tremblaient les fièvres;
Ou cherchant un peu d'air ouvraient leurs pâles lèvres;
Et d'autres, n'ayant plus de force pour souffrir,
Semblaient à cette place être venus mourir,

Si bien qu'en s'appelant les deux enfants, mes guides,
Que n'épouvantaient plus ces figures livides,
Seuls firent plus de bruit dans cette triste cour
Que les trente vieillards qui rôdaient à l'entour.
Quelques-uns pour nous voir soulevèrent la tête,
Et par beaucoup d'efforts redressant leur squelette,
Arrêtèrent sur nous un regard sans clarté,
Mélange de souffrance et de stupidité :
Toute leur vie était dans ce regard sincère ;
Mais une vie, hélas ! si pleine de misère,
Que mes vers ne pourraient jamais en dire assez
Sur tant de maux présents, sur tant de maux passés.
Voilà ce qu'on voyait dans cette cour étrange
Et comment, jeune encor, j'appris comme tout change.

On m'ouvrit la maison. En montant l'escalier,
Je me mis à songer à mes jours d'écolier,
A cet âge où l'on rit, à cet âge où l'on joue :
Quand les cheveux à l'air et le feu sur la joue,
Ici je grandissais, et par quels habitants
Nous étions remplacés après si peu de temps.
Le monde m'apparut dans toute sa tristesse.
Moi, loin de mon enfance et loin de ma vieillesse,
Ainsi qu'un voyageur entre deux sommités,
Je mesurais la vie à ses extrémités ;
Et voyant tant de force autrefois dépensée,
De science aujourd'hui sans profits amassée,
Je cherchais dans mon cœur ce qu'on ne pourra voir
Ensemble réunis, la force et le savoir.

Alors l'un des vieillards, l'aumônier, sage prêtre
Qui d'après quelques mots me devina peut-être,
Me dit en souriant : « Si vieillesse pouvait ! —
« Ah ! repris-je aussitôt, si jeunesse savait ! »
Ainsi de ces deux mots de l'humaine sagesse
Tous les deux nous sentions la sévère justesse ;
Lui, chargé d'un savoir inutile aujourd'hui,
Moi qui courais sans frein au même but que lui.

Cependant, m'abreuvant à cette amère source,
Et d'un pas résolu je reprenais ma course,
Comme quelqu'un nourri de fiel et de dégoût,
Mais ferme et qui s'obstine à vivre jusqu'au bout ;
Et, seul je visitai les études, les classes,
L'endroit où l'on jouait durant le temps des glaces.

Et ce n'étaient partout que sombres ateliers,
Que malades errants de paliers en paliers;
Les infirmiers de loin montraient leur face pâle,
Et la maison semblait en deuil et toute sale.

Après bien des détours, dans un grand corridor
(Dernier coin habité qu'il fallait voir encor,)
J'arrivai : cette chambre autrefois fut la mienne;
J'en reconnus la porte et la serrure ancienne;
Mais au dedans, hélas! on n'avait rien laissé :
Mon nom sur la muraille était même effacé;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de Vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté,

Tout avait disparu ! Dans ma chambre, ô mystère !
Sans oreille et sans voix, gisait un grabataire !
Dans la force du mal seulement ses deux yeux,
Ses yeux chargés de pleurs, se tournaient vers les cieux,
Et cherchaient une image aux lambris étendue :
On y voyait dans l'air une croix suspendue
Et sur terre un martyr à sa claie attaché,
Qui regardait le Christ dans le ciel bleu penché ;
Or, le sang répandu par la divine plaie,
Comme un baume arrosait le martyr sur sa claie,
Et le front de l'apôtre et le front du Sauveur,
Tous deux resplendissaient d'amour et de ferveur.

O malheureux perclus, vieillard sans espérance,
C'était là ton recours dans ta longue souffrance !

Comme le saint martyr, toi, cloué sur tes draps,
Tu voulais voir le Christ qui te tendait les bras!
Par tes sourds râlements, par tes larmes, sans doute,
Du sang miraculeux tu cherchais une goutte;
Et tu disais : « Seigneur, penchez-vous par ici!
Jésus, ayez pitié de moi, je souffre aussi! »

Assez, assez de cris, de tortures, de larmes!
Laissons venir le sort, à présent j'ai mes armes.
Sortons de cette chambre! Assez, assez de pleurs!
L'âme mûrit bien vîte à ces grandes douleurs.

Ainsi de ce collége où commença ma vie,
Pour la seconde fois je faisais ma sortie;

Mais j'avais l'air plus grave et le pied moins léger,
Car je ne rentrais plus au monde en étranger.

La douleur! voilà donc, Seigneur, le joug suprême
Où celui qui vous hait et celui qui vous aime
Passent également; et vos plus chers élus
Sont ceux que votre main, dit-on, courbe le plus.
Pourtant, grâce, Seigneur! Je saurais mal connaître,
Au bras qui sans pitié nous poursuit, un doux maître.
La douleur, ô mon Dieu, quand elle vient sur moi,
Me remplit de surprise aussi bien que d'effroi;
Toujours, quand reparaît son sceptre, je m'étonne;
Si ma tête s'incline au bruit du ciel qui tonne,
La clarté d'un beau jour m'attire vers les cieux,
Et je me sens meilleur lorsque je suis heureux.

LETTRE A LOIC.

Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre,
Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
Sur les landiers de l'Aven brille encor.

Ici les lieux sont tels que dans l'antique idyle :
La vigne est fraîche et pend aux branches de l'ormeau,
Chaque vallon renvoie un bruit de chalumeau,
Et voici l'humble case avec son toit d'argile.
Prends garde, pèlerin! sous ce vert coudrier
Une bergère fuit l'appel du chevrier;
Le bouc saute à l'entour; aux cris de la cigale
L'amoureuse colombe en paix couve ses œufs;
Le taureau va suivant sa compagne, et les bœufs
Au loin, le long des prés, tondent l'herbe inégale.

Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
Sur les landiers de l'Aven brille encor,
Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre.

LE GLADIATEUR.

A Édouard Turquety.

Dans Rome capitale, impératrice et reine,
Cent mille spectateurs, l'œil fixé sur l'arène,
Y regardaient mourir

Le beau gladiateur qui, couché sur le sable,
Étouffait dans sa gorge un râle insaisissable,
Sans paraître souffrir.

Car c'était là sa gloire à lui, vaillant athlète,
De périr noblement et sans baisser la tête,
Mais tourné vers les cieux ;
Il fallait, pour mieux plaire à son juge terrible,
Que la mort fût décente et que l'instant horrible
Ne blessât point les yeux.

Ainsi, poètes saints aux deux ailes de flamme,
Qui parcourez le monde en répandant votre âme
A travers les chemins,

Quand vous mourez d'ennuis autant que de vieillesse,

Au suprême moment levez avec noblesse,

Levez au ciel les mains.

A S. MAUTO.

(Nom italien de S. Malô.)

Comment, bon saint Malô, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?
Ah! dans cette cité païenne et catholique,
Quand, fatigué de voir et d'admirer toujours,

Enfin je découvris ton humble basilique,
Ah ! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut ! et, durant quelques jours,
Mon pays me revint frais et mélancolique.
Malò, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit.

Hier encor j'errais, et maisons, monastères,
Théâtres, tout dormait ; le Tibre coulait noir,
Et je suivais ses bords lorsque, par ce beau soir,
Saint-Pierre m'apparut inondé de lumières ;
On avait allumé pour un saint inconnu
Cette fête magique où seul j'étais venu ;
Des milliers de flambeaux (grandeurs toutes romaines !)
Éclairaient sans témoins et le dôme et la nuit,

Et sous la colonnade on entendait le bruit
Des immenses fontaines :

Éclat du Vatican, luxe pontifical,
M'écriai-je, ici-bas vous n'avez point d'égal !
Le ciel allume seul une pareille fête
Délices de l'Arabe errant dans les déserts ;
Immobile et serein, seul, après la tempête,
Sur l'Océan plaintif il tient ses yeux ouverts,
Pour apaiser la vague et les grands monstres verts ;
Malò, de tels flambeaux scintillaient sur ta tête,
Quand, guidant ton esquif, un ange aux ailes d'or
T'envoyait convertir les païens de l'Arvor !

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien
Et tu seras un but dans leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front :
Mais là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris-leur
Quand sur ton humble autel ils mettront une fleur
De la ville éternelle.

L'HOTELLERIE.

Nous sommes de gais voyageurs,
Un peintre de Baden, un sculpteur, des poëtes,
Pour toute belle chose ayant des âmes prêtes,
Les fermant aux soucis rongeurs :
Nous sommes fils de l'art et de gais voyageurs.

Pays du Latium, adieu !

Au pied de ses volcans voici la Grande-Grèce,

Où l'esprit est esclave et la terre maîtresse :

Salut à la terre de feu !

Pays du Latium et d'Étrurie, adieu !

Vienne Liber, le dieu pourpré !

Winter, entonnez-nous un refrain d'Allemagne.

Et moi qui me rappelle aisément la Bretagne,

Sous ces vignes je chanterai :

Auprès du barde blond vienne le dieu pourpré !

CHANT DE LEZ-BREIZ.

Traduit du *Barzaz-Breiz*, et antérieur au XVe siècle.

I.

Entre deux seigneurs, français et breton,

Un combat eut lieu, combat de renom.

Du pays breton Lez-Breiz est l'appui,

Que Dieu le soutienne et marche avec lui!

Le seigneur Lez-Breiz, le bon chevalier,

Éveille un matin son jeune écuyer.

« — Page, éveille-toi, car le ciel est clair;

Page, apprête-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,

Au sang des Français je veux la rougir.

— Maître, vous avez mon cœur et ma foi,

A cette rencontre irez-vous sans moi?

— Que dirait ta mère, enfant sans raison,

Si je revenais seul vers sa maison?

Si ton corps restait au milieu des morts,

Ta mère viendrait mourir sur ton corps.

— Maître, au nom du ciel maître, parlez bas,

Et marchons tous deux à vos grands combats.

Des soldats français je n'ai nulle peur,

Dur est mon acier et dur est mon cœur.

Maître, où vous irez avec vous j'irai.

Où vous combattrez, moi, je combattrai. »

II.

Le seigneur Lez-Breiz, des Bretons l'appui,
Allait au combat, son page avec lui.

Passant à l'Armor, tout près du saint lieu,
Il voulut entrer et prier un peu :

« Quand je vins chez vous, sainte Anne d'Armor,
La première fois, j'étais jeune encor.

Avais-je vingt ans ? Je ne le crois pas :
Pourtant j'avais vu plus de vingt combats.

Combats où mon cœur fit bien son devoir,

Mais gagnés surtout par votre pouvoir.

Si dans mon pays sans mal je reviens,
Mère, vous aurez part dans tous mes biens.

Un cordon de cire épais de trois doigts
Autour de vos murs tournera trois fois.

Dame, vous aurez, pour prix de mes jours,
Robe de brocard, manteau de velours.

Vous aurez aussi bannière en satin
Avec un support d'ivoire et d'étain.

Sept cloches d'argent sur votre beau front,
Le jour et la nuit, gaîment chanteront.

Puis j'irai trois fois remplir à genoux

Votre bénitier : Mère, entendez-vous ?

— Chevalier Lez-Breiz, va combattre, va!

Ton rival est fort, mais je serai là »

III.

« J'aperçois Lez-Breiz suivi de ses gens,

Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

Bon ! un âne blanc est son destrier,

Beau licol de chanvre et même étrier.

Il a pour escorte un page, un enfant,

Mais ce nain, dit-on, vaut presque un géant.

— J'aperçois Lorgnèz suivi de ses gens,

Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

J'aperçois Lorgnèz tout cuirassé d'or,

Ils sont dix, et dix, dix autres encor.

Maître, les voilà près du châtaignier,

Contre eux nous aurons grand' peine à gagner.

— Quand j'aurai sur eux étendu mon bras,

Alors sur le pré tu les compteras. »

IV.

« — Hé ! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz !

— Hé ! bonjour à toi, chevalier Lorgnèz !

— Par l'ordre du roi, mon prince et seigneur,

Je viens t'arracher la vie et l'honneur.

— Chevalier Lorgnèz, retourne à ton roi ;

De lui j'ai souci tout comme de toi.

Retourne à Paris, il est temps encor,

Porter dans les bals ta cuirasse d'or.

Sinon, chevalier, je rendrai ton sang

Froid comme la pierre ou l'eau de l'étang.

— Chevalier Lez-Breiz, au fond de quel bois
As-tu vu le jour, chevalier courtois ?

Mon dernier valet, hobereau si fier,
Fera bien sauter ton casque de fer. »

A ces mots, Lez-Breiz tira vers le ciel
Son glaive d'acier, comme saint Michel.

« — Le nom de mon père, on ne le sait pas ?
Eh bien, moi, son fils, tu me connaîtras ! »

V.

« — Page, où courez-vous à travers le champ ?
Vos bras sont couverts de fange et de sang.

Dans mon ermitage il faut vous laver.
— Je cherche une source, où donc la trouver ?

Je cherche de l'eau pour mon doux seigneur
Brisé de fatigue et tout en sueur.

Treize combattants tombés sous ses coups !
L'insolent Lorgnèz le premier de tous.

Treize autres soldats sont tombés sous moi,

Et le reste a fui tout pâle d'effroi. »

VI.

Il n'eût pas été Breton dans son cœur

Qui n'aurait point ri d'un rire vainqueur,

A voir le chemin et le pré rougis

Sous les flots de sang des Français maudits.

Lez-Breiz sur leurs corps s'en vint s'accouder,

Et se délassait à les regarder.

Pour le souvenir de ce grand combat
Ce chant fut rimé par un vieux soldat.

Que dans la Bretagne il soit répété !
Que ton nom, Lez-Breiz, partout soit chanté !

Allez donc, mes vers, dans tous les cantons,
Et semez la joie au cœur des Bretons !

SUR LES ANCIENS POETES.

A M. Antoine de Latour

Au temps passé, rimeurs ne rejetaient
Les fiers dizains, les chansons, les octaves,
Arène étroite où luttaient les plus braves,
Poignards d'acier qu'avec grâce ils portaient;

S'il vous plaît mieux cassette bien fermée
Sous triple clef à tout regard jaloux,
Mais d'où sortaient arômes fins et doux
Pour Notre-Dame et pour leur bien-aimée.

Poignard d'acier et coffret lamé d'or,
Savant rimeur, vous les portez encor.

VENDREDI.

Vendredi ! nous entrons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Alors ce n'était qu'une ronde

Dansant autour du golfe bleu ;

Tout célébrait Vénus féconde ;

Et l'Amour menait, jeune dieu,

Toutes les Puissances du feu,

Toutes les Puissances de l'onde.

Les dieux ont fui, les jours eux-même ont eu leur sort.

Nous marquons d'une croix vendredi, jour de mort.

A genoux ! sur sa croix d'ébène

Voici le blanc Crucifié :

Heureux tout cœur mortifié !

Fuyez la joie, aimez la peine.

L'ancien monde est modifié ;

Mourez, la mort est souveraine.

Vendredi ! nous passons dans Naples en tremblant.
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Non, vivez ! Sur un arbre infâme
Si l'Homme-Dieu fut torturé,
Si dans l'angoisse il rendit l'âme,
Le tombeau n'a rien dévoré ;
Et, doublement régénéré,
Reparaît le Fils de la femme.

Les dieux ont fui, mais l'homme a triomphé du sort,

Et nous trouvons la vie où l'on trouvait la mort.

HYMNE.

Le monde t'appelait, triple et sainte Unité !

Le miroir symbolique où rayonne ta face,

En fragments sous ses pieds l'homme l'avait jeté :

De ton miroir, ô Vérité,

Il fallait refondre la glace.

O mystique Pêcheur, le monde t'appelait !
Dans les bourbiers infects nageaient tes créatures :
Toi, les enveloppant des plis de ton filet,
Pêcheur mystique, il te fallait
Les ramener aux sources pures.

Le monde t'appelait, ô doux Crucifié !
Agneau d'expiation ! volontaire Victime !
Pour apaiser du ciel la juste inimitié,
Pour retremper dans la pitié
Les cœurs endurcis par le crime.

LES TROIS FRÈRES.

I.

Tu reçus en naissant le don de la beauté,

Un front pur, un regard plein de sérénité

D'où sortait par éclairs, comme une chaste flamme,

L'idéale beauté que renfermait ton âme.

Les vierges, les enfants et les anges de Dieu,
(Ce qu'on voit de plus doux en tout temps, en tout lieu)
Morts à jamais sans toi retrouvèrent la vie,
Et ta main amoureuse en sema l'Italie :
Salut et gloire à toi, peintre envoyé du ciel !
Jeune ange au long profil appelé Raphaël !

II.

A celui qui dormit sur l'épaule du maître,
Salut ! L'ami loyal fait oublier le traître.
Sous ses longs cheveux bruns, salut au bien-aimé,
Par qui, tout étant fait, le corps fut embaumé,
Et conservée aussi la plus tendre parole
De la nouvelle loi qui rapproche et console.

Tous ces mots de géhenne et de peuple maudit
Sur ses lèvres de miel nul ne les entendit,
Mais ces mots : « aimez-vous, enfants, les uns les autres, »
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

III.

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême,
Virgile est celui-là : tant l'aimable douceur
Au vrai Dieu nous élève et fait toute âme sœur.
Donc, comme une couronne autour de l'évangile,

Inscrivez ces trois noms : Jean, Raphaël, Virgile,
Le disciple fervent, le peintre au pur contour,
Le poëte inspiré qui devina l'amour.

LES DISSONANCES.

Un soleil si chaud brûla ma figure,
J'ai dû tant changer à tant voyager,
Que d'un franc Romain je me crois l'allure;
Mais un vigneron à brune encolure
Me dit en passant : bonjour, étranger !

Pétrarque à la main, (roi des élégances)
J'arrondis mon style et me crois Toscan :
Le ton primitif se fond en nuances ;
Mais soudain ma voix part en dissonances...
Oh ! je suis un fils du barde Guîclan ! *

* Barde du v^e^ siècle.

LA TOMBE ET LA STATUE DE MALO CORRET.

Le Premier Grenadier, l'auteur des *Origines gauloises*, est enseveli, on le sait, près d'Oberhausen; il y a quelque temps le roi Louis, fondateur du Walhalla ou Panthéon de Bavière, a fait ouvrir et reparer le tombeau de l'illustre Malo Corret La Tour d'Auvergne.

Journaux.

Près du Rhin, à l'abri des cyprès et des saules,

Malô Corret repose, enfant des vieilles Gaules,

De la France nouvelle héroïque soldat;

A sa gauche est encor son glaive de combat,

Et le second ami toujours prêt à le suivre,
Dans la tente éternelle est déposé son livre.
Vole donc vers le Rhin, Esprit noir des regrets,
Vers le tertre où Corret dort parmi les cyprès!
Voici que son cercueil s'entr'ouvre et le roi barde
Sur le guerrier breton se penche et le regarde :
Le roi Louis fait bien, car des chefs du Wal-hall
Le Premier-Grenadier est le frère et l'égal.
Vole au delà du Rhin, Esprit plaintif et sombre,
Et verse à ces Germains agenouillés dans l'ombre,
Pour un respect si noble et tant de piété,
Le souffle de Corret, souffle de liberté! —
Reviens, reviens, Esprit! Aux flancs de la montagne
Un artiste a taillé le granit de Bretagne,
Il apprête le bronze et, dans son bourg natal,
Le héros va monter sur le haut piédestal;

Dis au sculpteur les traits enfermés dans la bière,

Et, comme s'il parlait, qu'on lise sur la pierre :

AU COMBAT GLAIVE D'ACIER.

LIVRE D'OR A MON FOYER.

Puis, pour nos chers Bretons, dans la forme runique,

Inscris les mêmes vers en langage celtique :

KLÉZÉ DÌR ER BRÉZEL.

LEVRIG AOUR EM 'HASTEL.

LA PLAINTE DU PÊCHEUR.

Fenestra vascia. — *Naples.*

Fenêtre demi-close et maîtresse cruelle,

Quels soupirs et quels feux vous me faites jeter !

Mon cœur est un volcan, il tonne, il étincelle

Pour vous si belle aux yeux qu'on ne peut vous chanter,

O maîtresse cruelle !

Que la neige, ô Stella, vous serve de modèle !

La neige est blanche et froide et se laisse toucher :

Vous êtes, ô Stella, blanche et froide comme elle,

Vous me voyez mourir, mais sans vous approcher,

O maîtresse cruelle !

LE CHEMIN NOUVEAU.

A M. Amédée Chéron,

Dans l'Esprit absorbé priait un camaldule,

Lorsqu'éclate un grand bruit, comme un bruit d'ouragan ;

Le bon moine tressaille, il sort de sa cellule

Et d'un œil alarmé consulte le volcan :

Vésuve sommeillait, la terre était heureuse ;
Mais au pied du couvent, sur un chemin de fer,
Roulaient des chars, jetant leur vapeur sulfureuse
Et conduits par Mercure échappé de l'enfer.

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale ?
Vois, le temps est vaincu, l'espace est rapproché.
Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oublîrez-vous le but final, le but caché ?

HYMNE.

Le divin composé, qui brille en s'approchant,
Se reflète sur nous : encore, encore un chant !

Oui, mieux que la prêtresse et l'antique délire,
Si dans les temps prochains la science a su lire,

Qu'elle déroule en paix ses vers sentencieux
Avec grâce voilés, mais clairs pour tous les yeux. —

C'est l'heure : les oiseaux ont fui vers les nuées,
Tant la hache en tous lieux fait de larges trouées.

Partout le jour, partout de saints rapprochements,
Des hymens amoureux suivis d'enfantements.

Quel est le val sans nom ? quelle est l'île déserte ?
Partout le blé nouveau couvre la plaine verte.

Pourquoi devant ta porte élever ce rocher,
Ermite, si la foule entre et vient te chercher ?

Il faut voir tomber l'arbre et germer la semence,
Voir tout ce qui finit, voir tout ce qui commence.

O fleurs du Sunium, fleurs voisines du ciel,
Quel parfum vous mêliez aux lys blancs du Carmel!

Mais, silence! voici l'Orient qui s'allume
Et de l'Ouest obscurci colore au loin la brume.

Tout se cherche. Le Nord vers le Sud est allé,
Et la matière en feu vers l'esprit a coulé.

L'électrum! l'électrum! fusion idéale,
Alliage splendide, œuvre que rien n'égale;

Métal complexe et simple, et sans pareil encor,
Et dont le monde entier aura composé l'or ;

Métal plus précieux que l'airain de Corinthe,
Au foyer du savoir fonte prudente et sainte :

O le pur électrum où l'esprit et le corps
Parviendront à s'unir en de justes rapports,

Quand elle apparaîtra la fusion bénie,
Tous les cœurs aimeront cette œuvre d'harmonie !...

Oui, c'est l'heure : voyez s'émouvoir à la fois
Et la terre et le ciel qui lui donne ses lois ;

Voyez dans les hauteurs l'alliage mystique
Reluire en dévoilant son rapport sympathique !

Triangle composite et d'argent et d'or fin
Et d'un autre métal comme eux simple et divin :

O troisième métal, que nul encor ne nomme,
Pour finir son travail c'est toi que cherche l'homme !

N'es-tu pas la soudure et l'intime lien,
Le nœud intelligent d'où résulte le bien ?

Viens donc, flux désiré, savant intermédiaire,
Avec l'or et l'argent viens finir le ternaire !

Esprit, nous sommes prêts, nous appelons ton jour :

Esprit, viens féconder la Puissance et l'Amour.

LES TROIS POÈTES.

I.

Absorbé dans le Tout il l'appelait son dieu.

Force invisible, éther ou feu,

Ce qui donne son âme à la nature entière

L'animait; sur les monts, à l'ombre des grands bois,

Les choses l'attiraient par leurs secrètes lois ;
Il parlait au torrent, il comprenait la pierre,
Et son art composait de ces milliers de voix
Un hymne où se mêlaient l'esprit et la matière.
Masse, sans cercle et sans milieu,
Le grand Tout l'absorbait, lui l'appelait son dieu.

II.

Les yeux levés au ciel où sont les belles choses,
Le poëte attendait qu'enfin son astre eût lui,
Lorsque les trois Vertus descendirent vers lui
Et leurs longs vêtements étaient blancs, verts et roses.
Elles avaient les bras l'un à l'autre enlacés,
Mais leur front était chaste et leurs regards baissés ;

D'en haut elles disaient : « Je crois ! — J'espère ! — J'aime ! »

Le poëte écouta les trois mots à genoux :

De là viennent ses chants et mystiques et doux :

Dans ce monde terrestre il chante un divin thême.

III.

Il l'a voulu le barde, et, par un libre effort,

Son cœur et son esprit, ses sens, tout est d'accord.

Extase libre ! extase pure !

Dans la triple unité du poëte penseur,

Tout ce qui lui répond : Dieu, l'homme et la nature,

Harmonieusement retentit et murmure ;

Chaque voix est distincte et se fond dans un chœur.

O barde sage! extase pure!

Replié sur lui-même, il écoute enchanté

Les modulations de cette trinité.

LA CHANSON DE MARIE.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Cette chanson douce à l'oreille
Pour le cœur n'a point sa pareille.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

J'avais douze ans lorsqu'en Bretagne
On me l'apprit sur la montagne.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Avec un air, une parole

Ainsi l'exilé se console.

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

Ce chant qui de mon cœur s'élève,

D'où vient qu'en pleurant je l'achève ?

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

Bienheureux les pâtres mes frères

Et les oiseaux de nos bruyères !

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

LETTRE A BERTHEL.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille ;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arréz.

Hélas ! durant ce mois d'ardente canicule,
Tout fermente ; et partout un noir venin circule.
Pour charmer les serpents tu m'as dit tes chansons :
Quand, dressés sur la queue, ils sifflent prêts à mordre,
On siffle : eux de rentrer leur dard et de se tordre,
Et, charmés, de s'étendre aux rebords des buissons.

Ainsi, d'un pied hardi je vais dans la campagne.
Puis, je porte à la main un *penn-bâz* de Bretagne,
(De nœuds égaux formé, garni d'un bout de fer) :
La fougère suffit pour trancher les couleuvres ;
Mais les chiens dans ce mois errent, je crains leurs œuvres,
Eux craignent mon *penn-bâz* lorsqu'il tourne dans l'air.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arréz.

LE LÉZARD.

A Berthel.

Avec une jeune veuve,

Tendre encor, j'en ai la preuve,

Parlant breton et français :

En causant de mille choses,

Par la bruyère aux fleurs roses,
Tout en causant je passais.

C'était en juin, la chaleur était grande :
Sur le sentier qui partage la lande,
Au beau soleil se chauffait un lézard ;
Et dans ses tours, ses détours, le folâtre
Faisait briller son dos lisse et verdâtre
Et secouait la fourche de son dard.

Mais hélas ! à notre approche,
Le petit fou vers sa roche
Fuit, et pour le rappeler,
Pour rappeler ce farouche,

Sur un air des bois ma bouche
Longtemps s'épuise à siffler.

O mes amis, ne plaignez pas ma peine!
Car sur mon bras cette amoureuse Hélène
Tenait posé son bras flexible et rond ;
Et par instants une mèche égarée,
De ses cheveux une mèche cendrée
Avec douceur venait toucher mon front.

Certe, à lézard et vipère
Tout siffleur vendrait, j'espère,
A ce prix-là ses chansons,
Sans trouver l'heure trop lente,

Ni la chaleur trop brûlante,

Ni trop maigres les buissons.

Donc croyez-moi, dans cette heureuse pose,

Sous le soleil et jusqu'à la nuit close

J'aurais sifflé fort gaîment; mais voilà,

Mes bons amis, voilà que le vicaire,

Vêtu de noir et disant son rosaire,

Pour mon malheur vient à passer par là :

« Cœurs damnés! musique infâme!

« Holà ! holà ! jeune femme,

« Si vous craignez par hasard

« Le purgatoire où l'on grille,

« Quittez ce siffleur de fille,

« Ce beau siffleur de lézard ! »

L'ALEATICO.

A Ferdinando Rosellini.

La poésie émane
Émane mollement du vase de mon cœur,
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

Tu vois dans ce palais ce grand arc et son dard :
Eh bien, Toscan subtil, je l'appelle un symbole.
— Oui, Barde, saluons ce symbole de l'art
Qui nous sert à lancer la divine parole :
Homère l'inventeur au poëte romain
Le transmit ; depuis Dante il va de main en main.
Dis : ai-je pénétré l'ingénieux emblème ?
— Bien, Toscan. Cependant l'arc a-t-il voyagé ?

Ou, d'Homère à Milton, (grand et nouveau problème !)
Tous ont-ils changé d'arc quand le but a changé ?

Qu'elle est prompte et subtile
La flamme de l'esprit chez vous, peuple toscan !
Elle éclate soudain comme un feu de volcan,
Ou jusqu'au fond du cœur pénètre comme l'huile.
Instruisez un barbare égaré dans vos murs !
Versez-moi de ce vin fait des fruits les plus mûrs !
Il vous donne la force, il vous donne la grâce.
Des Celtes à Florence un vestige est resté :
Par leur grand souvenir et ce vin exalté,
Je veux chanter ma race.

Le char Celte, le char tout en bois de bouleau,
Je l'ai vu! Le timon, le cercle de la roue
Avec les membres durs et tors d'un arbrisseau
Furent construits, sans bronze et fer; rien qui les noue.
A Florence, au milieu des arts dans leur splendeur,
Pour un enfant de l'ouest ce char a sa grandeur.
Où sont les deux coursiers, les coursiers blancs du Celte?
Leurs attaches de cuir pendent le long du char :
Lui-même où donc est-il le guerrier jeune et svelte ?
Qu'il vienne l'arc en main et lance au loin son dard.

La poésie émane
Émane mollement du vase de mon cœur
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

LA FLEUR QUI M'EST DOUCE.

L'accord des vers et des lyres
Murmure dans son sommeil :
Il a de nobles délires,
Il rêve marbres, porphyres,
Temples au fronton vermeil.

S'il s'éveille, tout enchante
Sa pensée et son regard ;
Et, lyre lui-même, il chante
Et la nature vivante
Et les symboles de l'art.

Il dit le jeune Persée
Debout le glaive à la main,
Et, prompt comme la pensée,
Hermès, dieu du caducée,
Au ciel prenant son chemin.

Tous les dieux de l'Etrurie
Dans leurs vêtements soyeux
Passent; et la théorie
Déroule avec symétrie
Ses anneaux mystérieux.

Puis Cimabué, grave et calme,
Erre autour de la cité :
Armé de sa docte palme,
Il reflète d'un front alme
La primitive beauté.

Fleur, d'où le savoir émane
Comme un parfum épuré,

Par un invisible arcane,

De toi, beau lys de Toscane,

Tout esprit s'est enivré.

Pourtant la fleur qui m'est douce

Croît sur les caps de la mer ;

Sauvage comme la mousse,

Sans l'art de l'homme elle pousse,

Libre au bord du gouffre amer.

LE SEMEUR.

Ma vie est ailleurs et mon âme aussi.

Aux premiers brouillards s'enfuit l'hirondelle,

Mais juin la retrouve à son toit fidèle :

Pourquoi, bourgs d'Ellé, m'appeler ainsi ?

Dieu plaça mon nid sous la fleur des landes,
Près d'une rivière au fond de granit,
Je vole aujourd'hui bien loin de mon nid,
Mais j'y reviendrai les ailes plus grandes.

Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour!
Comme en tous pays et de plage en plage
Je m'en vais semant la plante sauvage,
Qui devant vos pas doit fleurir un jour.

Déjà dans Paris a germé la graine;
Si vous y venez le cœur oppressé,

Vous dites : « Ici le barde a passé !
Voici la fleur d'or, sœur de la verveine. »

Qu'elle croisse aussi sous les myrtes verts,
Où tous les chanteurs, délices du monde,
Viennent saluer la lumière blonde ;
Où pour vous, Bretons, je sème des vers.

Mais, vous, protégez mes courses lointaines,
Car les énervés de cœur et d'esprit
Et tous ces gloutons que rien n'assouvit
S'en vont par troupeaux boire à nos fontaines.

Fiesole.

LE LIVRE DES CONSEILS.

I.

Des ennuis maladifs qui troublent ton printemps,
Oui, je veux te guérir, toi, dont tous les instants
L'un à l'autre ajoutés ne feraient pas vingt ans !

Mais cette âpre jeunesse et jamais assouvie,
Si le miel ne sature à grands flots son envie,
Blasphème le bonheur et doute de la vie.

Et cependant ta mère en t'offrant au saint lieu,
Sur ton front vit tracer ce nom vivant de Dieu,
Qui jusqu'au dernier soir brille en lettres de feu.

Il faut un frein d'acier au coursier qui s'effare,
Des signaux au navire, aux limiers la fanfare,
Dieu pour nous est le frein, la trompette et le phare

Voyageur eclaire par le signe chretien,

Va donc sans trop attendre et sans demander rien,

Retenu dans le mal, excité dans le bien.

Déjà t'appelle au loin quelque rêve d'épouse.

Un enfant, gai chevreau, courant sur la pelouse,

Et la patrie aussi, cette mère jalouse.

II.

Oui, si j'avais un fils, cher et pieux tresor,

Je l'instruirais ainsi, lorsque ses cheveux d'or

Couvriraient ce front jeune et virginal encor.

Nul n'a versé sur moi les fruits de la sagesse,
Moi-même j'amassai ma tardive richesse :
Ce peu que j'ai du moins, j'en veux faire largesse.

Je ne compterai plus mes ennuis et mes pleurs,
Si parfois ma pensée a fécondé les cœurs,
Si ceux qui m'ont connu sont devenus meilleurs.

Ainsi, continuant sur ce nombre ternaire,
Rhythme bardique éclos au fond du sanctuaire,
J'instruirai jusqu'au bout ce fils imaginaire.

III.

Quel est donc le parfum de ces brises d'avril,
Qu'en idée aspirant les lilas du courtil,
A peine de la pluie un jour nous souvient-il ?

Toute heure en ce lointain rit et nous semble aisée,
Notre jeune saison pourtant mal exposée
Reçut la brume froide et la froide rosée.

O jeunesse jetée au coin d'un carrefour,
Pour trouver ton chemin, errant tout à l'entour,
Et souvent par ton choix perdue, et sans retour !

Mille sentiers mauvais pour une bonne voie !
Et nul pour avertir celui qui se fourvoie,
En disant : c'est par là que le Seigneur t'envoie.

Pour lors, « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »
Et va par le sentier que ton cœur te montra :
Du plus fort bien souvent tout le savoir est là.

Non, non, je ne peux pas troubler tes jours de fête,
Blanchir avant le temps l'or d'une jeune tête,
Mais je dis : Sois prudent et préviens la tempête !

Une force sacrée est déposée en toi,
Ne jette pas au vent ce qu'envîrait un roi ;
Augmente ton dépôt tel qu'un chrétien sa foi,

Joyeux comme ton âge, et gai comme tes frères,
Suis d'un pas mesuré leurs courses téméraires,
A de libres élans joins des pensers austères.

Tout aux instincts naïfs, ne crains pas de savoir.
L'impassible science est pour l'homme un devoir.
En face du danger il faut périr ou voir.

IV.

La mer sous un vaisseau houlait épouvantable,
Et le patron disait, mettant la main au câble :
« Je ne pourrai jamais doubler ce banc de sable ! » —

O caps dont nous éloigne un génie irrité !
Où l'homme par trois fois dans sa vie est jeté,
Le plus noir d'entre vous a nom virilité !

Moins sauvage en Bretagne est l'exécrable baie,
La Baie-des-Trépassés blanche comme la craie,
Où sur des ossements, la nuit, hurle l'orfraie.

Sur vous se sont brisés Byron et Raphaël,
Mozart qui chantait mieux que les chanteurs du ciel,
Pascal, et tout sanglant l'audacieux Carrel.

Équinoxe de mort pour le corps et pour l'âme! —
Mais l'heureux passager, sorti sauf de la lame,
Voit le midi briller, et se sèche à sa flamme.

Il entre dans le port, plus triste, mais vainqueur;
Vainqueur de la Syrène au chant doux et moqueur,
Connaissant tous les bruits des orages du cœur.

Fraîches illusions, adieu ! La raison pâle,
Désormais conduira cet esprit ferme et mâle,
Sillonné par la bise et brûlé par le hâle.

Illusions, adieu ! mais, sauvage âpreté,
Réactions d'un cœur trop longtemps agité,
N'étouffez pas en lui l'heureuse aménité.

Aux autres il faut croire, il faut croire à soi-même ;
Pour qu'on nous aime, aimer ; aimer sans qu'on nous aime:
Amoureux par nature, amoureux par système.

S'épanouir aux vents d'amour et de beauté,
C'est recueillir en soi l'air frais de la santé :
Malheur à qui se clot dans sa félicité !

Sur la roche escarpée où ta fleur est éclose,
Homme heureux, ne sois pas tel que l'aloès rose,
Fleur amère où jamais l'abeille ne se pose.

Enfin à notre faîte, et si près de vieillir,
N'allons pas nous corrompre ou nous enorgueillir :
Chair, tu n'as qu'un moment ; esprit, tu peux faillir !

V.

Ah ! que fais-je ? Lassé d'une si longue route,
Celui que j'instruisais, à peine, hélas ! m'écoute ;
Avant d'aller plus loin, moi-même ici je doute.

Pourtant si le passé révélait l'avenir,
Un jour cueillant le fruit de chaque souvenir,
Je dirais sur mon seuil à l'heure de finir :

Aux jeunes je fais place et je sors sans envie,
De loin je me complais au tableau de la vie.
Puissent-ils suivre mieux la voie où l'on dévie !

Je n'ai plus d'espérance, et j'ai quelques regrets
En repassant mes jours trop souvent incomplets...
Mais les sentiers sont pleins d'achoppements secrets !

Dans tes prompts jugements, ô jeunesse farouche,
Rigoriste jeunesse ! — A ce terme où je touche,
Le grand mot d'indulgence est toujours à la bouche.

L'absolu n'est qu'au ciel. Dans notre monde obscur,
Tout en cherchant le beau, n'espérons rien de pur.
Anges, Dieu vous garda pour ses palais d'azur!

Indulgence et pitié pour toutes les misères,
Dévouement entouré de bornes nécessaires ;
La science nous dit d'allier les contraires.

Le mal rôde, veillez; oui, veillez bien sur vous.
Craignez les médisants, les envieux, les fous,
Halliers où nous perdons quelque chose de nous.

Mais que votre abord franc exhale un air de fête :
Pareil aux anciens dieux dont parle le poëte,
Laissez chacun rempli d'une force secrète.

Équilibre partout, car la vie est un art.

A mon âge, on le sait, mais on le sait trop tard.

Laisserez-vous tomber ce dire d'un vieillard ?

Mon plus grand mal m'attend : alors, ange docile,

O résignation, ouvre-moi ton asile !

Avant tout, évitez le désespoir stérile.

Ce monde a ses grandeurs ; l'autre, plus vaste encor,

A l'esprit du mourant montre ses sphères d'or,

Et vers l'Immensité décide son essor.

LE BARGELLO.

A M. Emile Deschamps.

A coups redoublés le Bargello sonne,
Mon pâle voisin quitte le café;
Toujours plus bruyant le tocsin résonne,
Un autre s'en va : qu'est-il arrivé?

— « Seigneur, nous logeons dans la même auberge,
Quels sont ces gens noirs couverts jusqu'aux yeux ?
Pour porter des morts et tenir un cierge,
Leurs doigts sont bien blancs ! Je suis curieux.

— Seigneur étranger, nul ne peut connaître
Ces hommes voilés pour faire le bien ;
C'est un ouvrier, le Grand-Duc peut-être ;
Sous cet habit noir chacun est chrétien. »

Florence.

HEURES DE TRÊVE.

Et de mes jours et de mes nuits
Ce rêve était le premier rêve ;
Je disais : que dans mes ennuis
Dieu m'accorde au moins une trêve !

J'ai ce repos, Dieu soit béni !
Pourtant ma tristesse est pareille :
Chaque jour est si tôt fini !
La nuit j'y songe et me réveille.

Un cœur sous le mal affaissé
Dans le présent ne sait plus vivre,
La dure épreuve du passé
Lui fait craindre ce qui doit suivre.

Moment calme et réparateur
Où l'âme à peine se confie,

Oh ! ne passez qu'avec lenteur,

Doux épisode de ma vie !

CHANTS ALTERNÉS.

Sans ce triste hasard, nous nous serions aimés!

A ses yeux en passant comme à demi fermés,

A sa molle pâleur, à cette douce haleine

Qui sortit de sa bouche et vint jusqu'à la mienne,

Tout mon cœur tressaillit, elle aussi (je l'ai vu)
Sentit à mon approche un frisson imprévu;
Son beau front se tourna : — mais, au seuil de l'église,
Entre elle et moi déjà la foule s'était mise;
Et vers l'Arno la regardant marcher,
Honteux Breton, je n'osais approcher.

Un prince de Léon (Léon en Armorique)
Vers le monde enchanté sur un char s'envola;
Puis, les yeux éblouis par ce monde féerique,
Muet d'amour, il se troubla.

Je t'ai promis des vers, brune enfant de Florence,
Mais pour te bien louer les muses de la France

Ont une voix amère ; et nul ne m'a doué
Du grand art que chez toi retrouva Cimabué.
De son art tout divin si j'avais le mystère,
Tu serais un bel ange ; et, comme au Baptistère
Sur la porte de bronze on voit un séraphin
Qui chante vers le ciel son cantique sans fin,
Ainsi tu chanterais rayonnante de gloire,
Et tu tiendrais en main un long archet d'ivoire.

Las ! disait dans son cœur le prince de Léon,
Que ne suis-je saint Luc ou que ne suis-je Orphée !
Comment peindre le ciel avec notre limon,
Et comment chanter une fée ?

Dans un enclos voisin du grand palais Pitti
Vous, mon âme, restez quand je serai parti ;
Du moins, qu'il reste une part de vous-même
Sous les abris de cet enclos que j'aime !
Errez sans fin à l'ombre des grands murs,
Devant le grille et parmi les blés mûrs ;
N'oubliez pas les vaches dans l'étable,
Vous y boirez du lait chaud sur la table ;
Et parfois vous viendrez vers mon pâle horizon
Me dire ce qu'on fait dans la chère maison.

Globes, ciel éthéré, régions sans égales
Où plane comme un dieu l'héritier d'Occismor,
Durement retombé des sphères idéales,
Pourra-t-il respirer encor ?

Le long du Mugnoné, de Florence à Fiesole
Je m'en vais, attachant mes yeux sur chaque saule.

Je passe le torrent, sur son lit desséché
Je m'incline, et sans voir je reste ainsi penché.

J'aspire autour de moi les parfums de la route ;
Si la voix d'un oiseau sort des buissons, j'écoute.

Me voici dans Fiesole ; et le soir, au retour,
Mon cœur qui se souvient s'emplit encor d'amour.

Longtemps il reviendra, dans ses jours de souffrance,
Le long du Mugnoné de Fiesole à Florence.

On revient sans ennui par un si doux chemin,
Disait le prince errant sous des berceaux de roses;
Et les choses d'hier plairont encor demain,
Si le cœur se mêle à ces choses.

J'ai dit : tu vas la voir pour la dernière fois,
Regarde bien ses traits pendant que tu les vois !
Regarde bien ses tempes florentines,
Et ses yeux bruns, et sous ses lèvres fines
Toutes ses belles dents ; regarde bien encor
Ses cheveux sur ce front couleur de miel et d'or ;
Surtout retiens son geste, ses manières,
Et garde en toi ses paroles dernières ;

Et puis, en t'en allant, attendris ton regard
Afin qu'on se souvienne un peu de ton départ.

Quels furent les adieux du prince et de la fée ?
Elle écarta les plis de son voile d'azur ;
Et lui, comme un parfum pour son âme étouffée,
S'enivra de son souffle pur.

ACCORD.

C'est là notre destin : l'homme est, à son aurore,
Un tout harmonieux qui cependant s'ignore ;
Il suit son innocence avec sécurité,
Et s'en va plein de foi, de douceur, de gaîté ;

Mais l'ombre vient, la route à ses regards s'efface,
Et de son conducteur l'enfant quitte la trace.
A travers les détours de ce voyage obscur
Il cherche un autre ami moins riant et plus sûr;
Longtemps il erre seul : enfin sa conscience
Comme un guide éprouvé lui donne la science;
Et ses forces trouvant leur accord à la fois,
Forment un nouveau tout et qui comprend ses lois.
Bien heureux désormais quand l'épreuve est finie,
Et que son être entier n'est plus qu'une harmonie,
S'il se complaît lui-même en sa tranquillité
Et s'il ne brise plus cette sage unité !

LE JARDIN.

A Tom. Frater, d'Édimbourg.

Devant un frais jardin, sur la porte entr'ouverte,
Une vieille disait en suivant son chemin :
« Les beaux fruits que voilà sous la tonnelle verte !
Que je voudrais sentir la fleur de ce jasmin !

Je connais un jardin, hélas! un jardin sombre,
Où, quand j'arriverai, le maître m'ouvrira;
Pour reposer mes os j'aurai ma place à l'ombre,
Peut-être à mes côtés un riche dormira. »

Or un sage lisait, assis dans sa tonnelle :
« Mère, pourquoi rester dehors à la chaleur?
Entrez dans mon jardin, le maître vous appelle,
Vous mangerez un fruit, vous prendrez une fleur. »

En Bretagne.

LA CHANSON DE L'ERMITE.

La chaumière où seul j'habite
Est petite,
Mais elle est près d'un étang
Et d'un bois jeune et flottant
Qui l'abrite.

Dès le matin, sous mon chaume
Tout embaume,
Mes deux volets sont ouverts :
Du chanvre et des genêts verts
Quel arôme !

Lorsque la chaleur arrive,
Quand la grive
Se cache au fond du blé noir,
Je puise à mon réservoir
Une eau vive.

Enfin la fraîcheur retombe !

La colombe

Roucoule sur ma maison ;

Moi, j'entonne une oraison :

Le jour tombe.

Ainsi je vis en ermite,

Dans mon gîte,

D'eau, de parfums, de chanson ;

Et la nuit je dis ton nom,

Marguerite !

Marguerite, ô pèlerine

Blanche et fine,

En regagnant ton manoir,
Dans mon clos viens donc t'asseoir
En voisine.

LES COURANTS.

A P. L—, de Kemperlé.

Sur un tertre, aux confins du pays de Bretagne,
S'était assis un voyageur,
Observant là, pauvre songeur,
Une eau qui jaillissait de cette humble montagne.

Car, au sortir du sol et par un accident
L'eau vive s'était divisée ;
Puis, selon la pente opposée,
Courait moitié vers l'est, moitié vers l'occident.

Tout chez le voyageur se change en rêverie ;
Le Breton dans ce double cours
Trouvant l'image de ses jours,
Son cœur suivait les flots qui vont vers sa patrie.

Mais, sur l'autre penchant, il opposait sa main
Aux flux de cette onde égarée,

Et sur la pente préférée,

Il la forçait de prendre avec lui son chemin. —

Ainsi vers son pays, seul but qui le réclame,

Ainsi vers ses chères amours

Allaient et sans plus de détours

Tous les courants de l'onde et tous ceux de son âme.

LE RÊVE.

Cette nuit je rêvais. Sous une forteresse
Mon corps était couché (le rêve sait pourquoi),
Et bombes et boulets, lancés avec adresse,
Tombaient incessamment, tombaient autour de moi ;

Tant que je m'écriai : « Si le ciel ne m'assiste,

Mon heure va sonner ; à mon âge c'est triste ! »

Résigné, j'attendais un des terribles coups :

« Qu'il vienne, enfin, qu'il vienne et creuse aussi ma tombe ! »

Mais rien ne m'atteignait, car ma mère, à genoux,

Écartait en priant le boulet et la bombe.

L'ÉLOGE DE NANTES.

A Boulay-Paty

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,
O Nantes ! dans tes murs j'acquitterai ma dette ;
De mes jours c'est un doux emploi :
L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi.

Nantes n'a plus au front ses parures ducales,
Mais toujours on la nomme une reine des eaux ;
La Loire avec amour baigne ses larges cales
Et jusqu'à l'Océan soulève ses vaisseaux.

Lorsque les blancs sauniers, par les jours de marée,
Amènent dans son port le sel de leurs palus,
Elle écoute en rêvant cette langue sacrée,
La langue des aïeux qu'elle ne parle plus.

Puis elle se souvient de Félix, son apôtre,
Laborieux édile et pontife inspiré,

D'une main répandant l'Évangile, et de l'autre
Creusant l'immense fosse où le fleuve est entré.

O temple de Félix, opulentes murailles,
Les Normands t'ont brûlé, religieux manoir,
Sanctuaire incrusté de l'étain de Cornouailles
Si luisant que la lune en faisait son miroir!

Mais grâce, grâce enfin pour ces hordes nomades!
Quelles destructions peuvent nous effrayer,
Dans ce siècle vanté, nous témoins des noyades,
Ces hymens de la mort célébrés par Carrier! —

De la vague et du feu cité victorieuse,

Suis tes riches destins ! Les travailleurs sont rois.

A l'Inde qui t'appelle obéis, voyageuse !

Mais orne ton vaisseau du Mercure gaulois.

Ce père du Commerce inventa l'Harmonie,

Partout à la pensée ouvrant un libre essor ;

Médite l'attribut de son double génie :

De la bouche du dieu sortaient deux chaînes d'or.

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,

O Nantes ! dans tes murs j'acquitterai ma dette ;

De mes jours c'est un doux emploi :

L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi.

LE CATÉCHISME.

LA PAYSANNE.

Vos habits sont poudreux, votre front est noirci,
Ancien clerc d'Arzannô, d'où venez-vous ainsi ?

LE VOYAGEUR.

D'un pays lointain, jeune femme,
Où l'étude attirait mon âme.

LA PAYSANNE.

Et qu'apprend-on si loin ? — Mais la cloche a sonné,
Entrons au catéchisme avec mon fils aîné.

LE VOYAGEUR.

A douze ans, nature soumise,
J'avais ma place en cette église !

LA PAYSANNE.

Chut ! on dit le *Credo*, symbole fort et doux :
Plus que tous ces enfants, ami, que savez-vous ?

LE CHANT DU CHÊNE.

De feuilles et de glands les branches sont couvertes,
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois !
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres,
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres.
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Arbres toujours sacrés ! chaque nuit sur leurs branches
Les morts vont en pleurant sécher leurs toiles blanches,
Et les joyeux lutins, autour de leur vieux tronc,
Les petits nains velus viennent danser en rond.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge

Sont deux freres jumeaux, au corps dur et noueux,
Deux frères pleins de séve et de vigueur tous deux.

J'ai vu dans la Cornouaille un chêne dont la tête
Arrêtait le vent d'ouest, ce vent que rien n'arrête,
Et deux lutteurs de Scaër si fermes sur leurs pieds
Que leurs pieds dans la terre étaient comme liés.

Si l'âge fait tomber ce géant de Cornouaille,
Dans ses immenses flancs qu'un navire se taille :
A l'œuvre, charpentiers ; puis, venez, matelots !
Le roi de la colline est aussi roi des flots.

Sur le noble cadavre en foule qu'on se rue !

Façonnons des fléaux, des pieux, une charrue ;

Mais d'abord élevons à l'angle des chemins

L'arbre où l'Expiateur laissa clouer ses mains.

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,

Et le rossignol noir y chantera dans l'ombre :

« Môrgan repose ici le barde aux cheveux blonds,

« Celui-là dans son cœur il aimait les Bretons. »

L'IDÉAL

A mon frère Edmond, en Amérique.

Tous le voyaient en rêve aux terres atlantiques,
Et, malgré les boas et les serpents ailés,
Chercheurs d'El-Dorado, les voilà tous allés
Au pays lointain des Caciques.

Là, sur un lit d'onyx et de saphirs, il dort
Le vieillard idéal couvert de poudre d'or !
Au pays lointain des Caciques
Heureux, nouveaux Jasons, ceux-là qui sont allés !
Qu'importe les boas et les serpents ailés
Si l'on suit son beau rêve aux terres atlantiques. —

Fantôme du bonheur, son ombre, son reflet,
Que vous attirez l'âme humaine !
Ah ! s'il est un bonheur pur, durable, complet,
Anges, emportez-nous vers son riche domaine !

Dieu sur tout l'univers refléta sa beauté,
Notre âme par instinct cherche la belle image,

Et, croyant la saisir, frémit de volupté :

O mers, cieux étoilés, vallons pleins de ramage,

Où l'homme bien souvent poursuit son idéal,

Jusqu'au divin auteur transmettez cet hommage !

Heureux les cœurs saisis d'un amour virginal,

L'un dans l'autre absorbés comme en leur bien suprême :

Enfin, murmurent-ils, j'ai l'être sans égal !

C'est que l'objet aimé nous semble Dieu lui-même. —

Fantôme de l'amour, son ombre, son reflet,

Que vous entraînez l'âme humaine !

Anges, emportez-nous vers le brûlant domaine

Où rayonne l'amour pur, durable, complet !

Des âmes ont trouvé des ailes

Pour voler avant l'heure aux choses éternelles.

Elles ont vu, — l'Amour, dissipant tout brouillard,

Fervent, leur déroulait ses plaines infinies, —

Enfin elles ont vu le mystique vieillard !

O saint El-Dorado, roi des sphères bénies,

Après ta grande voix que sont nos harmonies,

Nos rubis sont les feux de ton ardent regard ?

Pour voler avant l'heure aux choses éternelles,

Des âmes ont trouvé des ailes.

LES TROIS DOULEURS.

Dans son jardin il prit trois fleurs,

Puis, en versant trois fois des pleurs,

Il me parla des trois douleurs.

« Ah ! criai-je, il faut que tu m'aides !
Prêtre, apprends-moi les trois remèdes
Aux durs pensers dont tu m'obsèdes.

— Non, dit-il, apprends à souffrir ;
Car la fleur du corps doit mourir,
La fleur de l'esprit se flétrir.

Mais oublions ce qui se fane,
Si le cœur n'a rien de profane,
Et garde sa fleur diaphane ! »

FIN.

Armôr et mieux Arvôr, Sur-mer, ou Pays maritime : d'où Armorique.

Arrez, Montagnes bornales.

Arth-ur, Homme-ours.

Arzannô, et suivant les habitants *Harz-ann-aw*, Barrière des fleuves.

Aven, ou Awen, Fleuve.

Barzas-Breiz, Bardit de Bretagne.

Blaved, Eaux courantes.

Brenn, Chef : d'où *Brennus*.

Brô-haff, Pays-de-l'Été, — où fut plus tard Byzance.

Clo-harz, Clôture-bornale.

Clone-ména, Pâturage-des-montagnes.

Comana, Métairie,

Corn-boud, Cornemuse.

Côz, vieux.

Dôl-men, Table-de-pierre : — Autel druidique.

Eir-inn, Ile de l'Ouest. Erin.

El-lé, Eau sombre. — Les Gallois écrivent *El-llai*.

Hallike, * — Cri des pâtres.
Hoel 1er, — Roi et saint de Bretagne, VIe siècle.
Iannic, Petit Jean.
Ior, Éternel. — Principale divinité druidique.
Kemper-el-lé, ou par abréviation Kemper-lé, Confluent de l'El-lé — et de l'Izôl.
Kerné, Pays des pointes, des caps. Cornouailles.
Lèff, Pleurs (Rivière-des-)
Lèon, *Pays de la* Légion?
Lez-Breiz, Soutien de Bretagne; à la lettre, Hanche de Bretagne. — C'est sans doute un surnom.
Loc-Tudi, Ermitage ou chapelle de Saint-Tudi.
Lorgnèz, Lèpre. — C'est un surnom.
Merlin *, — Les Gallois disent Meur-zèn, Grand-homme.
Moel-lan, Terre-chauve, c'est-à-dire, déboisée.
Môr-gan, Né-de-la-mer. — Ce nom correspond à celui d'Armoricain.
Nantes, en breton, 'N-aoned, Les rivières.
Occismor, en breton, oc'h-ar-môr, Vers-la-mer.
Penn-baz, Bâton-à-tête.
Plô-meur, Grande-peuplade.
Scaer.*
Scorf, Eau superflue qui sort d'un étang.
Tré ou Trèv, Territoire d'une succursale. Trêve. Tribu.
Trèguier, c'est-à-dire, Tré-gaer, Belle Trève.
Vannes ou Vennes, en breton Guenned, Pays découvert; à la lettre, Pays blanc

Voir les dictionnaires de William Price, Owen, Armstrong, Le Gonidec, et notre Dictionnaire topologique de Bretagne (*sous presse*).

TABLE

	pages
Les trois Voyages	1
L'Église Blanche	5
Consultation	9
Au bord de la Mediterranée	11
Symboles	17
Etudes	19
A la Fantaisie	25
Lettre à un Chanteur de Tréguier	25
Les deux Routes	29
La Fleur d'or	33
Chanson de la Fleur d'or	35
Portraits	37
A un Religieux	41
L'Atelier	47
Les deux Statuaires	49
L'Église Byzantine	53
Le voyage d'Italie	55
Le Chant de la Coupe	55
Hymne	59
Væ Victis	66
En revenant du Lido	69
La Courtoisie	73
Les Pôles	75
Les trois Plaisirs	79
A E. I—II—III—IV—V	81
A plus d'un	93
Les Cornemuses	95
L'Asile	99
La Plainte de Silvio	103
Jacques	105
Vœu de l'Art	113
Aux environs d'Albano	117
Les deux Fleurs	121
Aspirations	125

page

Aux Prêtres de Bretagne..... 127
Talismans..... 135
Le vieux Collége..... 139
Lettre à Loïc..... 155
Le Gladiateur..... 155
A S. Mauto..... 159
L'Hôtellerie..... 163
Chant de Lez-Breiz..... 165
Sur les anciens Poëtes..... 177
Vendredi..... 179
Hymne..... 183
Les trois Frères..... 185
Les Dissonances..... 189
La Tombe et la Statue de Malo Corret..... 191
La Plainte du Pêcheur..... 195
Le Chemin Nouveau..... 197
Hymne..... 199
Les trois Poëtes..... 205
La Chanson de Marie..... 209
Lettre à Berthel..... 215
Le Lézard..... 217
L'aleatico..... 225
La Fleur qui m'est douce..... 229
Le Semeur..... 235
Le Livre des Conseils..... 237
Le Bargello..... 255
Heures de Trève..... 255
Chants alternés..... 259
Accord..... 267
Le Jardin..... 269
La Chanson de l'Ermite..... 271
Les Courants..... 275
Le Rêve..... 279
L'Éloge de Nantes..... 281
Le Catéchisme..... 285
Le Chant du Chêne..... 287
L'idéal..... 291
Les trois Douleurs..... 295

FIN DE LA TABLE.